

OEUVRES

DE

M. GRESSET,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

NOUVELLE ÉDITION,

REVUE, corrigée & considérablement
augmentée.

TOME SECONDE.



A LONDRES;

Chez ÉDOUARD KERMALECK.



M. D C C. L X V I I.

Kat.

SC 7760A



PIÈCES

Contenues dans ce Volume.

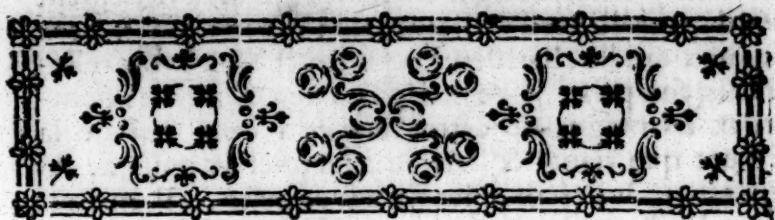
DISCOURS *sur l'Harmonie.*

EDOUARD III, *Tragédie.*

SIDNEI, *Comédie.*

LE MÉCHANT, *Comédie.*

DISCOURS *prononcé à l'Académie Française.*



DISCOURS

SUR

L'HARMONIE.



RÉVENU de tout temps, Messieurs , contre le style du Panégyrique , je ne prêterois point aujourd'hui ma voix à des louanges , si ce n'étoit en faveur d'un art au-dessus des louanges mêmes : art brillant ; art consacré dans tous les âges par l'amour de tous les peuples ; art sublime par qui la terre s'entretient toujours avec les Cieux , & paie encore aux immortels le tribut de ses hommages. A ces traits de lumière , qui peut méconnoître l'Harmonie ? Vos goûts réunis pour elle , feront plus ici que ne pourroient faire tous ces mensonges brillants qu'on décore du nom d'éloquence. La réflexion suit volontiers la pente où le sentiment l'amène , & toujours l'esprit souscrit rapidement au mérite de ce que le cœur adore. Je ne viens point prouver que la musique doit plaire ; c'est une de ces vérités de la nature dont chacun porte la preuve écrite dans son ame ; je ne viens point expliquer comme elle plaît ; c'est un de ces plaisirs intimes , dont il faut jouir avec transport ,

sans analyser froidement ses causes ; je veux seulement développer d'abord la dignité de l'harmonie aux yeux de ceux qui la chérissent par instinct sans avoir réfléchi sur son prix : je veux ensuite démontrer les nombreux avantages de cette science à ceux qui ne la croient que riante & frivole , fortifier le goût de ses amateurs , lui réconcilier ses adversaires , s'il en peut être. Voilà mon projet : la noblesse de l'harmonie , l'utilité de l'harmonie ; c'est sous ces deux idées que je vais réunir & ranger tous ses attributs & toutes ses graces. Déclamations emphatiques , métaphores empoulées , fastueuses hyperboles , disparaissez , soyez les beautés & les Dieux du pédantisme ; la vérité sera ma seule éloquence. Heureux un art dont l'histoire est l'éloge.

P R E M I E R E P A R T I E.

LA noblesse des arts , comme celle de la naissance , me paroît fondée sur trois illustres prérogatives ; l'antiquité de son origine , sa puissance marquée , la vénération des peuples : triple avantage qu'on ne peut contester à la musique ; suivons-en les preuves.

Il regne chez les Historiens des sciences & des arts , un défaut qui leur est commun avec les Historiens des peuples & des Empires : les uns & les autres , plus épris du merveilleux que du vrai , ont souvent placé dans la Fable l'origine de ce qu'ils célébroient : tantôt ils ont choisi à la nation ou à l'art qu'ils vantoient des Dieux pour aïeux ou pour inventeurs : tantôt dans des ténèbres augustes ils en ont voilé l'origine ; la plupart n'ont pu souffrir des commencements simples & obscurs , oubliant que les fleuves les plus majestueux dans leurs cours , n'ont été d'abord que de foibles ruisseaux , partis souvent d'une source ignorée. Autorisé par ces exemples , je pourrois ou tirer un voile mystérieux sur le berceau de l'harmonie naissante , ou lui prêter une

descendance fabuleuse , la faire naître des Dieux dans un Parnasse chimérique , ou dans un Olympe imaginaire : que dis-je ? la musique existoit beaucoup longtemps avant que ces Dieux , l'ouvrage des hommes , fussent nés dans la Fable. A ces pompeuses fictions , je pourrois joindre les songes brillants de Pithagore , vanter la magnifique harmonie des astres , leur marche mélodieuse , leurs révolutions cadencées , & ce concert sublime que forment tous les corps célestes & les Cieux divers ; mais des rêveries ne sont point mes preuves. Consultons les archives du monde , ces vastes vainqueurs de l'oubli ; témoins de tous les temps & contemporains de tous les arts , que nous diront-ils ? Que la musique compte autant de siècles de durée que l'univers même ; ils nous apprendront que l'aimable compagne du premier mortel fut l'inventrice des premiers sons mesurés ; que dès qu'elle eut entendu les gracieux accents des oiseaux , devenue leur rivale , elle essaya son gosier ; que bientôt elle y trouva une flexibilité qu'elle ignoroit , & des graces plus touchantes que celles des oiseaux mêmes ; qu'enfin , s'appliquant chaque jour à chercher dans sa voix des mouvements plus légers & des cadences plus tendres , instruite par les amours déjà nés avec elle , bientôt elle se fit un art du chant , présent des Cieux par lequel , après sa disgrâce , elle fut souvent adoucir & charmer les peines de son époux exilé du divin Elisée.

Si ce trait ne peut point suffire , ouvrons les fastes sacrés ; dès l'entrée des annales saintes * nous verrons que Jubal , fils de Lamech , fut le pere ou le maître de ceux qui chantoient les printemps de la nature , & les bienfaits récents du Dieu Créateur au son de l'orgue & des cythares ; d'où il est nécessaire de conclure qu'avant Jubal même le chant étoit un art , puisque de son temps la musique instrumentale , faite pour accompa-

* Gen. c. 4. 21.

gner la voix , étoit déjà inventée , soit que cette charmante invention ait été enfantée par le seul génie , soit qu'elle ait été un art d'imitation , & que , comme les oiseaux avoient déjà été nos maîtres pour le chant , les zéphirs l'aient été pour les instruments , & que leur souffle , ou agitant les feuillages par des frémissements légers , ou formant au travers des roseaux une espèce de tendres soupirs & de gémissements harmonieux , ait donné naissance aux flûtes , aux métaux organisés par l'art , & à tous les instruments que l'air anime & vivifie. Avançons : de la jeunesse du monde descendons de siècles en siècles ; à chaque pas nous trouverons des vestiges de l'antique noblesse de la musique ; nous la verrons marcher de beautés en beautés , de nations en nations , de trônes en trônes. Née dans l'Orient , la première patrie de l'imagination & du génie ; chaque âge , à l'envi , lui prête de nouveaux agréments. Tour à tour le peuple Hébreu , l'heureuse Assyrie , la savante Egypte , la sage Grece font de l'harmonie une de leurs loix fondamentales ; déjà par-tout elle devient la dépositaire des monuments de la patrie : je m'explique.

Dans ces premiers temps où l'on ignoroit encore l'art d'écrire & de peindre la voix , les peuples ne conservoient leurs chroniques que dans des vers qu'on chantoit fréquemment , pour en perpétuer le souvenir ; par le secours de cette tradition , ils rappelloient leur origine , les exploits de leurs conquérants , les préceptes de leurs arts , les louanges de leurs Dieux , leur morale , leur mythologie , leur religion : que dis-je ? Leur religion elle-même étoit fondée , établie , appuyée sur les secours de la musique ; par elle , les premiers Législateurs des nations étoient sûrs d'engager , de persuader , de soumettre les esprits : ils savoient qu'on ne gagne bien sûrement les cœurs que par l'appas du plaisir : qu'on facilite les devoirs en leur associant l'agrément : qu'il faut parer les vertus , égayer les leçons , dé-

S U R L' H A R M O N I E. 5

ridier la sagesse , orner la raison , & prêter des graces à des loix trop austeres , à des vérités trop tristes ; ils savoient qu'il faut prendre l'homme dans des filets dorés ; que c'est un enfant malade : si , pour le guérir , on veut lui faire prendre quelque liqueur amere , il faut que les bords du vase soient baignés d'une liqueur plus flatteuse , afin que , trompé par ce salutaire artifice , il boive à pleine coupe la santé & la vie. Ainsi Hermès Trismégiste , Orphée , le dernier Zoroastre , les Gymnosophistes , tous les fondateurs des religions diverses , connoissant le goût naturel de l'homme pour les agréables accords , mirent à profit cette sensibilité ; ils donnerent à l'harmonie l'une des premieres places dans le sanctuaire ; en donnant des Dieux aux nations , ils confierent au pouvoir & aux regles du chant , l'histoire de ces Divinités , les hymnes , les loix des fêtes , les coutumes de sacrifices , les chants des victoires , des hyménées , des funérailles , persuadés que leur religion , placée sur l'autel à côté de la paisible harmonie , s'y maintiendrait plus long-temps que si son autorité étoit seulement gravée sur le marbre ou sur les tables de bronze , & que si elle ne régnoit que par la terreur , au milieu des feux & la foudre à la main.

Ici peut-être quelqu'un en secret m'interrompt & me dit : J'avoue l'antiquité de la musique ; mais qu'étoit-ce que la musique des Anciens ? C'étoit sans doute l'enfance de l'art , des chants sans délicatesse , des voix sans goût , des airs sans mouvement , des instruments sans ame , une harmonie sans expression , du bruit sans accords ; enfin , poursuit-on , comparer la musique ancienne à celle des derniers âges , c'est comparer le premier crépuscule du matin , l'éclat douteux de l'Aurore , au Soleil dans sa course. Illusion ordinaire du préjugé : les siècles sont rivaux , & réciproquement ennemis ; le siècle présent croit toujours avoir surpassé ceux qui l'ont précédé , &

ne rien laisser à perfectionner à ceux qui doivent le suivre ; mais j'ose le dire (sur la foi d'un savant * Critique de nos jours , très-profond connoisseur de l'antiquité ;) oui , la musique ne fut peut-être jamais plus régulière que chez les premiers peuples ; alors dans son printemps , telle encore qu'une jeune Nymphé , belle sans fard , vive sans affectation , elle marchoit à la suite de l'aimable nature : depuis ces précieux jours , souvent déchuë de l'état parfait , elle est à présent plus occupée à recouvrer ce qu'elle a perdu de beautés , qu'à s'en chercher de nouvelles ; en effet , les premiers enfans de la nature , ses favoris , avoient-ils moins que nous le don de l'invention ? Les Anciens avoient-ils moins de passion pour la belle harmonie ? Chez eux les Musiciens étoient plus illustres ; chez eux la musique produisoit de surprenants effets que la nôtre ne produit plus ; par elle on voyoit des séditions apaisées , des combats arrêtés , des tyrans fléchis , des frénétiques calmés , des mourants sauvés du tombeau : doutera-t-on de ces prodiges attestés par les Auteurs profanes , si l'on se rappelle ceux qu'attestent les monuments sacrés ? Ici , des Israélites devenus subitement Prophetes du Seigneur au seul son & des instruments , subitement frappés d'une sainte ivresse , subitement instruits de l'histoire de l'avenir. Là le premier Roi ¶ d'Israël , du sein des fureurs infernales , ramené au calme & rendu à la paix par les accords de la harpe. Tant de faits brillants permettront-ils encore d'ignorer les charmes de l'antique harmonie ? Qu'on ne dise point que la musique ancienne étoit trop simple , trop peu variée ; déjà l'ivoire , l'airain & les bois précieux s'étoient animés sous les doigts légers de l'harmonie ; alors même on connoissoit plusieurs

* Dom Calmet.

¶ 2. Reg. 10 6

¶ 1 Reg. 16. 23.

instruments inconnus à notre musique ; car où sont maintenant les lyres antiques , les hazurs du peuple Hébreu , les cistres dorés de Memphis , les kinnors de Tyr , les nables de Sidon ? A peine leurs noms sont-ils venus jusqu'à nous , la mémoire en a péri ; mais il reste toujours vrai que leurs effets tenoient du prodige : preuve victorieuse que l'ancienne musique n'étoit point sans force & sans beautés , puisqu'elle n'étoit point sans pouvoir ; seconde prérogative de l'harmonie : sa puissance marquée , seconde preuve de la noblesse de cet art.

Sans que je parle , Messieurs , déjà cette puissance est assez prouvée : tout l'empire de la nature est l'empire de l'harmonie : tout ce qui respire , tout ce qui est né sensible subit sa loi ; s'il est quelqu'un qui l'ose contester , il est sans entrailles , il est né sans doute dans l'absence des graces , & sous un astre sinistre , au sein des rochers impitoyables , & parmi les animaux farouches : que dis-je ? Les rochers mêmes , & les plus farouches animaux sont sensibles à de touchants accords , & tiennent plus de l'humanité que ce cœur inflexible. A la voix de l'harmonie , cette reine aimable de l'air , les êtres les plus insensibles sont animés ; les êtres les plus tristes sont égayés , les êtres les plus féroces sont attendris ; par-tout où elle passe , la nature s'embellit , le ciel se pare , les fleurs s'épanouissent ; elle entre dans une solitude vaste , muette & désolée : bientôt par elle tout se réveille , l'affreux silence s'enfuit , tout vit , tout entend , tout prend une voix pour applaudir ; sommet des collines , ruisseaux , vallons , antres des bois , tout répond à l'en-
vi : l'air par ses doux frémisséments , l'onde , par son murmure , les oiseaux , par leur ramage , les feuillages mêmes , par leur agitation harmonieuse , les zéphirs en prolongent le plaisir , d'échos en échos , de rivages en rivages ; Amphion touche la lyre , les montagnes s'animent , les pierres vivent , les marbres

respirent , les rochers marchent , des tours s'élevent , une ville vient d'éclorre : je vois Thebes.

Sur quel nouveau spectacle mes yeux sont - ils transportés ? O crimes ! D'avares Nochers vont précipiter dans les eaux un favori de Polymnie : cruels , arrêtez ! Ah ! du moins , avant sa chute , qu'il lui soit permis de prendre encore une fois sa lyre ! Il la touche : à ses accents Amphitrite se calme , les aquilons s'envolent , les monstres des mers s'élevent au-dessus des flots tempérés , & se rassemblent autour du vaisseau barbare : Arion en est précipité ; un dauphin le reçoit , le porte au sein des vertes ondes , & le rend aux rives Lesbien-nes. C'est peu , l'empire de la terre & celui du trident ne suffisent point à la puissante harmonie ; elle va porter ses conquêtes hors du monde même , & sur des plages inconnues au Dieu du jour. Euricide n'est plus ; tendre époux & toujours amant , le Chantre de la Thrace ose quitter les régions de la lumière : à la lueur du flambeau de l'Amour , il perce les profonds déserts du cahos ; vivant il descend chez les morts : sa lyre triomphante va lui frayer des chemins que ni l'or , ni les armes , ni la beauté n'ouvrirent jamais à des êtres animés : il marche intrépide ; déjà il a pénétré aux brûlantes rives du Phlégéon : il passe ; à sa suite la troupe ailée des amours traverse l'onde noire , Orphée chante ; à ses tendres accords l'éternelle nuit perd son horreur , l'éternel silence a cessé , l'éternel sommeil est interrompu ; la mort retarde ses fureurs ; un peuple d'ombres voltigeantes entoure le fils de Calliope , les tourments du Tartare sont suspendus ; Porphirion , Sisiphe , Ixion , Tantale éprouvent de plus doux moments ; Tisiphone est désarmée , la Parque oisive , Mégere attendrie ; le Monarque des Mânes lui-même , tyran jusqu'alors inexorable , s'étonne de se trouver sensible ; trois

fois il résiste, trois fois il est fléchi.

Tels sont, Messieurs, les images parlantes & les éloquentes allégories sous lesquelles la première antiquité se plaît à nous peindre la puissance de l'harmonie dès les temps héroïques. Mais pour marcher plus sûrement à la vérité, levons, si vous voulez, cette écorce des fables & ce voile de la fiction; en voici la réalité: par ces arbres animés, par ces rochers émus, par ces monstres attendris, nous comprendrons, & il est vrai, que les premiers humains, se sentant encore du cahos, encore errants sans loix, sans mœurs, sans patrie, habitants enfin des antres sauvages, furent humanisés: attirés dans des murs, réunis sous des loix par les accords de quelques mortels déjà plus cultivés, qui, dans des chansons engageantes, leur venoient la beauté de la raison, les avantages de la société, les charmes de l'ordre; par ces tourments infernaux, foulagés & suspendus, nous comprendrons, & il est vrai, que souvent l'harmonie enchantait les maux * & suspendit la douleur. De plusieurs preuves incontestables de cette vérité, je ne veux que celle que nous offre cet insecte fameux & funeste aux champs de Tarente; mais ta puissance salutaire, harmonie charmante, fut toujours plus marquée encore sur les douleurs profondes de l'esprit; seule tu connois les chemins du cœur; seule tu fais endormir les chagrins importuns, assoupir les noirs soucis, éclaircir les nuages de la sombre mélancolie; seule, par la rapidité de tes sons, tu viens rendre au sang, trop lent dans ses canaux, une circulation plus agile, une fluidité plus facile aux esprits engourdis, un jeu plus libre aux organes appesantis. Que je sois plongé dans un morne silence & dans de léthargiques rêveries, où trou-

* *Athénée*, Livre 4. c. 14.

verai-je un charme à mes ennuis opiniâtres ? Sera-ce dans la raison ? Je l'appelle à mon secours ; elle vient , elle m'a parlé : hélas ! je soupire encore ! Dans nos peines , la raison elle-même est une peine nouvelle. On cesseroit de souffrir si l'on cessoit de penser. Sera-ce dans l'enjouement de conversations amusantes ? Hélas ! a-t-on la force de s'égayer avec autrui , quand on est mal avec soi-même ? Sera-ce enfin dans vos pompeux écrits , Philosophes altiers , Stoïciens orgueilleux ? Importuns consolateurs , fuyez , en vain me prêcheriez-vous , sous des termes fleuris , une patience muette , une insensibilité superbe , une constance fastueuse ; vertu de spéculation , philosophie trop chimérique , vous ne faites qu'effleurer la superficie de l'ame , sans la pénétrer , sans la guérir. Suis-je donc percé du trait mortel ? Les chagrins sont-ils invincibles ? Non , vole dans mon cœur , riante harmonie ; une voix touchante vient frapper mon oreille , déjà le plaisir passe dans mes sens , des images plus gracieuses brillent à mon esprit , je me retrouve moi-même , je suis consolé : ainsi , à la gloire de cet art , souvent mille raisonnements étudiés du pointilleux Sénèque valent moins pour distraire nos peines qu'une symphonie gracieuse du sublime Lulli.

Veut-on encore une preuve plus persuasive du pouvoir de l'harmonie , une de ces preuves de sentiment qui portent avec elles la conviction ? Qu'on parcoure avec moi la nature , qu'on l'examine , qu'on l'interroge : non - seulement dans ces esprits exercés , dans ces caractères cultivés , à qui les soins de l'éducation , joints à une raison lumineuse , ont inspiré le goût des arts charmants , mais dans ceux mêmes qui semblent être réduits au seul instinct , dans les enfants , dans les habitants des campagnes , dans les Sauvages , dans les Barbares , dans les animaux mêmes , par-tout on re-

connoîtra que tout ce qui vit a des liaisons naturelles, des convenances intimes, des rapports nécessaires avec la douce mélodie.

Interrogeons la nature dans les ombres de l'enfance. Je vois un berceau, un foible enfant y pleure, une mere alarmée le menace, tonne, éclate, il redouble ses plaintes ; elle chante, il est calmé. Déjà il a interrompu ses cris pour entendre des sons plus mesurés ; il les imite même, il y répond par un murmure inarticulé : tel le jeune oiseau, sous l'aile de sa mere, apprend d'elle son ramage, il étudie ses airs, il les répète, & dès avant son premier essor, il se prépare aux concerts des bois.

Interrogeons la nature dans l'ignorance des campagnes. Je vois un peuple grossier, stupide, aveugle ; qu'on lui développe les richesses de la poésie, les graces de l'éloquence, les charmes de la peinture, l'industrie de la navigation, les beautés de l'architecture, privé de goût & de lumieres, il entend sans comprendre, il voit sans admirer, il reste insensible, il ignore ces plaisirs ; mais que, parmi ce même peuple, des beaux airs se fassent entendre, il se réveille, il devient attentif, il est ému, le sentiment se déclare, je reconnois l'humanité. Aussi voit-on chaque jour les habitants des hameaux revenir du travail & rentrer dans les bergeries au son du flageolet & des mufettes, dès que l'étoile du soir revient sur l'horizon : aussi les voit-on dans les jours de leurs fêtes, danser & fouler l'émail des prés fleuris, au bruit des chansons & des chalumeaux légers.

Interrogeons la nature dans l'horreur des plus sauvages contrées, de ces isles séparées du reste du monde, de ces régions barbares dont les habitants sont aussi féroces que les lions & les ours leurs concitoyens. Les Dieux des autres arts n'eu-

rent jamais de temples sous ces tristes climats , la seule harmonie a su les rendre tributaires de ses attraits , elle seule a su pénétrer ces cœurs inaccessibles aux autres graces : il n'est point de rivage si désolé , ni d'échos si barbares qui n'aient répété des chansons : l'amour de l'harmonie perce à travers la plus épaisse barbarie , à travers les plages glacées de l'ourse & les arennes de la Zone brûlante ; les Hurons impitoyables , les cruels Macassars , les Caraïbes sanguinaires , les Cannibales inhumains ont leur musique , leurs chants de paix , de guerre , de triomphe ; avant de commencer ces festins homicides dans lesquels ils dévorent les captifs que la victoire leur a soumis , pleins d'une farouche alégresse , ils forment des danses ensanglantées autour des victimes dont ils vont être les tombeaux : je dis plus , ils chantent eux-mêmes leur propre trépas : du milieu des supplices , du sein des feux lents qui les entourent , ces Héros barbares rappellent leurs anciens triomphes dans leurs chansons funebres , & consolés par ce doux souvenir , ils expirent dans le sein de l'harmonie , & lui consacrent leur dernier soupir.

Pour dernière preuve , sortons si vous voulez , Messieurs , sortons de la nature raisonnable : interrogeons les animaux , interrogeons le peuple ailé des airs , le peuple muet des ondes , le peuple fugitif des forêts & des rochers ; tous se montreront sensibles à l'harmonie. L'Aurore ouvre les portes du jour , la nature s'éveille ; déjà les oiseaux ranimés annoncent la lumière & saluent le Soleil naissant par leurs concerts amoureux ; rivaux pleins d'une vive émulation , ils se cherchent , ils s'attaquent , ils se répondent , ils se combattent ; leurs chansons commencent avec le jour , & ne finissent qu'avec lui : je me trompe , elles ne finissent pas même ; tu les prolonges d'un Soleil à l'autre , solitaire Philomele , Sirene des bois ; & quand la sombre nuit vient imposer silence à la

nature , elle te laisse le droit de chanter encore , & de charmer ta tendre mélancolie : l'écho veille avec toi ; avec lui tu t'entretiens de tes anciens malheurs : tes airs , tes harmonieux soupirs , portés au loin , diminuent l'horreur du vaste silence : pour t'entendre exhaler ta peine , la sœur du Soleil absent promène plus lentement dans les plaines son char argenté ; elle s'abaisse , elle semble se fixer sur ton bocage , & la Déesse du matin te trouve encore dans la plainte & dans les veilles amoureuses.

C'est par ce goût du chant que souvent les oiseaux nous en ont disputé l'avantage & le prix ; jaloux d'une belle voix ou d'un instrument bien touché sous un ombrage , souvent le rossignol a défié nos plus doux accents , chantant tour-à-tour , & balançant la victoire ; lassé enfin , plutôt que vaincu , honteux de survivre à son silence , souvent du sein des ormeaux il est tombé aux pieds de son vainqueur en soupirant , & plus d'une fois la guitare a été son tombeau. C'est ce même appas qui du fond des eaux a souvent attiré dans les filets les poissons moins craintifs ; c'est cet attrait qui , selon Pline , rend le cerf attentif aux doux accents de la flûte , le fougueux coursier sensible au bruit réglé du tambour , l'éléphant aux sons audacieux du clairon ; c'est lui , dit Ovide , qui par la douceur du chalumeau arrêta souvent le loup enchanté , tandis qu'il poursuivait l'agneau tremblant.

Paroissez maintenant , Censeurs rigoureux , graves Aristarques , osez demander encore où est la puissance & le mérite de l'harmonie : toute la nature vous a répondu ; & n'ai-je point dans votre cœur un témoin secret contre vous-mêmes ? A chaque instant du jour la nature vous répétera par toutes ses voix , que l'harmonie est un présent qu'elle a reçu des Cieux pour charmer ses ennuis

& pour faciliter ses travaux ; ainsi tout chante dans sa peine. Que font dans leurs fatigues tant d'hommes que le besoin condamne à souffrir pour d'autres hommes , & dont les mains , la liberté & les jours sont vendus à des maîtres ? Que fait le laboureur matinal en traçant ses pénibles sillons ? Le diligent moissonneur au milieu des plaines brûlantes ? L'industriel vigneron sur les côteaux qu'il cultive ? Que fait le berger toujours errant avec son troupeau ? Que fait le forgeron laborieux parmi les flammes dont il est environné ? Que fait sur le rivage le pêcheur impatient ? Que fait dans sa prison flottante le rameur captif , le forçat infortuné ? Que font tant d'autres mortels dévoués à la solitude ou au malheur ? Ils chantent , & par le chant ils écartent le chagrin , ils semblent hâter le temps , ils abrègent les heures trop lentes ; ainsi le solitaire ennuyé chante dans son désert , le voyageur dans l'horreur des bois , l'exilé dans sa retraite , le captif dans ses fers , le prisonnier dans ses ténèbres , l'esclave dans les mines & dans les carrières profondes ; du centre de la terre où il est enseveli vivant , ses chants s'élèvent jusqu'à la région du jour : par un penchant invariable , par un instinct commun , par un goût universellement consenti , tout annonce , tout atteste que l'harmonie est un plaisir nécessaire à la nature ; si nous examinons les autres plaisirs , ne leur trouverons-nous pas ou moins d'étendue , ou moins de pouvoir , une volupté moins pure , des sensations moins délicieuses : il est des plaisirs de caractère & d'opinion goûtés chez un peuple , inconnus aux autres : l'harmonie réunit tous les goûts. Il est des plaisirs d'Arts & de Littérature accordés à peu d'hommes cultivés ; l'harmonie n'en excepte presque aucun de ses faveurs ; il est des plaisirs muets , inanimés , qui ne parlent qu'aux yeux sans rien dire au cœur : tels sont les spectacles que nous offre le pinceau ; l'harmonie ne manque point le

sentiment ; il est des plaisirs languissans , émoussés , trop uniformes ou trop tôt épuisés ; est-il un plaisir plus brillant , plus diversifié , plus intarissable que celui de l'harmonie , plaisir puisé dans la nature , plaisir enfin si nécessaire & dont la privation doit être si sensible , que le Seigneur Dieu lui-même , prêt à punir Tyr criminelle , menace cette ville par la voix du * Prophete , de faire cesser dans ses murs le son des cythares & le plaisir des concerts ; témoignage sacré des charmes & de la puissance de l'harmonie : s'étonnera-t-on après cela qu'elle ait eu la vénération des Peuples de tous les temps & de toutes les contrées ? Troisième preuve de sa noblesse.

Ne peut-on pas , Messieurs , dire d'une belle voix ce qu'on dit de la beauté même , qu'elle est citoyenne de tous les pays , qu'elle est , comme la langue de l'amour , la même pour tous les peuples , & qu'elle porte par-tout les marques de l'empire ? En effet , comme la beauté , une voix brillante n'est nulle part étrangère , par-tout elle a ses droits victorieux : Reine des Rois mêmes , elle peut parcourir l'Univers en Souveraine : sous quelque Ciel qu'elle se trouve , semblable à l'astre du jour , elle n'est jamais hors de son empire , & par-tout où il est des cœurs , elle a des sujets & des autels. Tel a été chez toutes les races l'éclatant avantage de l'harmonie. Les autres arts , depuis leur naissance , ont vu souvent leurs honneurs interrompus , soit par les fureurs de Mars , soit par les regnes contraires aux Muses : il a été des siècles de ténèbres , des temps léthargiques , des jours de décadence & de barbarie , pendant lesquels le Dieu du goût étoit exilé du monde , les lettres savantes anéanties , les Muses muettes , les Arts au tombeau , sans adrateurs & sans Mécènes , enfin toutes les sciences

* *Ezechiel* , 26. 13.

éclipsées ou voilées dans un coin de la terre ; mais dans cette nuit commune , jamais la musique ne perdit ses clartés ; ses rayons percerent toujours à travers les nuages de l'ignorance ; jamais ses temples ne furent déserts ni ses autels sans fleurs : écoutons les témoins qui nous en restent dans les monuments sacrés & profanes , ils nous diront que tous les siècles , & sur-tout les siècles polis , ont été marqués par des honneurs constamment décernés à l'harmonie ; ils nous diront qu'elle a été recommandée par les plus sévères Philosophes , cultivée par les plus grands Héros , chérie dans les plus sages républiques , illustrée par les plus puissants Monarques , la science favorite des Conquéranrs & des Rois ; l'Egypte nous dira que le dernier * de ses Ptolomées s'honora du nom dû à l'harmonie , sur le modele des ** Magistrats de Thessalie : si nous nous arrêtons un instant chez les Grecs , ils nous rappelleront que leur Olympe étoit peuplé de Dieux amateurs de l'harmonie , que leur Parnasse , temple des concerts parfaits , étoit présidé par le Souverain de la Lyre ; que les plaisirs de leur Elisée immortel étoient des concerts éternisés ; que les tourments de leur Tartare n'étoient pas seulement un enchaînement de tortures , un océan de feux implacables , mais encore une discorde de voix , une horrible confusion de cris douloureux , une dissonnance éternelle de gémissements lugubres ; ils nous apprendront que dans les beaux siècles d'Athènes , il étoit honteux d'ignorer la musique ; que les Sages de l'Aréopage étoient ses Disciples ; qu'elle étoit une des parties de la politesse Attique ; que Socrate lui-même , ce mortel estimé des Dieux & loué par eux , apprit de nouveau , dans sa vieillesse , à toucher le luth ; que quiconque vivoit

* *Ptolomée Auletes.*

** *Les Proerquestres. Lucien.*

sans goût pour cet art , étoit regardé comme un mortel stupide , qui n'avoit jamais sacrifié aux graces ; ainsi dans un festin , Thémistocle ayant refusé de prendre la lyre à son tour , fit naître le préjugé d'une éducation négligée. De cet amas de témoignages , il résulte , je l'avoue , une preuve lumineuse & satisfaisante ; mais c'est peu , oublions tant d'éloges humains , foibles crayons de la dignité de l'harmonie , ne prenons que sur les autels les guirlandes dont nous la couronnons : oui , Messieurs , c'est sous cet aspect sacré que j'aime sur-tout à envisager les honneurs distingués de cette science majestueuse ; j'aime à la voir singulièrement préférée à toutes les autres , pour parler aux Dieux , pour leur porter l'encens du monde , pour publier leurs grandeurs , pour désarmer leur colere. Jettons un regard sur toutes les religions de tous les temps ; ici les temples d'Isis & d'Osiris retentissent du son des cystres de Canopes , là dès l'aube du jour , les Mages de la Perse & les Ignicoles prennent leurs harpes d'argent pour recevoir le Soleil prêt à sortir du sein de l'onde , pour obtenir ses premiers regards , & pour adorer dans cet astre le feu éternel , le radieux Oromaze , Dieu de leurs peres ; plus loin le noir Brachmane remplit les bords du Gange des hymnes de l'aurore ; ici les rives grecques répètent chaque jour le nom de Jupiter Olympien ; là , les rives Hespériennes retentissent des danses guerrières & du chant des Saliens , tandis que les rivages germaniques & les échos de nos contrées répètent au loin le nom du sanguinaire Teutatés chanté par les Druides. Ainsi l'ont pratiqué tous les Peuples ; ils chantoient dans leurs mystères , non-seulement pour parler aux immortels sur des tons supérieurs au langage vulgaire , mais encore pour fixer l'attention du peuple assemblé , pour pacifier les sens , pour régler les esprits par la justesse des sons , pour échauffer les cœurs , pour les préparer à la pré-

sence des Dieux ; que dis-je cependant ? pourquoi m'arrêter si long-temps sur les honneurs de la musique idolâtre ? C'est à toi seule , ce n'est qu'à tes sacrés accords que je dois ma voix , harmonie sainte du peuple choisi , toi qui portas si souvent aux pieds du Dieu d'Israël les hommages reconnoissants de son Peuple ; n'étoit-ce pas sous tes auspices que les Israélites s'avançoient au combat ? Précédés des enseignes triomphantes du Seigneur , les chantres consacrés marchaient à la tête des bataillons ; unissant leurs voix sublimes aux instruments militaires , ils imploroient les secours du Dieu des armées ; & ne durent-ils pas même un triomphe à l'harmonie ? Josué assiege Jéricho , ce n'est point à l'effort des armes que cette conquête est réservée : par l'ordre suprême du Ciel , les sept premiers Sacrificateurs prennent des trompettes harmonieuses , Jéricho va périr ; les trompettes sonnent sa ruine , ses tours chancellent , le Seigneur parle , les murs tombent , Jéricho a été.

Mais franchissons le vaste intervalle des temps , hâtons-nous d'arriver aux jours de David , époque la plus magnifique des honneurs de l'harmonie , c'est par ce Roi que nous la verrons introduite dans les tabernacles du Seigneur ; elle y entre suivie des filles de Sion pour soutenir la majesté du lieu saint , pour augmenter la pompe des Sacrifices , pour relever le spectacle de la religion : David lui-même précède , en dansant , l'Arche auguste ; il regle ses pas légers sur les sons de sa harpe ravissante ; dans tous ses cantiques , monuments éternels de son amour , il demande que ses accords soient mille fois répétés sur la cythare , sur la cymbale , sur l'orgue , sur la trompette ; il réveille tous les échos du Jourdain , il invite la nature entière à chanter son Auteur , à ne faire de toutes ses voix qu'un concert de louanges , de gratitude & d'adorations unanimes : aussi les soins & les bienfaits de ce Prince religieux

avoient-ils rendu les Lévites les premiers musiciens de l'univers : ainsi le publioit la renommée. C'est par-là que , pendant les jours de la captivité , les peuples de l'Euphrate invitoient les tristes Hébreux à leur apprendre quelques-uns de leurs airs si vantés ; mais Israël exilé ne peut chanter loin des champs de Solime ; il ne peut que gémir , ses harpes en silence sont suspendues aux saules du rivage : tel l'oiseau captif néglige son chant , ou si son gosier s'ouvre quelquefois , ce n'est qu'aux soupirs ; sa voix est morte aux délectables accents. Enfin , Messieurs , parcourez toutes les pages de la loi antique , par-tout vous rencontrerez ou des concerts de louanges , ou des cantiques de victoires , ou des chants de funérailles ; il semble qu'aucune voix mortelle n'est digne de l'oreille du Seigneur , si elle n'est portée au trône de la Toute-puissance sur les ailes de l'harmonie , au travers des nuages d'encens. Dans des sacrifices plus parfaits , la loi nouvelle a conservé à la musique sa place dans les sanctuaires. Oui , dit l'oracle de l'Afrique , le pasteur & l'ornement d'Hippone : » Je ne puis trop ap-
 » prouver les chants dont retentissent nos temples ;
 » par ces augustes accords je me sens vivement ému ;
 » pénétré de cette horreur sacrée qu'inspire la demeure de Dieu , frappé d'un respect profond , saisi
 » d'une sainte ivresse , nouveau Paul , je suis dans les
 » Cieux ; mon esprit est enlevé au-dessus de lui-même , il s'élance jusqu'au triple trône du Très-Haut ,
 » il se croit admis aux concerts éternels des intelligences supérieures , & mon cœur embrasé va se perdre dans le sein de la Divinité. «

Dans cette uniformité de suffrages acquis à l'harmonie , peut-il être une vénération plus marquée , plus suivie , plus incontestable ? Cette gloire de l'Art a toujours rejailli sur ses Artistes ; souvent les favoris de l'harmonie furent illustrés par les couronnes , par les lauriers , par les pompes triompha-

les, par les applaudissements des théâtres, par des statues érigées, par des mausolées, par des inscriptions mémorables, par les honneurs mêmes de l'apothéose, enfin par tous les monuments publics inventés chez les peuples divers pour immortaliser les talents : delà ils sont encore une nation chère & sacrée aux mortels ; avantage souvent refusé aux nourrissons des autres sciences : on évite un Sophiste, on néglige un Géometre, on fuit un Critique, on siffle un Chymiste, à peine remarque-t-on un Grammairien ; on aime au contraire, on recherche un élève de l'harmonie : il est le citoyen de toutes les contrées, l'homme de toutes les heures, l'égal de tous les hommes de goût & de sentiment, le monde entier est sa patrie : delà vient encore que le souvenir des Musiciens illustres des siècles supérieurs est beaucoup plus aimable & plus précieux à l'esprit & à l'humanité que le souvenir des Conquérants les plus renommés : faux héros, tyrans réels, les Conquérants étoient nés pour la perte du monde, les Musiciens illustres pour son bonheur : les uns, avides de funérailles, ont porté les larmes, la discorde, la mort : les autres, toujours bienfaisants, toujours applaudis, ont porté par-tout la paix, la concorde, le plaisir ; la terre consternée s'est tue devant ceux-ci ; par ceux-là, la terre rassurée a retenti de sons pacifiques ; les Conquérants couronnés de sanglants lauriers, sont sortis de la vie souvent par une fin précoce, toujours chargés de la haine des peuples indignés ; perdus sans être pleurés : les Musiciens fameux, couronnés de myrthe & de roses, & paisiblement expirés, ont emporté chez les morts les regrets des Nations. Oui, le nom d'un tendre Orphée sera toujours plus chèrement gardé au temple de mémoire que le nom d'un fougueux Alexandre.

Telle est la noblesse de la musique, noblesse fondée sur l'antiquité de son origine, illustrée par sa

S U R I' H A R M O N I E. 21

puissance suprême , confirmée par la vénération de tous les temps & de tous les peuples. Mais aux preuves de sa dignité , joignons celles de son utilité , louange pour cet art plus délicate encore que la première.

S E C O N D E P A R T I E.

Quand la musique ne seroit qu'un art enjoué , qu'une science riante & de pur agrément , par-là même ne seroit-elle pas une science utile , un art même nécessaire ? Car est-il rien de plus nécessaire à l'homme qu'un plaisir innocent ? Le plaisir n'est-il pas chaque jour un des besoins de l'humanité ? Mais allons à la conviction par des routes moins détournées. La République doit à l'harmonie de plus solides bienfaits que des plaisirs infructueux. Je sais , Messieurs , que j'avance un paradoxe , disons mieux , une vérité peu développée , mais à qui il n'a manqué que l'occasion d'éclorre : osons donc l'amener à la lumière , lui donner ses couleurs , & la revêtir de toutes les preuves que la réflexion & l'expérience offrent de nous en fournir. Au reste , je ne hazarde point un sentiment isolé & sans Auteurs quand je soutiens que le mérite de la musique ne se borne point au gracieux , & qu'il s'étend jusqu'à l'utile ; je ne fais que me ranger au sentiment reçu chez la sage antiquité. En effet , si l'importance de cet art n'avoit été dès-lors reconnue , les Législateurs de l'Egypte , de la Perse , d'Athènes , les maîtres des nations auroient-ils fait une loi de l'harmonie ? S'ils n'avoient jugé sa durée nécessaire aux destins heureux des Empires , l'auroient-ils fait marcher de front avec la Religion ? l'auroient-ils munie de ce sceau consacré par la main de l'immortalité même ? Lycurgue , en voulant former une République de Héros , auroit-il inscrit l'harmonie dans le livre austère des loix de Lacédé-

mone ? Auroit-on lu cette inscription sur la façade de l'Ecole de Pythagore : *Loin d'ici , Profanes , que personne ne porte ici ses pas , s'il ignore l'harmonie ; Profanes , loin d'ici ?* Platon en auroit-il admis l'étude dans sa République de Sages , ou d'autant de Dieux ? Aristote son Disciple , & tant d'autres Philosophes , Héros du Lycée , du Portique , du Prytannée , du Capitole , en auroient-ils recommandé l'usage , comme d'une science également née pour le bien des mœurs , pour le progrès des vertus , pour l'embellissement des Arts , pour l'union des humains , pour la paix du monde ? Voilà les maîtres dont j'apprends l'utilité de l'harmonie. Si je m'égare sur les traces de ces guides illustres , il est plus beau d'errer par cette hardiesse généreuse à dévoiler des vérités nouvelles qu'offre un hazard heureux , que de ramper avec ces âmes foibles , ces esprits trop sages ou trop superstitieux , ces génies serviles qui n'osent sortir un instant du cercle des vérités établies , ni marcher dans des routes , s'ils n'y trouvent des vestiges. Mais non , Messieurs , ce n'est point par la date ancienne de ce sentiment , ni par les grands noms de ses premiers partisans que je dois vous persuader ; sans prétendre subjuguier votre raison , ni forcer votre consentement , je veux que , convaincus par vos lumières , vous vous rendiez vous-mêmes à l'évidence.

Nous pouvons envisager la République sous deux rapports , & comme un Etat politique , & comme un Etat littéraire ; une science , pour mériter le nom d'utile , doit également contribuer au bonheur du premier & à l'embellissement du second ; elle doit , pour le bonheur de la République politique , épurer , polir les mœurs , adoucir , rectifier les passions , unir , associer les esprits des citoyens ; elle doit , pour la gloire de la République littéraire , enrichir , aider , embellir les arts savants : or peut-on contester à l'harmonie ce double titre ?

Utile aux mœurs qu'elle purifie, utile à l'union des esprits, elle est conséquemment utile à la République politique; utile aux doctes arts qu'elle embellit, elle est utile conséquemment à la République littéraire.

Si le pouvoir des accords seuls est si grand sur les cœurs, quelle puissance ne doivent point avoir sur les mœurs des préceptes embellis par ces mêmes accords, vivifiés par leur charme inexprimable; car tel fut toujours & tel doit être encore le but de la sublime harmonie. Dans ses vrais caractères elle est une science instructive, mais plus enjouée que les autres sciences; elle est une philosophie aimable, mais plus précise, plus efficace, plus agissante que les autres philosophies; elle est une morale vertueuse, mais moins glacée, moins aride, moins pesante que celle des Zénon & des Chrysippes, mieux apprêtée, plus mesurée à nos foiblesses, plus appropriée au goût de l'humanité. Ainsi le pensoient les premiers Sages, les Rois philosophes, & les premiers Législateurs des Monarchies antiques; ils avoient étudié l'homme, ils l'avoient vu dès-lors tel que nous le voyons encore aujourd'hui; l'esprit humain né libre, & peut-être rebelle, ne souffre des maîtres qu'à regret; impatient de tout joug, honteux d'avouer ses ténèbres, jaloux de son indépendance naturelle, sur-tout dans ses opinions, il ne se plie qu'avec peine aux préceptes d'autrui, il ne consent point volontiers qu'une autorité étrangère regne sur ses sentiments; dans quel dédale d'illusions & de prestiges ne vait-il pas s'engager, s'il marche *intépendu*, si la raison, telle qu'Ariane, ne lui offre le fil secourable! Que d'écueils, que de précipices entr'ouverts autour de lui vont l'engloutir, s'il est laissé à lui-même, s'il vogue sans Pilote & sans bouffole, sans phare & sans étoiles! Il faut donc lui trouver un maître ingénieux qui n'affecte point l'air de maître, qui

n'en prenne jamais les tons altiers , qui par des chemins détournés & couverts vienne réformer ses idées , sans révolter sa délicatesse ; qui sache l'intéresser , lui présenter le devoir sous l'air du plaisir , le mener au vrai par des sentiers fleuris , & le tromper enfin au profit de sa raison : telles étoient les vues politiques , les ressorts délicats , & les regards ingénieux des Sages dont j'ai parlé. Or ce Protée habile , ce maître aimable des mœurs , ils crurent l'avoir trouvé dans l'art chéri dont je vous offre l'image. Dès-lors les Prêtresses de l'harmonie chanterent , sur le ton majestueux du mode Dorique , le culte des Dieux , les nobles sentiments , le respect des loix , l'amour de la patrie , le mépris de la mort & l'immortalité. Ainsi la leçon passa dans les ames à la faveur de l'agrément ; le plaisir de l'oreille devint le maître du cœur , & de ces jeux l'esprit remporta la connoissance du vrai & l'empreinte des vertus.

Ton but seroit-il donc changé , héroïque harmonie ? Pourquoi ne pourrois-tu plus sur les mœurs ce que tu pouvois autrefois sur elles ? Mais ce doute t'est injurieux ; dans la licence même de nos jours , tu gardes encore tes droits souverains , tu viens répancre encore tes clartés , tu fais instruire & toucher ; ici tu célèbres les vertus tranquilles du citoyen , là les vertus éclatantes du Héros ; ici , tu chantes l'innocence couronnée ; là le crime foudroyé ; ici , tu viens réveiller l'oisive indolence des Grands endormis sur les roses : jusques dans les bras de la molle volupté , tu viens leur apprendre des vérités qu'ils n'aiment point à lire ; l'amour de tes agréments leur fait regagner ce que le dégoût de la lecture leur fait perdre d'instructions ; ici , tu attires l'impie dans les temples saints , oui l'impie même ; son oreille fermée aux autres préceptes , peut encore s'ouvrir à tes sons pénétrants ; là , tantôt par tes foudroyants accords ,
troublnat

troublant les airs effrayés , tu frappes , tu intimides , tu consternes le profanateur , tu lui peins un Dieu vivant , terrible , inévitable , qui descend la flamme à la main , porté sur les ailes des tempêtes , précédé des tonnerres exterminateurs , & suivi par l'Ange de la mort. Dans tes sons menaçants l'impie croit entendre la marche formidable de son Juge , le bruit de son char de feu , la chute des torrents enflammés , l'horreur du noir abyme , l'arrêt irrévocable ; tantôt par des symphonies plus douces & plus consolantes , tu suspends son effroi , tu lui rends la confiance , tu lui peins dans un nuage de fleurs le Dieu de la clémence prêt à pardonner , si l'impie fait gémir , & la cendre sur la tête , éteindre dans ses larmes les feux de l'éternelle vengeance. En dis-je trop , Messieurs ? N'avez-vous pas souvent éprouvé vous-mêmes les grands sentiments que l'harmonie fait produire dans les Sanctuaires , & ce pouvoir qu'elle a sur les esprits & sur les mœurs ?

Doutera-t-on qu'elle sache éclairer , ennoblir , élever l'esprit ? Ignore-t-on que les élèves de Zoroastre commençoient la journée par un concert harmonieux ; ils vouloient par-là préparer l'ame à contempler la vérité , persuadés que par les mouvements doux & mesurés de la musique , l'ame , retirée dans elle-même , entroit dans cette égalité , dans ce silence des sens , & dans cet équilibre parfait que demandent les spéculations épurées , & qu'ainsi affranchie des obstacles de la matière & de la chaîne des passions , elle s'élançoit sur des ailes plus rapides au temple du vrai , au commerce des intelligences éthérées , à la confidence des Dieux. Ces mêmes Sages terminoient la journée au son des flûtes douces & des airs Lydiens , pour ramener l'esprit égaré pendant le jour sur des objets étrangers , pour mieux l'appreter aux faveurs du

Dieu des pavots, & pour appeller le paisible silence & les songes rians.

Doutera-t-on que la musique sache calmer les passions violentes ? Les annales de l'histoire & les fables de la poésie nous montreront par elle la rage désarmée, la fureur fléchie, la sédition étouffée, la colere ralentie, l'audace réprimée, l'impétuosité d'Achille tempérée par la lyre ; & les pages saintes nous peindront souvent le perfide Saül ramené des fougues infernales par les accords du jeune Pasteur de Sion : attirée du Ciel par l'harmonie, la paix descendoit dans le cœur de ce Prince jaloux. Est-il, Messieurs, est-il aucune autre science profane si maîtresse des mœurs ? Car enfin, levons le bandeau du préjugé & de l'éducation, prenons des yeux un peu philosophiques, éclairons-nous sur le vrai prix de ces sciences servilement adorées du peuple lettré ; n'outrons rien, mais aussi osons ne rien taire, osons nous munir d'un sage pyrrhonisme, & par une idolâtrie littéraire, indigne du vrai goût, ne fléchissons point le genou devant ces vaines idoles, qui peut-être ne doivent avoir des autels que chez la prévention crédule & le superstitieux vulgaire : répondez donc, vous, leurs adorateurs scrupuleux, rendez compte de votre culte, parlez ; que sert aux mœurs la profane éloquence ? Enchanteresse des sens, elle excite un bruit brillant dont l'oreille est flattée, mais que le vent emporte bientôt, & dont rien ne va jusqu'au cœur, semblable à ces feux légers, à ces flammes volantes & dociles, que l'art industrieux décrit dans les airs, feux qui dans un même instant naissent, brillent, & s'évanouissent, science spécieuse & trop stérile, qui donne à la république de plus opiniâtres parleurs, sans lui donner de meilleurs citoyens.

Que servent aux mœurs tous ces arts que nous devons à l'oisiveté des Prêtres de l'Egypte, l'exacte géo-

métrie, l'audacieuse astronomie, la profonde algebre? Tandis que l'esprit s'ensevelit dans les calculs ou s'égare dans les Cieux, ou s'abyme dans les sombres méditations, qu'en revient-il aux vertus? Sciences trop indifférentes qui donnent tout à la spéculation, peu au sentiment, rien à l'homme.

Que sert aux mœurs l'étude de la Grammaire & des Langues, ou plutôt la science des syllabes? Tandis qu'elle plonge la mémoire dans un cahos de paroles, le cœur oisif reste dans un vuide honteux: Science superficielle & beaucoup trop puérile, qui nous apprend à nommer les vertus sans nous apprendre à les acquérir.

Que sert aux mœurs l'étude vantée de l'histoire? Que nous conserve-t-elle? Le dénombrement des erreurs de tous les temps, la liste des malheurs illustres, des crimes heureux, des passions travesties en vertus; honteuses archives, tristes monuments de l'humaine folie! Là, que trouvons-nous? Les caprices des peuples, les fautes des Rois, les révolutions, les décadences, l'empire antique de l'opinion & de l'intérêt, le regne du hazard, le long tableau de toutes les miseres de nos aïeux, tableau funeste, scene déplorable, que le voile de l'éternel oubli devroit plutôt dérober à jamais aux regards de la postérité; science de l'histoire, science souvent désolante, qui présente plus de coupables exemples à fuir que de vertueux modèles à suivre.

Enfin, que sert aux mœurs ce petit talent de Thèses & de Sophismes qui se donne le nom de Philosophie; chimères surannées, systèmes vagues, captieuses fautes, erreurs plus ou moins heureuses, guerre de raisonnements où la raison reste neutre, labyrinthe où la vérité s'égare sans se retrouver; voilà tout l'art: science futile & méprisée, ou plutôt ignorance travestie qui s'adore & s'encense elle-même, & perd à disputer le temps de penser & de sentir.

Telles sont pourtant, telles sont les sciences préten-

dues dont on occupe nos plus beaux jours. O perte irréparable, perte trop peu regrettée ! Que d'heures charmantes immolées à l'ennui & à l'inutilité ! C'est acheter bien cher des erreurs ! O trop courte jeunesse ! O jours charmants ! que n'êtes-vous plutôt consacrés à la culture du cœur, à l'étude du vrai bien, à l'embellissement des mœurs, qu'aux minuties classiques ou à d'autres arts qui seroient inutiles si l'on savoit encore n'étudier que la simple nature, n'entendre que son langage & n'estimer que ses loix. Oui, Messieurs, & je ne puis trahir ma franchise ; mais suivez sans écart le fil de ma pensée : Que l'éloquence judiciaire soit utile à l'explication des loix, & aux divers intérêts des peuples, que les langues soient utiles aux voyages ; que l'astronomie soit utile à la navigation, la géographie à l'art militaire, la géométrie aux fortifications, la science des nombres au commerce, la botanique aux soulagemens des maux ; que l'étude de l'histoire soit utile à notre curiosité, l'étude de la politique à l'art de gouverner, l'étude de la logique au talent prétendu de raisonner : j'en conviendrai avec vous ; mais aussi vous conviendrez avec moi que l'utilité de ces sciences tombe rarement sur le fond des mœurs ; que ces sciences sont étrangères à l'homme, agréables peut-être à son esprit, mais inutiles à son cœur ; que l'harmonie seule jouit d'un pouvoir beaucoup plus personnel & plus marqué sur ce cœur ; qu'elle en fait manier tous les replis ; qu'elle en fait faire jouer les ressorts les plus secrets, & que des sens charmés elle passe aux sentimens, preuve invincible de ses avantages : elle est donc utile en particulier aux mœurs de chaque citoyen ; ce n'est point tout, elle est encore utile en général à la sécurité & au bonheur du corps entier de la république politique.

L'union des citoyens est la base des trônes, le sceau des monarchies, l'appui des diadèmes ; les

plus fermes empires , avant d'être renversés par les guerres étrangères , avoient été d'abord ébranlés par les guerres intestines , par les troubles anarchiques , par les discordes civiles , aidés dans leur chute par ceux-mêmes qui doivent en être les soutiens & les boulevards. Non la patrie n'a point d'ennemis plus funestes que des citoyens divisés ; mais est-il une égide plus impénétrable aux traits de la dissension que la tranquille harmonie ? L'olive à la main , la paix la précède , l'amitié la conduit , le plaisir marche à ses côtés , la concorde la suit , les cœurs conquis volent en foule autour d'elle. N'est-ce point elle qui unit les citoyens par d'aimables nœuds , qui les assortit , qui les égale , qui les range sous les loix d'une charmante société ? Chez elle tout est calme , tout est ami , tout agit d'intelligence ; chez elle on n'entend ni la voix de la discorde , ni les rumeurs populaires , ni le tumulte importun de l'école , ni les hurlements effrenés des bancs , ni les clameurs des tribunaux , mais seulement les agréables accords , les acclamations favorables , les doux applaudissements. L'harmonie alluma-t-elle jamais ces feux funestes à l'Etat , ces incendies , ces guerres d'opinions , de prestiges , d'erreurs ; ces dissensions sophistiques pour réaliser des chimères , ces schismes littéraires formés plutôt pour combattre la vérité que pour la défendre , ces querelles d'une secte armée contre l'autre sous différents drapeaux , ces divisions , ces haines , monstres nés dans le sein des autres sciences ? De leur sein il s'est élevé souvent des citoyens turbulents , inquiets , pernicioeux , que la discorde , la révolte , le faux zèle avoient nourris dans les ténèbres des solitudes , & qui n'ont paru dans l'univers que pour en troubler la paix. Mais l'histoire , ce témoin fidele des temps , reproche-t-elle aucun de ces forfaits à la science pacifique que je vante ? Quel siècle , quelle contrée se plaint jamais d'elle ? De quel sang

fut-elle jamais teinte ? Ses élèves , loin d'être jamais des citoyens dangereux , n'eurent-ils point toujours ce caractère facile , sociable & poli , né pour les douces liaisons ? Caractère si nécessaire à la tranquillité de la république , caractère que les sciences graves ne donnent point , qu'elles ôtent même souvent. Quelle étrange différence de mœurs entre le peuple savant & les amants de l'harmonie ! Pénétrons dans ces réduits ténébreux dont les ennuis gardent l'entrée , dans ces antres inaccessibles aux ris , où regne , loin du jour & dans le silence , l'immobile & morne savoir : là j'apperçois des hommes atrabilaires , hagards , intraitables , des fronts ridés , chargés d'épais nuages , couverts d'un deuil éternel : des misanthropes rêveurs , malheureux par choix , folles victimes des veilles cruelles , martyrs d'un système inutile au bonheur , vieillis dans un cahos de rêveries , brouillés pour toujours avec les graces , des Ecrivains glacés & pesants , foibles échos de l'antiquité , ensevelis dans un amas confus de notions vagues , mais privés du vrai goût , nécessairement incapables des délicatesses de l'esprit , des feux du génie , des finesse de l'art. Que je les tire de ces lugubres tanieres pour les transporter un moment dans le commerce de la vie , & dans les devoirs du citoyen ; déconcertés , interdits , distraits , presque absents , ils tombent à chaque pas , à chaque instant ils choquent les bienséances , ils manquent les égards , ils blessent les convenances ; bientôt enfin ennuyeux & ennuyés , incapables d'un doux commerce , ils fuient , ils retournent aux obscurs Lycophrons & aux mélancoliques Saumaises ; déjà ils sont rentrés dans la poussiere grecque & latine , leur unique élément , semblables à ces oiseaux nocturnes & funebres qui vivent ensevelis loin de la lumiere & loin du commerce des autres oiseaux : voilà sans doute des citoyens bien

utiles à la république , à la patrie , à leur siècle ! par leur utilité jugez de celle des sciences qu'ils adorent ! grand Dieu ! quelle société uniroit l'univers , si tous les hommes étoient des savants ! une vie pareille n'est-elle point une espèce de néant ? Mais fuyons ces voûtes ténébreuses , sous lesquelles nous nous sommes trop long-temps arrêtés ; entrons maintenant sous ces portiques gracieux , sous ces berceaux de verdure , où par de charmantes voix , l'harmonie nous appelle : ici tout enchante les regards ; je n'y vois que des fronts ouverts à l'alégresse , que des yeux rians & sinceres , que des esprits cultivés , ornés , enrichis des plus brillantes idées de la poésie & de la fable ; que de vrais citoyens , aimables & aimés , officieux & reconnoissants , unis & heureux : là regnent dans les doux loisirs , la sympathie , l'amitié , les amours ; là le premier mérite est d'être aimable , la première science est d'être heureux , & les talents ne sont rien s'ils ne vont au plaisir , à l'union , au bonheur.

Prévenons une objection que la critique prépare sans doute : » la musique , dira-t-on , n'est qu'une » science molle , un art efféminé , propre seule- » ment à énerver les cœurs , à en amortir le beau » feu , à éteindre les courages. « Eh quoi ! si telle étoit la foiblesse de cet art , Mars , le Dieu des grands cœurs , auroit-il de tout temps placé sur son char l'harmonie à côté de la victoire ? N'auroit-il point retranché dès long-temps les symphonies militaires des combats , ces sons semblables au tonnerre , ce bruit de la trompette & du clairon , ces airs du fifre & du hautbois , ces tons du tambour & des tymbales éclatantes ? S'il n'avoit toujours reconnu dans l'antiquité guerrière & chez toutes les nations magnanimes que ce concert martial est l'ame de la guerre ; que ce mélange de sons mâles & vigoureux que forme l'airain mugissant , élève les esprits , qu'il échauffe les

cœurs , qu'il enhardit les lâches , qu'il enflamme les braves , qu'il dérobe le bruit formidable de ces machines terribles qui vomissent la foudre & la mort ; qu'il cache les sifflements des javelots , les clameurs confuses , les plaintes des mourants , qu'il empêche la consternation & les terreurs ; que de la déroute il rappelle à la charge ; qu'enfin ces fanfares guerrières allument une chaleur héroïque dans tous les rangs ; qu'elles égaient le théâtre de la fureur ; qu'elles embellissent la mort même. Les Spartiates , en ordre de bataille , le front ceint de fleurs , la lance levée , marchaient au combat comme à une fête au son de l'hymne de Castor ; un chœur de flûtes , conduit par Tirtée , régloit la marche de cette armée de Héros , l'élite de la Grece : selon les loix de la patrie , chaque guerrier étoit obligé de suivre les accords des flûtes , de les marquer d'un pied ferme , & de faire répondre à chaque mesure chacun de ses pas intrépides. Par-là les Chefs des Phalanges pouvoient aisément reconnoître s'il étoit parmi leurs soldats quelque lâche qu'il fallût retrancher des rangs , s'il étoit quelque cœur timide à qui l'épouvante fît manquer la cadence & qu'il ne s'avancât point à la mort d'un pas égal ; de ce même secours naissoit une valeur réglée , plus efficace qu'une folle fureur. Maintenant qu'on dise encore que l'harmonie énerve les courages , qu'elle n'est d'aucune utilité , tandis que Mars avoue que sans elle il compteroit moins de Héros , la société moins d'esprits aimables , la république politique moins d'utiles & de vrais citoyens. Achéons ce portrait , & voyons rapidement en quoi la musique est utile à la république littéraire ; elle en fut toujours enrichir , aider , embellir les arts.

Je traverse la nuit obscure des âges , je remonte à l'origine des plus beaux arts littéraires ; je les vois , comme autant de ruisseaux différents , prendre leur source dans la féconde harmonie. Dans l'ordre

des temps , la poésie la première s'offre à mes regards ; les vers naquirent du chant : d'abord la voix forma des sons , la réflexion y joignit ensuite des paroles arrangées , & mesura des vers aux modulations naturelles du gosier ; nulle poésie pour-lors sans musique : & si depuis la poésie marche souvent seule , elle porte cependant toujours un air ineffaçable de proximité , des convenances marquées , des traits parlants qui la font reconnoître pour la fille de l'harmonie. N'a-t-elle point gardé toujours des symboles & des attributs qui lui sont communs avec la Déesse des accords ? Trompette de Virgile & du Tasse , lyre d'Horace & de Malherbe , luth d'Anacréon & de Chapelle , pipeaux de Théocrite & de Ségrais : pourquoi la poésie transporterait-elle tous ces noms divers d'instruments aux divers génies de son art , si elle n'aimoit à ressembler toujours à l'harmonie dont elle est émanée , sûre de mieux plaire par cette gracieuse ressemblance ? Delà ces rimes sonores , ces tons lyriques , ces repos réglés , tout ce langage harmonieux qui caractérise les beaux vers , qui échauffe l'ode héroïque , qui élève la majestueuse épopée , qui anime la riante églogue , qui nous intéresse aux soupirs de la tendre élégie , qui fait enfin passionner , émouvoir , enchanter.

Je t'entends , noble Melpomene ; remplie de gratitude pour l'harmonie , tu te plais à nous raconter comment tu lui dois aussi l'origine & les progrès de ton art chéri : des chansons consacrées au Dieu de l'automne , tu vis éclore la tragédie ; quand ensuite des fêtes tumultueuses des campagnes & des charriots de Thespis , tu la vis passer au sein des villes & devenir un spectacle sérieux & régulier , ne vis-tu pas aussi la musique monter avec elle sur les théâtres de la Grece , & par les chœurs chantants , partager avec la tragédie Grecque l'empire des spectacles , & les suffrages de l'Attique ? Si l'ancienne tragédie Romaine mérite quelqu'un de nos regards , (car les Romains ,

ces maîtres du monde , ne le furent jamais de la scène ,) ne la verrons-nous pas aussi décorée & soutenue par l'harmonie ? Nous en avons * plus d'un témoignage chez le Prince de l'éloquence latine.

Outre l'art pompeux du cothurne embelli par l'harmonie , que n'ai-je le temps de vous détailler tout ce que l'art de la riante Thalie dût autrefois au secours des flûtes Tyriennes , sans l'accompagnement desquelles le célèbre Roscius ne joua jamais : si je me fixois sur des preuves spéciales , ne pourrois-je pas dire , avec Quintilien , ¶ que l'art de l'éloquence parfaite n'est donné à aucun Orateur , s'il ignore la musique ; que sans elle il ne peut connoître ni employer ce nombre , cette gracieuse *Euphonie* , mere de la persuasion , ce mélange de sons diserts & nerveux , ces chûtes harmonieuses , ces silences ménagés , ces reprises énergiques , ces suspensions étudiées , ces gestes pleins d'expressions , cette décence de mouvements , ces tours pathétiques & pénétrants , qui éveillent l'esprit de l'auditeur , qui fixent l'attention , qui enlèvent le consentement & le suffrage ; enfin ce talent de l'insinuation , ce tout ensemble qui fait les *Démosthène* & les *Patru*.

Mais tandis que je parle , quel subit enchantement transporte mon génie , & plonge mes sens dans une délicieuse ivresse ? Je marche sur les rives de la Seine ; est-ce le palais des Fées ou le temple de *Vénus* qui s'ouvre à mes yeux ! Une puissance magique a décoré cette scène pompeuse ; mais quel nouveau plaisir interrompt déjà celui de mes yeux , & tient mon oreille captive ! Quelle symphonie ravissante vient de commencer ? Que de mains savantes & légères prennent un essor una-

* *C. in or. ad. M. B. Tusc. l. I. leg. I.*

¶ *L. I. c. 9.*

nime ! A ces brillantes consonnances je reconnois le temple de l'harmonie. Ici rassemblés , les Génies de tous les arts s'empressent à parer leur aimable Souveraine : à ses ordres tout se produit à l'instant ; ruisseaux & torrents , déserts & bergeries , hameaux & palais , thrônes & tombeaux , les cieux & les enfers : à la voix de la Déesse tout se rend ici , les vents obéissent , les Euménides paroissent , les ombres sont évoquées , tous les Génies , tous les Dieux sont ses Ministres.

Cependant quels douloureux accents viennent pénétrer mon ame ? O douleur ! ô tendresse ! Là , c'est la généreuse Alceste prête à descendre au noir rivage ; c'est Alcyone plus éplorée , elle redemande son cher Ceyx aux ondes cruelles ; ici , c'est le triste Atis , coupable malgré lui ; il pleure l'infortunée Sangaride ; c'est Armide abandonnée , elle rappelle un Héros fugitif encore aimé , quoiqu'infidèle ; ce sont les illustres malheureux de tous les âges qui repassent les funebres bords pour demander nos larmes ; ils chantent , je sens leurs peines ; ils soupirent , je suis attendri : raison critique , vraisemblance sévère , en vain vous soulevez-vous contre mon plaisir ; en vain me prouvez-vous qu'il n'est point dans la nature que les Héros métamorphosés en Amphions , & que les Héroïnes transformées en Sirenes , viennent chanter leurs infortunes , chanter leur mort même , languir , tomber , expirer en chantant : j'en conviendrai ; mais si mon plaisir est sûr , malgré les regles violées , si mes sens en sont plus délicieusement flattés , si ce qui manque à la justesse est remplacé par le sentiment , je n'entends plus la voix de la froide réflexion ; l'esprit dit ce qui devroit plaire , le cœur décide toujours mieux en sentant ce qui plaît.

Après tout , si nous étudions la nature , ne trouverons-nous pas même sur la scène chantante plus

de fidélité aux convenances que sur les théâtres tragiques , où l'on prête aux Héros pour langage une poésie déclamée ? L'harmonie ne fut-elle pas toujours , beaucoup mieux que la simple déclamation , imiter les vrais sons de la plainte , les vrais tons des passions , les profonds soupirs , les sanglots , les éclats douloureux , les tendres langueurs , les gémissements entrecoupés , les inflexions pathétiques , toute l'énergie du cœur ? Des plaintes chantées sont plus sûres de nos larmes , & les tendres sentiments rendus par l'harmonie en sont plus tendres de moitié. C'est encore dans ce temple que cette Déesse puissante , rivale de la nature , sait exprimer , personnifier , articuler tout & même sans le secours des paroles ; non , ni le pinceau des Appelles , ni le ciseau des Phidias , ni le burin des Alcimédon , ni l'aiguille de Minerve elle-même ne donneroit jamais à leurs imitations cette ame , cette expression , cette vie que la musique fait donner à ce qu'elle veut caractériser. Dans ses symphonies je retrouve toute la nature , je la sens dans l'impression subite des sons , impression plus prompte que les regards , plus rapide que la pensée : tantôt c'est le tumulte d'un combat qu'elle veut imiter ; je crois entendre le rugissement de l'airain , le choc du sanglant acier , la grêle des fleches , les lamentables cris , la tonnante voix de la mort qui vole de rang en rang. Tantôt c'est une noire tempête , c'est un triste naufrage , j'en reconnois l'horreur & le courroux ; j'entends les vagues bondissantes , l'air gronde , la foudre éclate , le jour se change en sombre nuit , les vents sifflent , la mer mugit au loin , la terre tremblante lui répond. Ici , quelle ombre sort du tombeau ? L'Averne est ouvert , à travers les lueurs de la profonde nuit , je crois entendre les lugubres regrets des ombres plaintives , le bruit des chaînes vengeresses , le cours des noirs torrents. Là , ce sont

les autres du Dieu du feu, j'entends l'enclume gémissante sous les coups des Cyclopes enflammés. Ici, le sommeil verse ses pavots, un Héros est endormi ; à l'aide des accords, je lis dans ses pensées, je devine ses songes affreux ou riants, furieux ou tranquilles.

Ainsi, brillante harmonie, par ton magique pouvoir, je trouve des rapports marqués, de vives ressemblances, de la vérité dans tout ce que tu veux imiter de la nature ; je crois présent tout ce que tu peins, tes silences même ont leur expression & leur éloquence. En vain la peinture t'opposeroit ses productions ; elle nous trace un combat, un naufrage, un spectacle douloureux ; les yeux admirent, le cœur ignore le plaisir des yeux. Pour toi, à ton gré, tu verses successivement dans les âmes l'effroi ou la douce assurance, la haine ou l'amour, l'horreur ou la compassion, la consternation ou l'âlégresse, & toujours la tendresse & la volupté.

Mais je vois Terpsicore, ta fille chérie, s'avancer à ta suite d'un pas léger, dirigé par tes soins ; ses jeux allégoriques sont une poésie muette, ses attitudes une peinture vivante & mobile, une image fidelle des sentiments & des passions ; rivale de l'histoire même, elle raconte aux yeux * les faits héroïques, elle exprime aux regards le génie des nations ; tous les caractères sont peints dans ses pas : ici dans ses pas précipités, inégaux, égarés, je reconnois la colère, l'indignation, le désespoir ; là, dans ses mouvements interrompus & négligés, je vois la mollesse, la volupté, la langueur ; ici, dans la finesse de ses balancements, dans la justesse de son équilibre, dans le choc de ses pas brillants, je distingue l'enjouement des grâces & la légèreté des plaisirs. Là, dans un dédale de sauts agiles & retentissants, je reconnois l'âlégresse rustique, & les danses de l'automne. Enfin, la danse

* *Les Ballets.*

elle-même, qui, au premier coup d'œil, ne paroît qu'un plaisir, cache aussi d'utiles leçons : ainsi autrefois les sages citoyens de Sparte, pour inspirer aux enfants l'horreur de l'intempérance, faisoient danser à leurs yeux des esclaves enivrés.

Non, le printemps n'a point plus de fleurs que l'harmonie a de façons de charmer & d'instruire ; mais cédez, Muses étrangères : jamais ni les échos d'Albion, ni les autres d'Hercinie, ni les rives de l'Hebre & du Tage ne répéterent des accords si parfaits que ceux dont nos contrées retentissent depuis dix lustres ; si l'Ausonie nous offre une rivale, sans la proscrire tristement, sans la préférer follement, fuyant tout extrême, enrichissons nous de ses beautés. Que l'harmonie du Tibre & de l'Eridan enchante la Seine ; qu'elle joigne ses symphonies charmantes à notre chant ; & si, pour le sublime de l'art, nous écoutons quelquefois ses leçons, que pour le gracieux de la belle nature elle consulte souvent l'harmonie de nos bords : celle-ci toujours simple, toujours vraie, ne trouve point la beauté où regne l'affectation, ni la tendresse où regne l'art. Le cœur est son guide : tantôt bergère naïve, sur un lit de violettes, au son des flûtes * champêtres, elle célèbre ou l'amante d'Endimion, ou les charmes de Galatée, ou les malheurs de Syrinx. Tantôt Amazone légère, armée du carquois, elle perce la profondeur des forêts, & traînant les Rois même à sa suite, au son bruyant du cor, elle chante l'art de Céphale, & les filets que l'Amour tend aux belles parmi ceux que Diane tend aux hôtes des bois. Ici, sous l'habit galant d'Erigone, un thyrsé à la main, le front couronné de pampres, accompagnée du Dieu des vendanges, portée par les Zéphirs, suivie de Silène & des Faunes amoureux, elle vient embellir les fêtes de l'automne. Delà, Muse paisible, elle

* *Les Pastorales.*

revient au sein des villes pour y faire avec *Comus* le plaisir des hivers : elle y chante tour-à-tour les malheurs * d'*Adonis*, d'*Orphée*, d'*Actéon*, les regrets d'*A-mymone*, d'*Hero*, d'*Ariane*, les fureurs de *Circé* ; souvent même *Néréide* badine, elle assemble sa cour sur les eaux, elle y chante le berceau de *Vénus* & des graces naissantes, elle retient dans ses voiles flottantes les *Aquilons* enchantés, elle fait égayer les lenteurs d'une ennuyeuse navigation.

Vous prévenez, Messieurs, ce qui me reste à dire : déjà sans doute vous songez à ces chansons fines, élégantes & fleuries, l'ornement le plus décidé de notre poésie ; à ces airs ingénieux, dictés par les graces, notés par les *Lambert* & les *Mourer*, images délicates dans lesquelles se peint mieux qu'ailleurs la supériorité du goût français, & ce génie vif, ami du badinage gracieux, ennemi de tout ce qui porte l'air du travail. C'est ici que l'harmonie fait paroître avec le plus d'avantage la légèreté & les agréments d'une voix brillante ; soit qu'elle lui donne à chanter les triomphes des Héros de *Bacchus* ou leur mausolée, soit qu'elle lui fasse exprimer & imiter dans ses tons variés les changements du Dieu d'*Idalie*, qui tantôt zéphir badin se cache dans les fleurs, tantôt moucheron léger voltige autour de la tonne, ou se met à la nage sur une liqueur vermeille ; tantôt papillon folâtre, à peine arrivé où le printemps l'appelle, s'envole & ne revient pas ; soit qu'elle lui apprenne à exprimer ou les soupirs d'une tourterelle solitaire & peu consolée, ou le bourdonnement enchanteur d'une jeune abeille, ou les erreurs d'un zéphir volage, ou les regrets d'une rose abandonnée & fletrie de douleur, ou la marche bruyante d'un torrent impétueux, qui bondit, écume, & n'est déjà plus, ou la chute & les cascades d'un ruisseau naissant, & le murmure agréablement sourd de son

DISCOURS

onde errante, ou la molle langueur d'un doux sommeil ; soit enfin qu'après avoir fait nager la voix sur le sein des vastes mers , ou l'avoir fait descendre au centre des profonds enfers , l'harmonie la transporte , sur l'aile des aigles rapides , au-dessus du tonnerre , des tourbillons : des feux étincelants , des plaines liquides , des vents déchaînés , & du jour changé en nuit.

Voix charmante , voix toujours chere à mon cœur , toujours présente à mes pensées , que ne puis - je t'entendre toujours ! Que j'aime tes langueurs , tes chûtes , tes éclats ? Quelle Muse pourroit dignement louer tes sons ravissants , toujours agréablement mêlangés , leur symmétrie , leur alliance , leurs divorces , leur économie ? Tu verses la volupté dans mon ame. Non , qu'on ne pense point avoir assez dit pour te vanter , en comparant tes accords à ceux de Philomele. Toujours uniforme , le rossignol n'a que les mêmes sons inarticulés , sons sans expressions , sans ame & sans vie ; il fait plaisir , il ne peut toucher ni passionner , incapable de ces inflexions pénétrantes & de cette variété d'accords que tu fais conduire avec tant d'art ; toujours différente de toi-même & toujours belle , chacun de tes sons est un sentiment. Oui , c'est du gosier harmonieux d'une belle , plutôt que de la bouche de l'éloquence , que la peinture doit faire sortir ces chaînes dorées qui captivent les sens. La voix achève sur les cœurs ce que la beauté a commencé sur eux , & par ses graces elle tient souvent lieu de la beauté.

La chanson même (qui le croiroit ?) la chanson a été & sera toujours encore un art utile à la république littéraire. C'est elle qui , alliant ses accords aux traits fins du Dieu de la Satyre , purge l'empire des lettres de tous les intrus qui s'y glissent sans aveu. C'est elle qui venge le Dieu du goût ; c'est elle qui flétrit , frappe , terrasse les génies débiles & manqués , les versificateurs sans poésie , les prosateurs gothiques , les vils copistes , les ignobles plagiaires , toute cette populace

rampante d'imitateurs stériles , d'échos fatigants , d'insectes classiques , d'écrivains subalternes , & d'ennuyeux compilateurs , l'opprobre & le rebut de la belle littérature.

A tant de titres , Messieurs , la musique n'aura-t-elle point le droit de paroître au rang des arts utiles & des Sciences avantageuses à la république ? Est-il quelqu'un qui lui refuse encore son suffrage ? Non , je vois son triomphe marqué sur vos fronts unanimes , & je lis la conviction écrite dans tous les yeux. Pour ne rien taire cependant , pour ne rien farder , j'en ferai l'avou : je sais que la dépravation a souvent abusé de cette Science , qu'elle l'a profanée , avilie , dégradée , aux dépens de la vertu , au profit de la séduction , à la honte des mœurs ; je sais qu'on lui a souvent fait renouveller les fêtes obscènes de Sibaris & de Caprée , & les naufrages causés jadis dans les mers Thirréniennes par la voix perfide des filles d'Acheloüs ; mais un tel abus n'est-il point pour cet art un malheur plutôt qu'un crime ? Héroïque dans son origine , vertueuse dans son but , la musique sera-t-elle condamnée parce que la licence la transporte quelquefois à des usages suborneurs & pervers ? Tous nos arts ne seroient-ils point proscrits , si l'on proscrivoit tout ce dont on abuse ? Souvent on viole les loix de la Jurisprudence , faut-il donc pour toujours fermer les temples de Thémis ? Souvent les mers sont couvertes de naufrages , faut-il livrer aux flammes tous les vaisseaux que renferment nos ports ? Souvent l'ivresse produit des fureurs , des querelles , des meurtres , faut-il dépouiller nos côtes des vignes qui les couvrent ? Réformons l'abus sans retrancher l'usage ; ramenons l'harmonie à la pureté de sa source , aux beautés de son printemps , à sa splendeur première. Proscrire la musique , ce seroit enlever un lien charmant à la république politique , un ornement à la

république littéraire ; les cœurs y perdroient un sentiment délicieux , toute la nature un plaisir.

Qu'elle regne donc toujours , cette aimable & noble harmonie ; mais que son empire ne s'élève jamais sur les débris des mœurs ; affranchie de la mollesse Ionienne , & Minerve & Vénus à la fois , qu'elle n'aime jamais qu'une beauté mâle , que des traits altiers , que des graces fieres. Souveraine des cœurs , qu'elle ne les ouvre qu'aux généreux sentiments. Maîtresse des ames & des sens , qu'elle les élève toujours au-dessus des lâches foibleffes. Reine des passions , qu'elle ne les réveille qu'au profit de la vertu ; qu'elle soit à jamais l'interprète du grand , du beau , du vrai , la compagne du goût , l'ame de la société , les délices du monde.

Fin du Discours sur l'Harmonie.

ÉDOUARD III.

TRAGÉDIE,

Représentée en 1740 par les Comédiens
ordinaires du Roi.



AVERTISSEMENT.

ON ne trouvera ici de vraiment historique que l'amour d'Edouard III. pour la Comtesse de Salisbury , l'héroïque résistance de cette femme illustre , & le renouvellement des prétentions d'Edouard I. sur l'Ecosse. Tout le reste , ajusté à ces faits principaux , est de pure invention. Je ne me sers point des droits de la Tragédie Angloise pour répondre à quelques difficultés qu'on m'a faites sur le coup de théâtre du quatrieme Acte , spectacle offert en France pour la premiere fois ; je dirai seulement , autorisé par le législateur même ou le créateur du Théâtre Français , que la maxime de ne point ensanglanter la scene * ne doit s'entendre que des actions hors de la justice ou de l'humanité : Médée égorgeant publiquement ses enfants , revolteroit la nature , & ne produiroit que l'horreur ; mais la mort d'un scélérat , en offrant avec terreur le châtiment du crime , satisfait le spectateur. Pour démontrer d'ailleurs que cet événement est dans la nature , je n'ai besoin d'autre réponse que l'applaudissement général dont le Public l'a honoré dans toutes les représenta-

* Discours de P. Corneille.

tions. Je n'entreprendrai pas de répondre à toutes les autres objections qu'on a faites , ni de prévenir celles qu'on peut faire encore sur cet essai ; on doit s'honorer des critiques , mépriser les satyres , profiter de ses fautes , & faire mieux.

Civis erat qui libera posset
Verba animi proferre , & vitam impendere vero.
JUVEN.

J'Avois à peindre un Sage heureux , digne de l'être ,
L'Oracle de la probité ,
Le pere des Sujets , le Conseil de son Maître ,
L'honneur de la Patrie & de l'humanité ;
Dans cette image fidelle ,
France , tu reconnoîtras
Que je n'en dois point le modele
Aux vertus des autres climats.



A C T E U R S.

EDOUARD III. Roi d'Angleterre.

ALZONDE , Héritière du Royaume d'Escoffe , sous le nom d'Aglaté.

Le Duc DE VORCESTRÉ , Ministre d'Angleterre.

EUGÉNIE , Fille de Vorcestre , Veuve du Comte de Salisbury.

Le Comte D'ARONDEL.

VOLFAX , Capitaine des Gardes.

GLASTON , Officier de la Garde,

ISMENE , Confidente d'Eugénie.

AMÉLIE , Suivante d'Alzonde.

GARDES.

La Scene est à Londres.



EDOUARD III.

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ALZONDE, AMELIE.

ALZONDE.

AR de foibles conseils ne crois plus
m'arrêter ;

[P] Au comble du malheur , que peut-on
redouter ?

Oui , je vais terminer ou mes jours ou mes
peines ;

Qui n'ose s'affranchir est digne de ses chaînes.
Depuis que rappelée où regnoient mes aïeux ,
J'ai quitté la Norvege , & qu'un sort odieux
A la Cour d'Edouard , & me cache & m'enchaîne
Que de jours écoulés ! Jours perdus pour ma haine !

L'Ecosse cependant élève enfin sa voix
 Vers ces bords où gémit la fille de ses Rois.
 Pour chasser ses tyrans , pour servir ma vengeance ,
 Pour renaître , Edimbourg n'attend que ma présence :
 D'un vil déguisement c'est trop long-temps souffrir ;
 Il faut fuir , Amélie , & régner ou mourir.

A M E L I E.

Ah ! Madame , arrêtez ; que prétendez-vous faire ?
 Le conseil du courroux est toujours téméraire ;
 Dissimulez encore , assurez vos projets ,
 Et ne quittez ces lieux qu'à l'instant du succès.
 Votre déguisement est sans ignominie :
 Depuis le jour fatal où la flotte ennemie ,
 Détruisant votre espoir , traîna dans ces climats
 Le vaisseau qui devoit vous rendre à vos Etats ,
 Prise par vos vainqueurs sans en être connue ,
 Sans honte vous pouvez vous montrer à leur vue ;
 Vous auriez à rougir si vos fiers ravisseurs ,
 Voyant Alzonde en vous , voyoient tous vos malheurs :
 Mais du secret encor vous êtes assurée ,
 Et la honte n'est rien quand elle est ignorée.

A L Z O N D E.

Vous parlez en esclave ; un cœur né pour régner
 D'un joug même ignoré ne peut trop s'éloigner ;
 Ne dût-on jamais voir la chaîne qui l'attache ,
 Pour en être flétri , c'est assez qu'il le sache ;
 Le secret ne peut point excuser nos erreurs ,
 Et notre premier juge est au fond de nos cœurs.
 Dans l'affreux désespoir où mon destin me jette ,
 Crois-tu donc que pour moi la paix soit encor faite ?
 Condamnée aux fureurs , née au sein de exploits ,
 Et des maux que produit l'ambition des Rois ,
 Fugitive au berceau , quand mon malheureux pere ,
 Au glaive d'un vainqueur prétendant me soustraire ,
 Au Prince de Norvege abandonna mon sort ,
 M'éloigna des Etats que me livroit sa mort :
 Pensoit-il qu'unissant tant de titres de haine ,

Devant

Devant poursuivre un jour sa vengeance & la mienne,
 Héritière des Rois, élève des Héros,
 Je perdrais un instant dans un lâche repos ?
 Dans l'asyle étranger qui cacha mon enfance,
 J'ai pu sans m'avilir suspendre ma vengeance,
 La sacrifier même à l'espoir de la paix,
 Tandis qu'on m'a flattée, ainsi que mes sujets,
 Qu'Edouard, pour finir les malheurs de la guerre,
 Pour unir à jamais l'Ecosse & l'Angleterre,
 Alloit m'offrir sa main, & par ce juste choix
 Réunir nos drapeaux, nos sceptres & nos droits :
 Mais par tant de délais dès long-temps trop certaine
 Que l'on osoit m'offrir une espérance vaine,
 Quand ce nouvel outrage ajoute à mon malheur,
 Attends-tu la prudence où regne la fureur ?
 S'élevant contre moi de la nuit éternelle,
 La voix de mes aïeux dans leur séjour m'appelle ;
 Je les entends encor : » Nous régions, & tu fers !
 » Nous te laissons un sceptre, & tu portes des fers !
 » Regne, ou prête à tomber, si l'Ecosse chancelle,
 » Si son regne est passé, tombe, expire avant elle ;
 » Il n'est dans l'univers, en ce malheur nouveau,
 » Que deux places pour toi, le trône ou le tom-
 beau. »

Vous serez satisfaits, Mânes que je révere ;
 Vous connoîtrez bientôt si mon sang dégénere ;
 Si le sang des Héros a passé dans mon cœur,
 Et s'il peut s'abaisser à souffrir un vainqueur.

A M E L I E.

J'attendois cette ardeur où votre ame est livrée ;
 Mais comment, sans secours, d'ennemis entourée.....

A L Z O N D E.

Parmi ces ennemis j'ai conduit mon dessein,
 Et prête à l'achever, je puis t'instruire enfin :
 Ce Volfax que tu vois le flatteur de son maître,
 Comblé de ses bienfaits, ce Volfax n'est qu'un traître :
 De Vorcestre sur-tout ennemi ténébreux,

Tome II.

C

Rival de la faveur de ce Ministre heureux,
 Trop foible pour atteindre à ces degrés sublimes
 Par l'éclat des talens, il y va par les crimes :
 D'autant plus dangereux pour son Roi, pour l'Etat,
 Qu'il unit l'art d'un fourbe à l'ame d'un ingrat.
 J'emprunte son secours. Je sais trop, Amélie,
 Qu'un traître l'est toujours, qu'il peut vendre ma vie ;
 Mais son ambition me répond de sa foi :
 Assuré qu'en Ecoffe il régnera sous moi,
 Il me sert. Par sa main de ce séjour funeste,
 J'écris à mes sujets, j'en rassemble le reste.
 J'ai fait plus : par ses soins j'ai nourri dans ces lieux
 Du parti mécontent l'esprit séditieux ;
 J'en dois tout espérer. Chez ce peuple intrépide
 Un projet n'admet point une lenteur timide ;
 Ce peuple impunément n'est jamais outragé,
 Il murmure aujourd'hui ; demain il est vengé.
 Des droits de ses aïeux jaloux dépositaire,
 Eternel ennemi du pouvoir arbitraire,
 Souvent juge du trône & tyran de ses Rois,
 Il osa..... Mais on vient. C'est Volfax que je vois.

S C E N E I I.

ALZONDE, VOLFAX, AMELIE.

V O L F A X.

Trop long-temps votre fuite est ici différée,
 Madame, à s'affranchir l'Ecoffe est préparée :
 Tout conspire à vous rendre un empire usurpé,
 D'autres soins vont tenir le vainqueur occupé ;
 Le trouble regne ici. Formé par la victoire,
 Le soldat redemande Edouard & la gloire :
 Le peuple veut la paix. Au nom de nos Héros

TRAGÉDIE.

51

Je vais porter le Prince à des exploits nouveaux ;
Je ne crains que Vorcestre ; ame de cet empire ,
Il range , il conduit tout à la paix qu'il désire ;
Contraire à mes conseils , s'il obtient cette paix ,
Je le perds par - là même , & suis sûr du succès.
Son rang est un écueil que l'abyme environne :
Déjà par des avis parvenus jusqu'au trône ,
Je l'ai rendu suspect , j'ai noirci ses vertus ,
Encore un pas enfin , nous ne le craignons plus ;
Du progrès de mes soins l'Ecosse est informée ,
Paroissez , un instant vous y rend une armée.

A L Z O N D E.

D'une nouvelle ardeur enflammez Edouard :
Je vais tout employer pour hâter mon départ ;
On me soupçonneroit si j'étois fugitive ,
J'obtiendrai le pouvoir de quitter cette rive ;
Allez , ne tardez plus , achevez vos projets ,
Un plus long entretien trahiroit nos secrets.

S C E N E I I I.

A L Z O N D E , A M E L I E.

A L Z O N D E ,

Tout est prêt , tu le vois. Une crainte nouvelle
Me détermine à fuir un asyle infidele ;
On a vu , d'un des miens si j'en crois le rapport ,
Arondel cette nuit arriver en ce port :
En Norvege souvent cet Arondel m'a vue ;
S'il étoit en ces lieux , j'y serois reconnue :
Le temps presse , il faut fuir , ménageons les instants ,
Ce jour passé , peut-être il n'en seroit plus temps.

A M E L I E.

Mais ne craignez-vous point d'obstacle à votre fuite ?

A L Z O N D E.

Sous le nom d'Aglæé dans ce palais conduite ,
 On me croit Neustrienne , on ne soupçonne rien ;
 Appui des malheureux , Vorcestre est mon soutien ;
 Il permettra sans peine , exempt de défiance ,
 Que je retourne enfin aux lieux de ma naissance :
 Je viens pour ce départ demander son aveu ,
 Et je croyois déjà le trouver en ce lieu :
 Mais s'il faut t'achever un récit trop fidele ,
 Le pourras-tu penser ? quand le trône m'appelle ,
 Quand l'Ecosse gémit , quand tout me force à fuir ,
 Prête à quitter ces lieux , je tremble de partir.

A M E L I E.

Qui peut vous arrêter ? Comment pourroit vous
 plaire

Ce palais décoré d'une pompe étrangere ?
 Tout ici vous présente un spectacle odieux ,
 Ce trône annonce un maître & le vôtre en ces
 lieux ;

Ces palmes d'un vainqueur retracent la conquête ,
 L'oppresser de vos droits , l'usurpateur.....

A L Z O N D E.

Arrête.

Tu parles d'un Héros , l'honneur de l'univers ,
 Et tu peins un tyran. Dans mes affreux revers
 J'accuse le destin plus que ce Prince aimable ,
 Et mon cœur est bien loin de le trouver coupable :
 Tu m'entends , j'en rougis. Vois tout mon désespoir ;
 Sur ces murs la vengeance a gravé mon devoir ;
 Je le fais , mais tel est mon destin déplorable ,
 Qu'à la honte , aux malheurs du revers qui m'accable ,
 Il devoit ajouter de coupables douleurs ,
 Et joindre l'amour même à mes autres fureurs !
 J'arrivois en courroux ; mais mon ame charmée ,
 A l'aspect d'Edouard se sentit désarmée :
 Sans doute que l'amour , jusqu'au sein des malheurs ,
 S'ouvre par nos penchans le chemin de nos cœurs ;

Connoissant ma fierté, mon ardeur pour la gloire,
 Il prit pour m'attendrir la voix de la victoire;
 Il me dit qu'enchaînant le plus grand des guerriers,
 Qui partageoit son cœur, partageoit ses lauriers.
 Où commande l'amour, il n'est plus d'autres maîtres:
 J'étouffai dans mon sein la voix de mes ancêtres,
 Je ne vis qu'Edouard; captive sans ennui,
 Des chaînes m'arrêtoient, mais c'étoit près de lui.
 Pourquoi me rappeler la honte de mon ame,
 Et toutes les erreurs où m'entraînoit ma flamme?
 Un plus heureux objet a fixé tous ses vœux:
 C'en est fait, ma fierté doit étouffer mes feux;
 Les foibles sentiments que l'amour nous inspire,
 Dans les cœurs élevés n'ont qu'un moment d'empire;
 Régner est mon destin, me venger est ma loi:
 Un instant de faiblesse est un crime pour moi.
 Fuyons; mais pour troubler un bonheur que j'abhorre,
 Renversons, en fuyant, l'idole qu'il adore:
 Parmi tant de beautés qui parent cette Cour,
 J'ai trop connu l'objet d'un odieux amour:
 On trompe rarement les yeux d'une rivale,
 Ma haine m'a nommé cette beauté fatale;
 Si dans ces tristes lieux l'amour fit mes malheurs,
 J'y veux laisser l'amour dans le sang, dans les pleurs;
 Mais Vorcestre paroît. Laisse-nous, Amélie;
 Du destin qui m'attend je vais être éclaircie.

 S C E N E I V.

A L Z O N D E , *sous le nom d'Aglaé.*

V O R C E S T R E.

A L Z O N D E.

V Ous, dont le cœur sensible a comblé tous les vœux
 C 3

Que porta jusqu'à vous la voix des malheureux :
 Jetez les yeux , Milord , sur une infortunée ,
 Dont vous pouvez changer la triste destinée ;
 Je me dois aux climats où j'ai reçu le jour :
 Par vos soins honorée & libre en cette Cour ,
 Je fais qu'à plus d'un titre elle a droit de me plaire ;
 Mais quels que soient les biens d'une terre étrangère ,
 Toujours un tendre instinct , au sein de ce bonheur ,
 Vers un séjour plus cher rappelle notre cœur :
 Souffrez donc qu'écoutant la voix de la patrie ,
 Je puisse retourner aux rives de Neustrie :
 Du sort des malheureux adoucir la rigueur ,
 C'est de l'autorité le droit le plus flatteur.

V O R C E S T R - E.

Si par mes soins ici le Ciel plus favorable
 Vous a donné , Madame , un asyle honorable ,
 Unie avec ma fille , heureuse en ce palais ,
 De votre éloignement différez les apprêts :
 A mon cœur alarmé vous êtes nécessaire :
 Eugénie immolée à sa tristesse amère ,
 Demande à quitter Londre , & changeant de climats ,
 Veut cacher des chagrins qu'elle n'explique pas.
 Depuis que son époux a terminé sa vie ,
 Je croyois sa douleur par le temps assoupie ;
 Mais je vois chaque jour croître ses déplaisirs ;
 Je la vois dans les pleurs , je surprends des soupirs ;
 C'est prolonger en vain des devoirs trop pénibles ,
 Et de Salisbury les cendres insensibles
 Ne peuvent exiger ces regrets superflus ,
 Qui consacrent aux morts des jours qui nous sont dus.
 L'abandonnerez-vous , quand l'amitié fidelle
 Doit par des nœuds plus forts vous attacher près
 d'elle ?

Pour l'arrêter ici , par zèle , par pitié ,
 Joignez à ma douleur la voix de l'amitié.
 Dans quel temps fuiriez-vous les bords de la Tamise ?
 Connoissez les dangers d'une telle entreprise ;

D'armes & de débris voyez les flots couverts ,
 La discorde a troublé la sûreté des mers :
 Un reste fugitif de l'Ecosse asservie ,
 Sur ces côtes errant sans espoir , sans patrie ,
 Au milieu de son cours troublant votre vaisseau ,
 Pourroit vous entraîner dans un exil nouveau :
 Attendez que la paix rendue à ces contrées ,
 Vous ouvre sur les eaux des routes assurées.

A L Z O N D E.

L'amour de la patrie ignore le danger ,
 Et les cœurs qu'il conduit ne savent point changer :
 Vous ne souffrirez point , jusqu'ici plus sensible ,
 Que la plainte aujourd'hui vous éprouve inflexible ,
 Qu'on perde devant vous des larmes & des vœux ,
 Et qu'il soit des malheurs où vous êtes heureux.

V O R C E S T R E.

Heureux ! que dites-vous ? apparence trop vaine !
 Le bonheur est-il fait pour le rang qui m'enchaîne ?
 Vous ne pénétrez point les sombres profondeurs
 Des maux qui sont cachés sous l'éclat des grandeurs ;
 Quel accablant fardeau ! Tout prévoir , tout conduire ,
 Entouré d'envieux unis pour tout détruire ,
 Responsable du sort & des événements ,
 Des misères du peuple , & des brigues des Grands ,
 Réunir seul enfin , par un triste avantage ,
 Tous les soins , tous les maux que l'empire partage :
 Voilà le joug brillant auquel je suis lié ,
 Sort toujours déplorable & toujours envié !
 C'est peu que les périls , l'esclavage & la peine
 Que dans tous les Etats le ministère entraîne :
 Jugez quels nouveaux soins exigent mes devoirs ;
 Ministre d'un empire où regnent deux pouvoirs ,
 Où je dois , unissant le trône & la patrie ,
 Sauver la liberté , servir la Monarchie ,
 Affermir l'un par l'autre , & former le lien
 D'un peuple toujours libre & d'un Roi citoyen.
 Ma fortune est un poids que chaque jour aggrave.

Maître & Juge de tout , de tout on est esclave ,
Et régir des mortels le destin inconstant ,
N'est que le triste droit d'apprendre à chaque instant
Leurs méprisables vœux , leurs peines dévorantes ,
Leurs vices trop réels , leurs vertus apparentes ,
Et de voir de plus près l'affreuse vérité
Du néant des grandeurs & de l'humanité.
Mais le Roi vient. Allez , consolez Eugénie ;
Vous verrez par mes soins votre peine adoucie.

S C E N E V.

EDOUARD, VORCESTRE, VOLFAX,
GLASTON, GARDES.

E D O U A R D à *Volfax.*

JE souscris à vos vœux & consens aux exploits
Qu'un peuple de héros brigue par votre voix ;
Les bornes qu'à ces lieux la nature a prescrites ,
De mes destins guerriers ne sont pas les limites :
Bientôt sur d'autres bords on verra mes drapeaux ,
Et les loix d'Albion chez des peuples nouveaux ;
De mes ordres , Volfax , vous instruirez l'armée :
Que ma flotte en ces ports ne soit plus renfermée ;
Qu'arbitre des combats , souveraine des mers ,
Elle enchaîne l'Europe , étonne l'univers ;
Que terrible & tranquille au milieu des tempêtes ,
Londres puisse compter mes jours par ses conquêtes.
Allez * vous , qu'on me laisse.

* *Aux Gardes.*

S C E N E VI.

EDOUARD, VORCESTRE.

VORCESTRE.

A Cet ordre, Seigneur,
 Je ne puis vous cacher mon trouble & ma douleur;
 Lorsque le peuple Anglois, au sein de la victoire,
 Attendoit son repos d'un Roi qui fit sa gloire,
 Entraîné par la voix d'un conseil de soldats,
 Allez-vous réveiller la fureur des combats?
 Je n'ai jamais trahi mon austère franchise,
 Et si dans ces dangers elle est encor permise,
 J'en dois plus que jamais employer tous les droits;
 Un peuple libre & vrai vous parle par ma voix.
 La guerre fut long-temps un malheur nécessaire:
 L'Ecosse étoit pour vous un trône héréditaire;
 Les droits que votre aïeul sur elle avoit acquis,
 Exigeoient que par vous ce bien fût reconquis.
 Vous y réglez enfin; mais pour finir la guerre
 Dont ce peuple, indocile au joug de l'Angleterre,
 Nous fatigue toujours, quoique toujours vaincu,
 Vous savez à quels soins l'Etat s'est attendu;
 Vous avez consenti d'unir par l'hyménée
 L'héritière d'Ecosse à votre destinée,
 Sûr que ce peuple altier adoptera vos loix,
 En voyant près de vous la fille de ses Rois:
 Je fais que ce royaume affoibli par ses pertes,
 Compte peu de vengeurs dans ses plaines désertes:
 Tout retrace à leurs yeux vos exploits, leur devoir,
 L'image de votre joug & de votre pouvoir;
 Mais, armant tôt ou tard ses haines intestines,
 L'Ecosse peut encor sortir de ses ruines,

Surprendre ses vainqueurs , rétablir son destin ;
 Un bras inattendu porte un coup plus certain :
 Jamais dans ces climats on n'est tranquille esclave ,
 Et pour la liberté le plus timide est brave :
 Tous leurs Chefs ont péri ; mais en de tels complots ,
 Le premier téméraire est un Chef , un Héros.
 Sous l'astre dominant de cette destinée
 Qui tient à vos drapeaux la victoire enchaînée ,
 On craint peu , je le fais , leurs efforts superflus :
 Leur révolte est pour vous un triomphe de plus ;
 Mais le plus beau triomphe est un honneur funeste ,
 La victoire toujours fut un fleau céleste ,
 Et tous les Rois au Ciel , qui les laisse régner ,
 Sont comptables du sang qu'ils peuvent épargner :
 Remplissez donc , Seigneur , l'espoir de l'Angleterre ;
 Vos essais éclatants ont appris à la terre
 Que vous pouviez prétendre au nom de Conquérant :
 Passez le Héros même ; un Roi juste est plus grand.
 Hâtez-vous d'obtenir ce respectable titre ,
 Parlez , donnez la paix dont vous êtes l'arbitre ,
 Et pour en resserrer les durables liens ,
 Que vos Ambassadeurs , aux champs Norvégiens
 Envoyés dès demain , demandent la Princesse :
 C'est l'espoir de l'Etat , & c'est votre promesse.

E D O U A R D.

Quelle image à mon cœur venez-vous retracer ?
 Quel hymen ! Non , Vorcestre , il n'y faut plus penser.

V O R C E S T R E.

Seigneur , que dites-vous ? Quelle triste nouvelle !..
 Mais non , à la vertu votre grand cœur fidele ,
 Se respectant lui-même en ses engagements ,
 Ne démentira point ses premiers sentiments ,
 Votre parole auguste au trône appelle Alzonde :
 La parole des Rois est l'oracle du monde.
 D'ailleurs , vous le savez , la patrie a parlé ;
 Confirmé par la voix de l'Etat assemblé ,
 Votre choix , par ce frein , devient inviolable ,

D'affreux dangers suivroient un changement semblable:
Ce peuple en sa fureur ne connoît plus ses Rois,
Dès qu'ils ont méconnu l'autorité des loix.
Le trône est en ces lieux au bord d'un précipice,
Il tombe quand pour base il n'a plus la justice;
Et si mon zele ardent pour votre sûreté,
M'autorise à parler avec sincérité,
Contemplez les malheurs des jours de nos ancêtres:
Leurs vertus sont nos loix, leurs malheurs sont nos
maîtres.

Je dis plus, au-dessus des timides détours,
J'ose vous rappeler l'exemple de nos jours:
Nous avons vu, Seigneur, tomber ce diadème:
Du trône descendu, votre pere lui-même
Avant ses jours a vu son regne terminé;
Il pouvoit vivre heureux & mourir couronné,
S'il n'eût point oublié qu'ici, pour premiers maîtres,
Marchent après le Ciel les droits de nos ancêtres;
Qu'en ce même palais l'altière liberté
Avait déjà brisé le trône ensanglanté;
Qu'ici le despotisme est une tyrannie,
Et que tout est vertu pour venger la patrie.

EDOUARD.

Un trône environné des Héros que j'ai faits
N'a plus à redouter de semblables forfaits;
Et si jusques à moi la révolte s'avance,
Tant de bras triomphants sont prêts pour ma vengeance.
Quelle est donc la patrie? Et le brave soldat,
Le vainqueur, le Héros ne sont-ils point l'Etat?
Quoi! d'obscurs Sénateurs que l'orgueil seul inspire,
Sous le titre imposant de zele pour l'empire,
Croiront-ils, à leur gré, du sein de leur repos,
Permettre ou retarder la course des Héros?
Vainement on m'annonce un avenir funeste,
Fondé sur ces appuis, je crains peu tout le reste:
Héritier de leur nom, si j'imité vos Rois,

Je n'imité que ceux qui vous firent des loix :
 Ce n'est que des vainqueurs que je reçois l'exemple ;
 Et chargé d'un destin que l'univers contemple ,
 Je n'examine point ce que doit applaudir
 Un peuple audacieux , mais fait pour obéir.
 Tout changement d'ailleurs plaît au peuple volage ,
 C'est sur l'événement qu'il règle son suffrage :
 A quelque extrémité qu'on se soit exposé ,
 Qui parvient au succès n'a jamais trop osé.

V O R C E S T R E.

Puissiez-vous l'ignorer , mais j'oserai le dire ,
 La force assure mal le destin d'un empire ;
 Le peuple aux loix d'un seul asservissant sa foi ,
 Crut se donner un pere en se donnant un Roi ;
 Il n'a point prétendu , par d'indignes entraves ,
 Dégrader la nature & faire des esclaves.
 On vous chérit, Seigneur, c'est le sceau de vos droits :
 Le bonheur des sujets est le titre des Rois.

E D O U A R D.

Eh bien , vous le pouvez : procurez à l'empire
 Ce repos , ce bonheur où l'Angleterre aspire ;
 Non moins zélé sujet que sage citoyen ,
 Bannissez la discorde , il en est un moyen.
 On demande la paix : je voulois la victoire ;
 Mais au bonheur public j'en immole la gloire ,
 Si , changé par vos soins , ce Sénat aujourd'hui
 Se prête à mes desirs , quand je fais tout pour lui :
 Vous avez son estime , & vous ferez son guide ;
 Du trône & de ma main que mon cœur seul décide :
 D'un douteux avenir c'est trop s'inquiéter ,
 L'Ecosse dans les fers n'est plus à redouter.
 Vous donc qu'à mon bonheur un vrai zele intéresse ,
 Vous qui savez ma gloire , apprenez ma foiblesse ;
 Quand le sort le plus beau semble combler mes vœux ,
 Couronné , triomphant , je ne suis point heureux ;
 Et cherchant les hazards dans ma tristesse extrême ,

Si je fuis le repos, c'est pour me fuir moi-même.

VORCESTRE.

Quel bien manque, Seigneur.....

EDOUARD.

Un amour généreux

Ne craint point les regards d'un mortel vertueux :
Je vous estime assez pour vous ouvrir mon ame,
Recevez le premier le secret de ma flamme :
Les graces, les vertus sont au-dessus du sang,
Et marquent la beauté que j'éleve à mon rang.
Pourras-tu sur mon choix me condamner encore,
Quand tu sauras le nom de celle que j'adore ?
O pere trop heureux ! ... Mais quoi ! vous frémissez !
De quel soudain effroi vos sens sont-ils glacés ?

VORCESTRE.

L'orgueil n'aveugle point ceux que l'honneur éclaire,
Et je suis citoyen avant que d'être pere ;
Mon sang seroit en vain par le sceptre illustré,
Si moi-même à mes yeux j'étois deshonoré ;
Ces titres de l'orgueil, les rangs, les diadèmes,
Idoles des humains, ne sont rien par eux-mêmes ;
Ce n'est point dans des noms que réside l'honneur,
Et nos devoirs remplis sont seuls notre grandeur :
Mais de vos sentiments je connois la noblesse,
Maître de vous, Seigneur, vainqueur d'une foiblesse,
Vous n'immolerez point vos premieres vertus,
Et la paix & la gloire, & peut être encor plus :
Oui je crains tout pour vous ; vieilli sur ces rivages,
J'en connois les écueils, j'en ai vu les naufrages ;
La plus foible étincelle embrase ce climat,
Et rien dans ces moments n'est sacré que l'Etat.
Qui vous en diroit moins dans ce péril extrême,
Trahiroit la patrie, & l'honneur, & vous-même.

EDOUARD.

Votre zele m'est cher, mais un injuste effroi
Vous fait porter trop loin vos alarmes pour moi :
Elevé dans la paix, nourri dans des maximes

Dont le préjugé seul fait des droits légitimes ,
 Vous pensez qu'y souscrire & régner foiblement ,
 Est l'unique chemin pour régner sûrement ;
 Mais des maîtres du monde & des ames guerrieres
 Le Ciel étend plus loin l'espoir & les lumieres ;
 Et couronnant nos faits , il apprend aux Etats
 Qu'un vainqueur fait des loix , & qu'il n'en reçoit pas.
 Par quel ordre en effet faut-il que je me lie
 Aux exemples des temps qui précèdent ma vie ?
 Qu'esclave du passé , souverain sans pouvoir ,
 Dans les erreurs des morts je lise mon devoir ,
 Et que d'un pas tremblant je choisisse mes guides
 Dans ce Peuple oublié de Monarques timides ,
 Qu'on a vu , l'un de l'autre imitateurs bornés ,
 Obéir sur le Trône , esclaves couronnés ?
 Vous savez mes desseins , c'est à vous d'y répondre :
 On m'apprend qu'Eugénie est prête à quitter Lon dres.
 Qu'elle reste en ces lieux. Vous-même , en cet instant ,
 Allez lui déclarer que le trône l'attend.
 Fiez-vous à mon sort , à quelque renommée ,
 Ou , s'il le faut enfin , au pouvoir d'une armée ,
 De la force des loix que ma voix prescrira ,
 Et du soin d'y ranger qui les méconnoitra.

V O R C E S T R E.

Vous voulez accabler un Peuple magnanime ;
 Vous voyez devant vous la premiere victime :
 Oui , de mes vrais devoirs instruit & convaincu ,
 S'il faut les violer , prononcez , j'ai vécu.
 Je connois Eugénie , & j'ose attendre d'elle
 Qu'à tous mes sentiments elle sera fidelle :
 Elle n'a pour aïeux que de vrais citoyens ,
 Des droits de la Patrie inflexibles soutiens ;
 Et le sceptre , à ses yeux , sera d'un moindre lustre
 Qu'un refus honorable ou qu'un trépas illustre ;
 Mais si , trompant mes soins , ma fille obéissoit ,
 Si , changé jusques-là , son cœur se trahissoit.....
 Un exil éternel.....

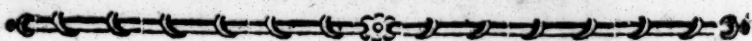
Arrêtez , téméraire ,
Exécutez mes ordres , ou craignez ma colere.
Quant aux soins de l'Etat , je saurai commander ,
Et je n'ai plus ici d'avis à demander.

S C E N E V I I .

V O R C E S T R E *seul.*

Q Uel sinistre pouvoir , malheureuse Angleterre ,
Eternise en ton sein la révolte & la guerre !
Incertain , alarmé dans cet état cruel ,
Que n'ai-je tes conseils , ô mon cher Arondel !
Quel désert te renferme , ô sage incorruptible !
Faut-il que la vertu , la sagesse inflexible ,
Qui t'éloignent des soins , des chaînes de la Cour ,
Me laissent si long-temps ignorer ton séjour ?
Ciel ! je me reste seul , mais ton secours propice
Vient toujours seconder qui défend la justice.
Allons sur un Héros faire un dernier effort ;
S'il n'est plus qu'un tyran , allons chercher la mort.





A C T E II.

SCENE PREMIERE.

EUGENIE, ISMENE.

ISMENE.

QUE craignez-vous ? Pourquoi regrettez-vous ,
 Madame ,
 De m'avoir dévoilé le secret de votre ame ?
 Ce penchant vertueux , ce sentiment vainqueur
 Pour le plus grand des Rois , honore votre cœur :
 La vertu n'exclut point une ardeur légitime ;
 Quel cœur est innocent , si l'amour est un crime ?

EUGENIE.

Cruelle ! par quel art viens-tu de m'arracher
 Un secret qu'à jamais je prétendois cacher ?
 D'un cœur désespéré respectant la foiblesse ,
 Ah ! tu devois l'aider à taire sa tendresse ;
 Mais à ce nom trop cher que tu m'as rappelé ,
 Puisqu'enfin malgré moi mes larmes ont parlé ,
 Remplis du moins l'espoir , l'espoir seul qui me reste.
 Jamais ne m'entretiens de ce secret funeste :
 Que moi-même à tes yeux je doute désormais
 Si tu le fais encor , si tu le fus jamais.

ISMENE.

On soulage son cœur en confiant sa peine :
 Pourquoi m'avoir caché.....

EUGENIE.

Moi-même , chere Ismene ,
 Victime du devoir , de l'amour , du malheur ,
 Osois-je me connoître & lire dans mon cœur ?
 De lui-même jamais ce cœur fût-il le maître ?

Jointe à Salisbury sans presque le connoître ,
 L'amour n'éclaira point un hymen malheureux
 Dont le sort , sans mon choix , avoit formé les nœuds.
 J'estimois d'un époux la tendre complaisance ;
 Mais il n'obtint de moi que la reconnoissance ,
 Et , malgré mes efforts , mon cœur indépendant ,
 Réservoit pour un autre un plus doux sentiment ;
 De la Cour à jamais que ne fus-je exilée !
 Par mon nouveau destin en ces lieux appelée ,
 Je vis..... Fiere vertu ! pardonne ce soupir ;
 J'en adore à la fois & crains le souvenir.
 Dans ce jeune Héros je sentis plus qu'un maître ,
 Mon ame à son aspect reçut un nouvel être ;
 Je crus que jusqu'alors ne l'ayant point connu ,
 Ne l'ayant point aimé , je n'avois point vécu.
 Que te dirai-je enfin ? Heureuse & désolée ,
 Maîtresse à peine encor de mon ame accablée ,
 Trouvant le désespoir dans mes plus doux transports ,
 Au sein de la vertu j'éprouvois des remords.
 C'est en fait ; libre enfin je dois fuir & me craindre ,
 J'ai su cacher ma honte & j'ai pu me contraindre ,
 Tandis que le devoir défendoit ma vertu ;
 Mais aujourd'hui mon cœur est trop mal défendu ;
 Te dirai-je encor plus ? On croit tout , quand on
 aime :

Oui , depuis le moment que je suis à moi-même ,
 Cet amour malheureux , & nourri de mes pleurs ,
 Ose écouter l'espoir & chérir ses erreurs ;
 Quand je vois ce Héros , interdite , éperdue ,
 Je crois voir ses regards s'attendrir à ma vue ;
 Je crois... Mais où m'emporte un aveugle transport ?
 Le Ciel n'a fait pour moi qu'un désert & la mort.
 Ne puis-je cependant entretenir mon pere ?
 Pourquoi m'arrête-t-il où tout me désespere ?

I S M E N E.

Vous l'allez voir ici. Mais pourquoi fuir la Cour ,
 Et rejeter l'espoir qui s'offre à votre amour ?

Le trône à vos attraits.....

E U G E N I E.

Que dis-tu , malheureuse ?

Quel fantôme brillant , quelle image flatteuse

A mes sens égarés as-tu fait entrevoir ?

Garde-toi de nourrir un dangereux espoir :

Tu me rendrais heureuse en flattant ma tendresse ;

Mais je crains un bonheur qui coûte une foiblesse.

Allons ; c'est trop tarder : abandonnons des lieux

Où j'ose à peine encor lever mes tristes yeux ;

Je ne veux point aimer ; je fuis ce que j'adore ;

J'implore le trépas , & je soupire encore !

La mort seule éteindra mon déplorable amour ;

Mais du moins , en fuyant ce dangereux séjour ,

Cruelle à mes désirs , à mes devoirs fidelle ,

J'aurai fait ce que peut une foible mortelle :

Si le reste est un crime , il est celui des Cieux ,

Et j'aurai la douceur d'être juste à mes yeux.

Tu n'auras pas long-temps à souffrir de ma peine ;

La mort est dans mon cœur ; suis-moi , ma chère Ismène :

Ton zèle en a voulu partager le fardeau ,

Ne m'abandonne pas sur le bord du tombeau.

Fuyons ! Là , pour briser le trait qui m'a blessée ,

Pour bannir ce Héros de ma triste pensée ,

Souvent tu me diras qu'il n'est pas fait pour moi ;

Cache un mortel charmant , ne me montre qu'un

Roi :

Dis-moi que les attraits de quelqu'amante heureuse

Ont sans doute enchaîné cette ame généreuse :

Dis-moi que nés tous deux sous des astres divers ,

Il ignore & ma peine & mes vœux les plus chers ,

Et qu'il n'existe plus que pour celle qu'il aime.

Je t'aide , tu le vois , à me tromper moi-même :

Peut-être à tes discours oubliant mes regrets.....

Je m'abuse..... Ah ! plutôt ne le nomme jamais.

Pour quels crimes , ô Ciel ! par quel affreux caprice

Le charme de ma vie en est-il le supplice ?

Par la gloire inspiré , par l'honneur combattu ,
Mon amour étoit fait pour être une vertu !
On vient : éloigne-toi.

S C E N E I I.

VORCESTRE, EUGENIE.

EUGENIE.

JE vous cherchois , mon pere ;
Mon départ étoit prêt , quel ordre le differe ?
Jusqu'ici toujours tendre & sensible à ma voix ,
Me refuseriez-vous pour la premiere fois ?
Vous ne répondez rien ? Une sombre tristesse...

VORCESTRE.

Laissez aux foibles cœurs une molle tendresse :
Les destins sont changés , ma fille , & d'autres temps
Veulent d'autres discours & d'autres sentiments ;
Connoissez-vous le sang dont vous êtes sortie ,
Et le nom des Héros que lui doit la patrie ?

EUGENIE.

Je fais qu'il n'a produit que de vrais citoyens ;
Et pour leurs sentiments , je les fais par les miens.

VORCESTRE.

L'Univers fait nos faits ; le Ciel seul fait nos vœux :
S'il faut que dans ce jour les vôtres soient connues ,
Soutiendrez-vous l'honneur de ces noms éclatants ?

EUGENIE.

L'ordre de la nature , ou l'usage des temps ,
A mon sexe laissant la foiblesse en partage ,
Sembla de nos vertus exclure le courage ;
De défendre l'Etat le droit vous fut donné ;
A l'orner par nos mœurs notre sort fut borné ;
Mais , soit l'instinct du sang , soit l'exemple d'un pere ,
Je ne partage point la foiblesse vulgaire :

Que la patrie ordonne , & mon cœur aujourd'hui
En sera , s'il le faut , la victime ou l'appui :
Le Ciel , qui voit mon ame au devoir asservie ,
Sait combien foiblement elle tient à la vie ,
Et je l'atteste ici que mon sang répandu....

VORCESTRE.

Laissez de vains serments , j'en crois votre vertu ,
J'en crois mon sang : montrez cette ame magnanime ;
Vous pouvez , par l'effort d'une vertu sublime ,
Dans nos fastes brillants précéder les Héros ;
Quelque degré d'honneur qu'atteignent leurs travaux ,
Au-delà de leur sort la gloire vous appelle ;
Le Ciel a fait pour vous une vertu nouvelle :
Même au-dessus du trône il est encore un rang ,
Et ce rang est à vous , si vous êtes mon sang.

EUGENIE.

De mon cœur , de mes jours que mon pere dispose ,
Pour en être estimée il n'est rien que je n'ose.

VORCESTRE.

Un mot va vous juger : si détruisant nos droits ,
Et la foi des traités , & le respect des loix ,
Le sort à votre pere offroit un diadème ;
Et qu'entre la patrie & le pouvoir suprême
Il parût balancer à choisir son destin ,
Que conseilleriez vous à son cœur incertain ?

EUGENIE.

Le refus de ce trône , un trépas honorable :
Un juste citoyen est plus qu'un Roi coupable.

VORCESTRE.

La vertu même ici par ta bouche a parlé :
C'est ton propre destin que ce choix a réglé ,
C'est le sort de l'Etat ; généreuse Eugénie ,
Il faut , du peuple Anglois tutélaire génie ,
Faire plus qu'affermir , plus qu'immortaliser ,
Plus qu'obtenir le trône , il faut le refuser.
Oui , c'est toi qu'au mépris d'une loi souveraine ,
Au mépris de l'Etat , Edouard nomme Reine ,

Et pour un rang de plus, si tu démens tes mœurs,
 Tu l'épouses demain, tu regnes, & je meurs.
 Tu frémis.... Je t'entends : tu prévois les disgraces
 Que ce fatal amour entraîne sur ses traces ;
 Je reconnois ma fille à ce noble refus,
 Et mon cœur paternel renaît dans tes vertus.
 Qu'espéroit Edouard ? Comment a-t-il pu croire
 Qu'instruit par des aïeux d'immortelle mémoire,
 Blanchi dans la droiture & la fidélité,
 Dans le zèle des loix & de la liberté,
 J'irois, d'un lâche orgueil méprisable victime,
 Avilir ma vieillesse & finir par un crime ?
 Non, j'ai su respecter la terre où je suis né :
 Je t'en devois l'exemple, & je te l'ai donné ;
 Bien loin qu'à ton départ je sois contraire encore,
 Je vais fuir sur tes pas un palais que j'abhorre :
 A moi-même rendu je retourne au repos ;
 Je ne demande point le prix de mes travaux.
 Quel prix plus doux pourroit flatter mon espérance !
 Le Ciel dans tes vertus a mis ma récompense ;
 Je vais tout disposer. Edouard amoureux
 Doit lui-même bientôt t'instruire de ses vœux :
 Je m'en remets à toi du soin de les confondre,
 Et je veux te laisser la gloire de répondre.

S C E N E I I I.

E U G E N I E.

A Insi tous mes malheurs ne m'étoient pas connus !
 Il m'aimoit : & je pars !..... Je ne le verrai plus !.....
 Toi, qui fais à la fois mon bonheur & ma peine,
 Le sort avoit donc fait mon ame pour la tienne !
 Mais de ce même sort quel caprice cruel
 Eleve entre nous deux un rempart éternel ?

Soumettez les deux mers aux loix de l'Angleterre ;
Allez , soyez l'arbitre & l'amour de la terre !
Je rendrai grace au Ciel , quand le bruit de vos faits
Viendra dans la retraite où je suis pour jamais.

EDOUARD.

Ah ! cruelle , arrêtez : vous avez dû m'entendre :
Tout vous a dit l'ardeur de l'amant le plus tendre ,
Et pour prix de mes feux , vous fuiriez des climats
Que je veux avec moi soumettre à vos appas !
Ne me dérobez point le seul bien où j'aspire :
Je ne commencerai de compter mon empire ,
D'être , d'aimer mon sort , que du moment heureux
Où vous partagerez ma couronne & mes feux.....
Mais non..... Ce sombre accueil m'apprend que je
m'abuse ,

Et ce n'est point vous seule ici que j'en accuse.

EUGENIE.

Ne soupçonnez que moi : sur mon devoir , Seigneur ,
Je ne connus jamais de maître que mon cœur.

S C E N E V.

EDOUARD.

ELle fuit ! Quelle haine & quel sensible outrage !
Superbe citoyen , voilà donc ton ouvrage !
On t'accusoit , mon cœur n'osoit te soupçonner ;
Ne m'offres-tu donc plus qu'un traître à condamner ?
Où me réduit l'ingrat ! Que sert ce diadème
Si je ne puis enfin couronner ce que j'aime ?
Mais quel est cet hymen dont on défend les droits ?
Quels sujets orgueilleux ! Est-ce un peuple de Rois ?
Quelles sont ces vertus farouches & bizarres ?
Le devoir en ces lieux fait-il donc des barbares ?
Par un terrible exemple il faut leur enseigner

Qu'il n'est ici qu'un maître, & que je fais régner.
Holà, Gardes!

SCENE VI.

EDOUARD, VOLFAX.

EDOUARD.

Volfax, venge-moi d'un Rebelle.

VOLFAX.

Seigneur, nommez le traître, & cette main fidelle....

EDOUARD.

Au nom du criminel tu frémeras d'effroi,
Ce sage révére, cet ami de son Roi,
Comblé de mes bienfaits, chargé de ma puissance;
Ie croiras-tu? Vorcestre, oui, Vorcestre m'offense;
Il ose me trahir.

VOLFAX.

Vorcestre! lui, Seigneur!

Lui, qui parut toujours l'oracle de l'honneur?
Peut-être en croyez-vous un douteux témoignage?

EDOUARD.

Je n'en crois que moi-même, & j'ai reçu l'outrage;
Cet esprit de révolte éclaire enfin mes yeux,
Et me confirme trop des soupçons odieux.

VOLFAX.

On vient de m'annoncer la trame la plus noire.....
Je le justifiois!.... O Ciel! qu'on doit peu croire
Aux dehors imposants des humaines vertus!

EDOUARD.

Parle: que t'a-t-on dit? Rien ne m'étonne plus.

VOLFAX.

Dispensez-moi, Seigneur, d'en dire davantage:
Il est d'autres témoins des maux que j'envise,
Et je crois avec peine un si noir attentat.

EDOUARD.

EDOUARD.

Acheve , je le veux : je crois tout d'un ingrat.

VOLFAX.

J'obéis , puisqu'enfin ce n'est plus qu'un coupable ;
Je vois que son forfait n'est que trop véritable ;
Je rapproche les temps , ses projets , ses discours :
Dans le conseil , Seigneur , vous l'avez vu toujours
Contraire à vos desseins , contraire à votre gloire ;
Il tâchoit d'étouffer l'amour de la victoire :
Je vois trop maintenant par quels motifs secrets
Ses dangereux conseils ne tendent qu'à la paix.

EDOUARD.

Oui , tu m'ouvres les yeux : aujourd'hui même encore ,
Trahisant le renom dont l'univers m'honore ,
Il m'osoit conseiller un indigne repos.

VOLFAX.

Pour en savoir la cause , apprenez ses complots ;
Dans la sécurité d'une paix infidelle ,
On vous laisse ignorer que l'Ecosse rebelle.....

EDOUARD.

Je ne le fais que trop : de fideles sujets
M'ont découvert sans lui ces mouvements secrets.

VOLFAX.

De ces déguisements l'honneur est-il capable ?
Qui peut taire un complot , lui-même en est coupable.
Peut-être jusqu'au trône osant porter ses vœux ,
Appui des Ecossois , il veut régner sur eux.
C'est pour favoriser ces ligues ennemies
Qu'il prétend séparer vos forces réunies ,
En des ports différents disperser vos vaisseaux ,
Et borner à régner le destin d'un Héros :
Il avoit des vertus , il avoit votre estime ,
Seigneur ; mais pour régner quand il ne faut qu'un
crime ,

L'honneur est-il un frein à l'orgueil des mortels ?
L'espoir du trône a fait les fameux criminels ;
Et , fausse trop souvent , cette altière sagesse

N'attend qu'un crime heureux pour montrer sa bassesse.

E D O U A R D.

Le perfide !

V O L F A X.

Je crains autant que sa fureur

Ce renom de vertu que lui donne l'erreur :

Par ces vains préjugés , entraînés dans ses brigues ,

Tous croiront vous servir en servant ses intrigues :

De la rebellion l'étendard abhorré

Deviendrait dans ses mains un étendard sacré....

E D O U A R D.

Va , qu'on l'amene ici..... Mais que vois-je ? Il s'avance.

S C E N E V I I.

E D O U A R D , V O R C E S T R E , V O L F A X.

V O R C E S T R E.

DAignez remplir, Seigneur, ma dernière espérance
 Si le Ciel m'eût permis de consacrer toujours
 Au bien de cet Etat mes travaux & mes jours ,
 J'eusse été trop heureux : par un destin contraire ,
 Forcé , vous le savez , au malheur de déplaire ,
 Trop vrai pour me trahir , je dois , fuyant ces lieux ,
 Soustraire à vos regards un objet odieux .
 Souffrez donc qu'aujourd'hui , dans un obscur asyle ,
 Inutile à l'Etat , moi-même je m'exile ;
 Ne tenant plus à rien que par de tendres vœux
 Pour la félicité d'un peuple généreux ,
 J'attendrai sans regret la fin de ma carrière ,
 Si d'un dernier regard honorant ma prière ,
 Vous conservez , Seigneur , par de justes projets ,
 Le premier bien d'un Roi , l'amour de vos sujets.

EDOUARD.

Vous apprendrez dans peu ma volonté suprême ;
Sortez.

SCENE VIIL

EDOUARD , VOLFAX.

EDOUARD.

QU'ai-je entendu ? Qu'en croiras-tu toi-même ?
Peut-on le soupçonner de tramer un forfait ,
Quand il fuit- & ne veut qu'un exil pour bienfait ?

VOLFAX.

Seigneur , ainsi que vous , sa démarche m'étonne :
Que ne puis-je penser qu'à tort on le soupçonne !
Mais deux garants trop sûrs , de cette trahison
Malgré moi m'ont conduit au-delà du soupçon.
Je dirai plus , Seigneur : le zele qui m'éclaire
Me fait jour à travers ce ténébreux mystère :
Par le pas qu'il a fait je le crois convaincu ;
Le crime prend souvent la voix de la vertu.
Oui , ce même départ qu'apprête l'infidele ,
Est de sa trahison une preuve nouvelle ;
S'il vous fait consentir à son éloignement ,
C'est pour tromper vos yeux , & fuir plus sûrement :
Cet exil prétendu que ses vœux vous demandent
Joinindra peut-être un Chefaux traîtres qui l'attendent ;
Dans ces climats conquis , placés tous par son choix ,
Ceux qui regnent pour vous , marcheront à sa voix :
Tout le seconde enfin , & tout veut qu'on le craigne ;
S'il demeure , il conspire ; & s'il échappe , il regne.
Tout dépend d'un instant , il peut vous prévenir.
Sous des prétextes vains , sa fille prête à fuir ,
Va sans doute habiter une terre ennemie.

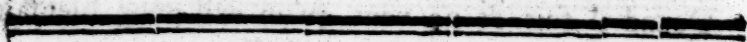
Et dans ce même instant peut-être qu'Eugénie....

E D O U A R D.

Elle fuit !.... C'en est trop ; prévenons des ingrats :
Je m'en fie à ton zèle , observe tous leurs pas :
Je veux dès ce moment m'éclaircir sur son crime ;
Et s'il n'est que trop vrai que trompant mon estime ,
Il s'armoit contre moi de mes propres bienfaits ,
Je n'aurai pas long-temps à craindre ses forfaits.



A C T E I I I.



S C E N E P R E M I E R E.

A L Z O N D E , V O L F A X.

V O L F A X.

N On , Madame , à vos vœux rien ici ne s'oppose ;
Le Roi veut vous parler , j'en ignore la cause ;
Mais ne redoutez rien ; Vorcestre dans les fers
Met enfin votre espoir à l'abri des revers ;
Sur la foi des témoins que j'ai su lui produire ,
Edouard convaincu me laisse tout conduire :
Dans son courroux pourtant inquiet , consterné ,
Il paroît regretter l'ordre qu'il a donné ;
Mais il vient.



S C E N E I I.

EDOUARD, ALZONDE, *sous le nom d'Aglæ.*

A L Z O N D E.

P Ar votre ordre en ces lieux appellée,
 Quel soin vous intéresse au sort d'une exilée ?
 Puis-je espérer, Seigneur, qu'un secours généreux
 Va mettre fin aux maux d'un destin rigoureux ?

E D O U A R D.

Oui, fidelle Aglaé, pour terminer vos peines,
 Attendez tout de moi, si vous calmez les miennes :
 De ce funeste jour vous savez les malheurs,
 Vous pouvez prévenir de plus grandes douleurs :
 Accablé de remords, de tristesse & de crainte,
 Mais comptant sur vos soins, je parle sans contrainte.
 Vous me voyez rempli du désespoir amer
 D'affliger, d'alarmer ce que j'ai de plus cher ;
 L'amitié, je le fais, avec elle vous lie :
 C'est vous intéresser que nommer Eugénie.
 Si vous chérissiez donc sa gloire & son bonheur,
 Et si jamais l'amour a touché votre cœur,
 Sauvez-la, sauvez-moi : par un récit fidele
 Allez la rassurer dans sa frayeur mortelle.
 On accuse son pere, il n'est point condamné :
 A la rigueur des loix s'il semble abandonné,
 Des fureurs d'un amant qu'elle excuse le crime ;
 J'ai moins prétendu perdre un sujet que j'estime,
 Qu'arrêter Eugénie au point de fuir ma Cour :
 L'amour va réparer le crime de l'amour :
 Oui, fût-il condamné, le sang de ce que j'aime
 Est sacré dans ces lieux ainsi que le mien même ;
 Sans le sceau de ma main les loix ne peuvent rien ;

Le coupable est son pere, & son pere est le mien.
 Qu'elle vienne ; elle fait mon trouble & sa puissance ,
 Qu'un seul de ses regards enchaîne ma vengeance :
 J'espere tout du sort , puisqu'il a confié
 La cause de l'amour aux soins de l'amitié.
 Je ne veux qu'une grace : à mes feux moins contraire ,
 Qu'elle n'écoute plus un préjugé sévère ;
 Que par un tendre amant son front soit couronné ;
 Qu'elle accepte mon cœur , & tout est pardonné.

A L Z O N D E.

Seigneur , si vous voulez le bonheur de sa vie ,
 Si vous daignez m'en croire , oubliez Eugénie :
 On n'attend point l'amour d'un cœur infortuné ,
 Par lui-même à l'exil , aux larmes condamné.
 Sans lui faire acheter la grace qu'elle espere ,
 Sans troubler son repos , terminez sa misère :
 N'attendez pas qu'ici , pleurante à vos genoux ,
 Elle vienne arrêter un funeste courroux.
 Sûre que l'équité va lui rendre son pere ,
 Sa vertu ne fait point descendre à la priere :
 Mettez fin à ses maux , si vous y prenez part ,
 Et faites son bonheur , en souffrant son départ.

E D O U A R D.

Moi ! que pour son bonheur je m'intéresse encore ,
 Tandis que sur la foi des feux que je déplore ,
 La cruelle se plaît à faire mon malheur ,
 Me brave avec orgueil , me fuit avec horreur !
 Il en faut à ma gloire épargner la foiblesse ;
 Vengeons d'un même coup mon trône & ma tendresse :
 Pour sauver un proscrit , que peut-elle aujourd'hui ,
 Quand elle est à mes yeux plus coupable que lui ? ...
 Que dis-je ? Quand je puis terminer tes alarmes ,
 Quand la main d'un amant doit essuyer tes larmes ,
 Je livrerois ton pere au glaive d'un bourreau !
 J'attacherois tes yeux sur un affreux tombeau !
 O ma chere Eugénie ! Ah ! punir ce qu'on aime ,
 Frapper un cœur chéri , c'est se frapper soi-même :

Non , son seul souvenir désarme mon transport ,
 Il faut , chere Aglaé , faire un dernier effort.
 S'il reste quelque espoir à mon ame enflammée ,
 Rassurez , ramenez Eugénie alarmée :
 Qu'abrégeant à la fois sa peine & mon tourment ,
 Au tribunal d'un Juge elle trouve un amant.
 Dites-lui mon amour , mes pleurs , ma fureur même ,
 Tout est justifié par un amour extrême.
 Mais si fidelle encore à de fausses vertus ,
 Si pour le vain honneur d'un superbe refus ,
 Trop sûre qu'arrêtant un jugement sévere ,
 Mon cœur va prononcer la grace de son pere ,
 Evitant ma présence & fuyant ce palais ,
 Elle bravoit mes feux , mon courroux , mes bienfaits ,
 Il m'en coûtera cher ; mais j'atteste la gloire
 Que de ses vains attraits j'efface la mémoire ,
 Et son pere , à l'instant déchu de tous ses droits ,
 N'est plus qu'un criminel que j'abandonne aux loix.
 Ne perdez point de temps ; allez : je vous confie
 Mes desseins , mon espoir , le secret de ma vie :
 Priez , promettez tout , effrayez , s'il le faut ,
 Un mot va décider le trône ou l'échafaud.
 Son sort est dans ses mains ; allez , qu'elle prononce :
 Le destin de mes jours dépend de sa réponse.

S C E N E I I I.

A L Z O N D E.

JE ne formois donc pas un frivole soupçon !
 Trop heureuse rivale Ah ! que dis-je ? Eh quel nom ?
 N'ai-je point immolé mon amour à ma gloire ,
 Et rendu tout mon cœur au soin de la victoire !
 Quoi ! des soupirs encor reviennent me trahir !
 Falloit-il le revoir , s'il falloit le haïr ?

Ton supplice est entier , amante infortunée !
 Il ne manquoit aux maux qui font ta destinée
 Que d'entendre d'un cœur dont tu subis la loi
 Des soupirs échappés pour une autre que toi !
 Je n'en puis plus douter , & pour comble d'outrage ,
 On veut que leur bonheur soit encor mon ouvrage !
 J'en rends grace au destin : ce soin qui m'est commis
 M'aide à désespérer mes cruels ennemis ;
 Dans le sang le plus cher , répandu par ma haine ,
 Que tout ici gémissé & souffre de ma peine ;
 On retranche à l'horreur de ses maux rigoureux
 Ce qu'on en peut verser sur d'autres malheureux :
 Tremble , crédule amant ; en frappant ce qu'il aime ,
 L'amour est plus cruel que la haine elle-même ;
 Mais ma rivale vient , cachons-lui son bonheur ,
 Dissimulons ma rage , & trompons sa douleur.

S C E N E I V.

ALZONDE, *sous le nom d'Aglée* , EUGENIE.

E U G E N I E.

A H ! ma chere Aglaé ! dans quel temps déplorable
 Me laissez-vous livrée à l'effroi qui m'accable !
 Ismene ne vient point en dissiper l'horreur ;
 Tout me fuit , tout me laisse en proie à ma douleur.

A L Z O N D E.

Si vous en voulez croire & ma crainte & mon zele ,
 Fuyez , chere Eugénie , une terre cruelle ;
 Des mêmes délateurs je redoute les coups :
 Peut-être leur fureur s'étendrait jusqu'à vous ;
 Il en est temps encor , fuyez.

E U G E N I E.

Moi , que je fuie ?

Je crains , mais pour mon pere & non pas pour ma vie.

S C E N E V.

ALZONDE, *sous le nom d'Aglæ*, EUGENIE,
ISMENE.

EUGENIE.

E H bien, que m'apprends-tu ?

ISMENE.

Le silence & l'effroi

Environnent les lieux qui nous cachent le Roi :
Je n'ai vu que Volfax ; il me suit, & peut-être
Mieux instruit des revers que ce jour a vu naître,
Madame, vous pourrez les apprendre de lui.

EUGENIE.

Vous, ma chere Aglaé ; vous, mon unique appui,
Pénétrez jusqu'au Prince ; allez, tâchez d'apprendre
Si, suspendant ses coups, il daigne encor m'entendre ;
De la vertu trahie exposez le malheur,
Et s'il parle de moi.... dites-lui ma douleur ;
Dites-lui que j'expire en proie à tant d'alarmes,
Que je n'aurois pas cru qu'il fût couler mes larmes ;
Qu'il voulût mon trépas & qu'aujourd'hui sa main
Dût conduire le fer qui va percer mon sein.

S C E N E VI.

EUGENIE, VOLFAX, ISMENE.

EUGENIE.

R Assurez-moi, Milord, quel forfait se prépare ?
De l'auteur de mes jours quel malheur me sépare ?

D 5

Un ordre souverain l'a commis à mes soins ;
C'est tout ce que je fais.

EUGENIE.

Puis-je le voir du moins ?

Vous le plaiguez sans doute ; une ame généreuse
Ne voit point sans pitié la vertu malheureuse
Venez, guidez m'es pas , il n'est point de danger ,
Point de mort qu'avec lui je n'ose partager.

VOLFAX.

Vous ne pouvez le voir , & ses Juges peut-être
Devant eux à l'instant vont le faire paroître.

EUGENIE.

Des Juges ! De quel crime a-t-on pu le charger ?
Quel citoyen plus juste ose l'interroger ?

VOLFAX.

Quand du pouvoir des Rois la fortune l'approche,
Un sujet rarement est exempt de reproche.

EUGENIE.

Arrêtez ; à ses mœurs votre respect est dû ;
La vertu dans les fers est toujours la vertu :
Sa probité toujours éclaira sa puissance ;
Que pour des cœurs voués au crime , à la vengeance,
Le premier rang ne soit que le droit détesté
D'être injuste & cruel avec impunité :
Pour les cœurs généreux que l'honneur seul inspire,
Ce rang n'est que le droit d'illustrer un empire,
De donner à son Roi des conseils vertueux ,
Et le suprême bien de faire des heureux.
Toi qui , peu fait sans doute à ces nobles maximes ,
Oses ternir l'honneur par le soupçon des crimes ,
Tu prends pour en juger des modèles trop bas ;
Respecte le malheur , si tu ne le plains pas.
Apprends que dans les fers la probité suprême
Commande à ses tyrans , & les juge elle-même.
Mais c'est trop m'arrêter , & tu pourrais penser
Qu'à briguer ton appui je daigne m'abaisser.

Le trône seul a droit de me voir suppliante :
Je vais....

V O L F A X.

Un ordre exprès s'oppose à votre attente ;
Du trône , dans ce jour , tout doit être écarté ,
Madame , & votre nom n'en est pas excepté.

S C E N E V I I.

E U G E N I E , I S M E N E.

E U G E N I E.

D'Un tribunal cruel on m'interdit l'entrée ;
O mon pere ! ô forfait ! sa perte est assurée.
Du parricide affreux qu'apprête leur fureur ,
Mon sang glacé d'effroi me présume l'horreur.

I S M E N E.

Ses amis , sa vertu , la voix de la Justice.....

E U G E N I E.

Est-il des droits sacrés , si l'on veut qu'il périsse ?
Et des amis , dis-tu ? Quel nom dans ce séjour !
La sincère amitié n'habite point la Cour ;
Son fantôme hypocrite y rampe aux pieds d'un maître ;
Tout y devient flatteur , tout flatteur cache un traître.
Eût-il gagné les cœurs par des bienfaits nombreux ,
Ose-t-on être encor l'ami d'un malheureux ?
De la Cour un instant change toute la face ;
Tout vole à la faveur , tout quitte la disgrâce.
Ceux mêmes qu'il servit ne le défendront pas :
Le jour d'un nouveau regne est le jour des ingrats.
Mais quel affreux silence & quel'e solitude !
Chaque moment ajoute à mon inquiétude.
Instruite de ma crainte , Aglaé ne vient pas :
Allons la retrouver ; elle me fait : hélas !

D 6

Je ne le vois que trop ; sa tendresse sans doute
Craint de me confirmer le coup que je redoute.

S C E N E V I I I.

ARONDEL, EUGENIE, ISMENE.

A R O N D E L.

DAns ce séjour coupable , où tout change au-
jourd'hui ,

Où les cœurs vertueux ont perdu leur appui ,
Si par des sentiments au-dessus du vulgaire
Jusques dans ses malheurs la vertu vous est chère ,
Qu'en ces funestes lieux par vous je sois guidé :
Parlez , daignez m'apprendre où Vorcestre est gardé ?

E U G E N I E.

Généreux étranger , mortel que je révere ,
Qui vous rend si sensible au malheur de mon pere ?

A R O N D E L.

Vous , sa fille ? O bonheur !....

E U G E N I E.

Quelle tendre pitié ,
Quel héroïque effort vous conduit ?

A R O N D E L.

L'amitié.

D'un cœur solide & vrai vantez moins la constance ,
Le devoir n'a point droit à la reconnoissance.
Le trône est entouré d'un peuple adulateur ,
Et l'ami d'un heureux n'est souvent qu'un flatteur.
J'étois de sa vertu l'adorateur fidele ;
Elle reste à son cœur , je lui reste avec elle :
Je serois ignoré dans ce séjour nouveau ;
Car quoique cette Cour ait été mon berceau ,
Mes traits changés aux lieux où j'ai caché ma vie
Me rendent étranger au sein de ma patrie.

Mais puisqu'encor propice en ce jour de courroux,
Le Ciel daigne m'entendre & m'adresser à vous,
Madame, à vos regards je parois sans mystère.
Vous voyez Arondel, l'ami de votre pere.
Tandis qu'on ne l'a vu que puissant & qu'heureux,
J'ai fui de la faveur le séjour fastueux,
Et je n'ai point grossi cette foule importune
Qui venoit à ses pieds adorer la fortune;
Mais lorsque tout s'éloigne, & qu'il est oublié,
Je reviens, & voici le jour de l'amitié.

EUGENIE.

O présage imprévu d'un destin plus prospère !
Puisqu'il vous rend à nous, le Ciel est pour mon pere.

ARONDEL.

Quand pour lui revenu, j'apportoïs des secrets
Dûs aux soins d'un État heureux par ses bienfaits;
Quoi ! je le vois trahi dans ces mêmes contrées
Où je comptois revoir ses vertus adorées !
Quels lâches imposteurs ont causé ces revers ?
Tout abandonne-t-il Vorcestre dans les fers ?
N'est-il plus à la Cour une ame assez hardie
Pour oser s'élever contre la calomnie ?
O toi, qui dans des temps dont je garde les mœurs,
Inspirois nos aïeux, & faisois les grands cœurs,
Vérité généreuse, es-tu donc ignorée,
Et du séjour des Rois à jamais retirée !
Nourri loin du mensonge & de l'esprit des Cours,
J'ignore de tout art les obliques détours;
Mais libre également d'espérance & de crainte,
J'agirai sans foiblesse & parlerai sans feinte.
On expose toujours avec autorité
La cause de l'honneur & de la vérité.
Commandez, j'obéis; nul péril ne m'étonne:
Qui ne craint point la mort, ne craint point qui la
donne.

EUGENIE.

Que puis-je décider ? vous-même guidez-moi ;

Je ne fais que gémir en ces moments d'effroi.
 Voltax garde mon pere : il en veut à sa vie ;
 J'ai vu dans ses discours la bassesse & l'envie.
 Ah ! si dans cet instant des Juges ennemis
 Décidoient qu'en secret.... Ah ! Milord, j'en frémis !
 Allons , servez de guide à mon ame égarée :
 Du lieu qui le renferme environnons l'entrée ,
 Et si des assassins lui vont percer le flanc ,
 Ils n'iront jusqu'à lui que couverts de mon sang.

A R O N D E L.

Non : il faut plus ici qu'une douleur stérile ;
 Forcez des Courtisans la cohorte servile ;
 Confondez l'imposture , éclairez l'équité ,
 Et jusqu'au Trône enfin portez la vérité.
 Au zele d'un ami laissez le soin du reste ,
 Vorcestre confondra cette ligue funeste ,
 Ou , si pour le sauver mes soins sont superflus ,
 Quand il expirera , je n'existerai plus.

S C E N E I X .

E U G E N I E , I S M E N E .

E U G E N I E .

A L lons , puisqu'il le faut , tâchons de voir encore
 Celui que je devrois haïr , & que j'adore !
 Il me rendra mon pere ; oui , son cœur n'est point fait
 Pour commander le meurtre , & souscrire au forfait.
 Mais si pour le fléchir , pour vaincre l'imposture ,
 Ce n'étoit point assez des pleurs de la nature ,
 Toi , dont je n'eus jamais imploré le secours ,
 Si je ne l'implorais pour l'auteur de mes jours ,
 Amour , viens dans son cœur guider ma voix trem-
 blante ,
 Et prête ta puissance aux larmes d'une amante !

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ALZONDE, AMELIE.

ALZONDE.

AS-tu servi les vœux d'un cœur désespéré ?
Au gré de ma fureur tout est-il préparé ?

AMELIE.

Vos ordres sont remplis.

ALZONDE.

Au milieu de ma haine,
Mon cœur frémit du crime où la rage l'entraîne.
Mon sort me veut coupable , il y faut consentir ;
Ne laissons plus au Roi l'instant du repentir.
L'infidèle rapport que je viens de lui faire ,
Vainement a paru redoubler sa colere.
Incertain , furieux , attendri tour à-tour ,
Jusques dans sa fureur j'ai connu son amour.
Il nommoit Eugénie ; il partage sa peine :
S'il l'entend , il fait tout ; s'il la voit , elle est Reine.
La grace de Vorcestre est le prix d'un soupir :
Je connois trop l'amour , il ne fait point punir.
Quoi ! ces périls , ces pleurs n'auroient servi qu'à
rendre
Ma rivale plus chere & son amant plus tendre !
Il est temps de frapper ; pour combler tes rigueurs,
N'étoit-ce point assez d'unir tous les malheurs,
Ciel ! falloit-il aussi rassembler tous les crimes ?

Et devois-tu m'offrir d'innocentes victimes ?
 Vengeance, désespoir, vertus des malheureux,
 Je n'espère donc plus que ces plaisirs affreux
 Que présente à la haine, à la rage assouvie,
 L'aspect d'un ennemi qu'on arrache à la vie!

S C E N E I I.

ALZONDE, VOLFAX, AMELIE.

A L Z O N D E.

E H bien ! qu'attendez-vous ? Quelle lente fureur !
 Un crime sans succès perd toujours son auteur.
 Songez que si le Roi voit Eugénie en larmes...

V O L F A X.

Madame, épargnez-vous d'inutiles alarmes ;
 Aux cris dont sa douleur vient remplir ce palais,
 Du trône jusqu'ici j'ai su fermer l'accès :
 Solitaire & plongé dans un morne silence,
 Edouard laisse agir mes soins & ma vengeance,
 Et l'on n'interrompra ce silence fatal
 Qu'en lui portant l'arrêt qui proscrire mon rival.
 Tout nous seconde enfin ; sa ruine est certaine :
 Jaloux de son crédit, & liés à ma haine,
 Ses Juges vont hâter son arrêt & sa mort.
 Vos vœux seront remplis ; je commande en ce port,
 Madame, & dès demain, cessant d'être captive,
 Pour revoir vos Etats vous fuirez cette rive.

A L Z O N D E.

Perdez votre ennemi : mon funeste courroux
 Ne sera point oisif en attendant vos coups.

SCENE III.

VOLFAX.

L'Abyme est sous tes pas, ambitieuse Reine ;
 Tu crois que je te sers, je ne sers que ma haine :
 Mon rival abattu , je comble tes revers ,
 Je me suffis ici , je te nomme & te perds.
 Mon sort s'affermira par leur chute commune ;
 Point de lâches remords , accablons l'infortune.
 Mais quel est l'étranger qui s'est offert à moi ?
 Il prétend voir, dit-il , ou Vorcestre ou le Roi :
 Peu commune à la Cour , sa fermeté m'étonne ;
 Je n'ai pu m'éclaircir sur ce que je soupçonne.
 Pour surprendre un secret qu'il craint de dévoiler ,
 Je veux qu'à mon rival il vienne ici parler.

SCENE IV.

VOLFAX, GLASTON, GARDES.

VOLFAX.

GArdes , faites venir Vorcestre en ma présence ;
 Vous , fidele Glaston , veillez dans mon absence :
 Caché près de ces lieux , tandis que j'entendrai
 D'un entretien suspect le secret ignoré ,
 Que rien ici du Roi ne trouble la retraite :
 C'est son ordre absolu que ma voix vous répète.

S C E N E V.

VORCESTRE, VOLFAX, GARDES.

VORCESTRE.

Q Ue dois-tu m'annoncer ? Ne faut-il que mourir ?

VOLFAX.

Un étranger demande à vous entretenir ;
Vous entendrez ici ce qu'il prétend vous dire ;
Edouard le permet : Gardes , qu'on se retire.

S C E N E VI.

VORCESTRE *seul.*

E H ! qui peut me chercher dans ces funestes lieux ?
Est-ce un heureux secours que m'adressent les Cieux ?
Quel que soit l'inconnu que je vais voir paroître ,
Dieu juste ! fais du moins qu'il ne soit point un
traître ;
Que je puisse par lui détruire un attentat ,
Non pour sauver mes jours , mais pour sauver l'Etat....
Où respire , où gémit ma fille infortunée ?
Tu connois sa vertu , conduis sa destinée.....
Quand j'éprouve des maux qui semblent n'être faits
Que pour être la honte & le prix des forfaits ,
Je ne t'accuse point , arbitre de ma vie :
Lorsque la liberté , l'ame de la Patrie ,
Voit dégrader ses droits , voit tomber sa grandeur ,
La mort est un bienfait , & non pas un malheur.....
Ignorât-on le sort que nous devons attendre ,

Et sous quels Cieux nouveaux notre esprit va se rendre,
 Le désir du néant convient aux scélérats :
 Non, je ne puis penser que la nuit du trépas
 Eteigne avec nos jours ce flambeau de notre ame
 Qu'alluma l'Immortel d'une céleste flamme.
 La vertu malheureuse en ces jours criminels ,
 Annonce à ma raison les siècles éternels.
 Pour la seule douleur la vertu n'est point née,
 Le Ciel a fait pour elle une autre destinée.
 Plein de ce juste espoir, je m'élève aujourd'hui
 Vers l'Etre bienfaisant qui me créa pour lui.....
 Mais qui s'avance ici ?

SCENE VII.

VORCESTRE, ARONDEL.

VORCESTRE.

Q Uel dessein vous amene ?

ARONDEL *l'embrassant.*

Cher Vorcestre !.....

VORCESTRE.

Que vois-je ? Ah ! je m'en crois à peine.....

Quoi ! c'est vous, Arondel ; c'est vous que je revois

Et que j'embrasse, hélas ! pour la dernière fois ?

Dans cet instant mêlé de joie & de tristesse ,

De mes sens interdits soutenez la foiblesse.....

Que venez-vous chercher aux portes de la mort ?

Pourquoi m'avez-vous fui dans un plus heureux sort ?

Quel désert à mes soins cachoit vos destinées ?

Privé de vous, hélas ! j'ai perdu mes années ,

Et ne vous vois-je enfin vous rendre à mes souhaits ,

Que pour sentir l'horreur de vous perdre à jamais ?

ARONDEL.

Ne donnons point ce temps à d'inutiles plaintes,

Osez briser vos fers , & dissipez nos craintes :
 Le jour déjà plus sombre aide à tromper les yeux.
 Je reste ici : pour vous , abandonnez ces lieux ,
 Fuyez avec horreur une indigne patrie :
 Déjà par mes conseils , par les soins d'Eugénie ,
 Une barque s'apprête ; allez , passez les mers ;
 Vivez , si vous m'aimez : cette garde , ces fers ,
 Ces murs n'alarment point une ame magnanime ,
 L'appareil de la mort n'étonne que le crime.
 Souffrez qu'en vous sauvant , l'intrépide amitié
 Prenne l'emploi du Ciel qui vous laisse oublié.

V O R C E S T R E .

J'emploierois pour la vie un lâche stratagème !
 Je pourrois à la mort exposer ce que j'aime !
 Je ne crains rien pour moi : pour vous seul j'ai frémi ;
 Fuyez , abandonnez un malheureux ami :
 Je sens , comme ma fin , l'instant qui nous sépare ;
 Mais fuyez , craignez tout dans ce palais barbare :
 Je mourrai doublement si vous y périssez.

A R O N D E L .

J'aurois cru qu'en m'aimant vous m'estimiez assez
 Pour devoir m'épargner le soupçon de la crainte ,
 Et me croire au-dessus du sort & de la plainte ;
 Vous me connoîtrez mieux : si vous voulez périr ,
 Je ne vous quitte point , Ami , je fais mourir.
 Convaincu , comme vous , du néant de la vie ,
 Pourrois-je regretter de me la voir ravie ?
 Aveugle sur son être , incertain , accablé ,
 Dans ce séjour mortel le sage est exilé ;
 Il voit avec transport la fin de la carrière
 Où doit naître à ses yeux l'immortelle lumière :
 Dans cette nuit d'horreurs , la vie est un sommeil ,
 La mort conduit au jour , & j'aspire au réveil.
 Mais suspendant ici cette sagesse austère ,
 Ne songez aujourd'hui qu'au tendre nom de pere.
 Si de barbares mains ne l'éloignoient de vous ,
 Eugénie en ce lieu seroit à vos genoux ,

Prête à chercher la mort, résolue à vous suivre :
 Ah ! si sa tendre voix vous conjuroit de vivre,
 Vous refuseriez-vous à sa vive douleur ?
 Pourriez-vous lui plonger le poignard dans le cœur ?...
 Ignorez-vous l'opprobre où vous expose un traître ?
 Volfax peut tout : bientôt un vil bourreau peut-être...
 O honte ! Quoi , tomber sous cette indigne main !
 Fuyez , je crois déjà voir le glaive assassin.

VORCESTRE.

Quelle que soit la main qui m'ôtera la vie,
 Qui meurt dans sa vertu , meurt sans ignominie.

ARONDEL.

La gloire , je le fais , devrait suivre une mort ,
 L'ouvrage de la fraude & le crime du sort ;
 Mais à tout condamner la foule accoutumée ,
 Sur le crime apparent flétrit la renommée ;
 Qui pourroit se défendre & ne le daigne pas ,
 Veut perdre avec le jour l'honneur de son trépas.

VORCESTRE.

La vertu ne connoît d'autre prix qu'elle-même :
 Ce n'est point son renom , ce n'est qu'elle que j'aime.
 Que l'Univers approuve ou condamne mes fers ,
 Ami , vous m'estimez ; voilà tout l'Univers.
 A parler pour mes jours si mon cœur se refuse ,
 Je fais mon plus grand crime , il n'admet point d'excuse ,
 Et l'innocence enfin , peu faite à supplier ,
 Ne descend point au soin de se justifier.
 En conservant mes jours , je perdrais votre estime
 Si je pouvois ramper sous la main qui m'opprime ,
 Si l'aspect de ma fin pouvoit m'intimider ;
 Je fais quitter la vie , & non la demander.
 Retournez vers ma fille , & cessant de m'abattre ,
 Ami , ne m'offrez plus ses larmes à combattre ;
 Les maux , les fers , la mort , je puis tout surmonter ,
 Je n'ai que sa douleur & vous à redouter.
 Epargnez-moi l'horreur où ce moment me livre ,
 Au nom de ma tendresse , ordonnez-lui de vivre ;

Au nom de l'amitié, dont les augustes nœuds
 Survivent au trépas dans les cœurs vertueux,
 Qu'elle me trouve en vous, & qu'elle vous soit chère;
 Quand je meurs, mon ami de ma fille est le pere.
 Je vivrai dans vos cœurs : que ma mort à jamais
 Emporte votre estime & non pas vos regrets.

A R O N D E L.

Ainsi rien ne fléchit ce courage intrépide.....
 Je me livre moi-même au transport qui vous guide :
 Eh bien, cruel ami, puisqu'immolant vos jours,
 Vous refusez de fuir, il faut d'autres secours.
 Je vous dois des conseils dignes d'un cœur sublime :
 Le supplice a toujours l'apparence du crime ;
 Sauvez de cet affront votre nom respecté,
 Et marquez-le du sceau de l'immortalité.
 Périr sous les regards d'un traître qui vous brave,
 Périr dans les tourments, c'est périr en esclave.
 Non, il faut mourir libre, & décider sa fin :
 Un cœur indépendant doit faire son destin.
 Des sens épouvantés étouffant le murmure,
 Un cœur vraiment Anglois s'affervit la nature ;
 Il chérit moins le jour qu'il n'abhorre les fers :
 Il fait vaincre la mort, l'effroi de l'Univers :
 Pour vous affranchir donc au sein de l'esclavage,
 Pour tromper vos tyrans, & confondre leur rage,
 Je vais..... glacé d'horreur & saisi de pitié,
 Vous fournir un secours dont frémit l'amitié !
 Je frissonne en l'offrant..... mais un devoir austère
 M'impose malgré moi ce cruel ministère,
 Vous êtes désarmé..... ce poignard est à vous :
 Que votre sein ne soit percé que de vos coups.
 Prenez ce fer, frappez, je m'en réserve un autre ;
 Trop heureux que mon ame accompagne la vôtre,
 Et qu'admirant un jour ce généreux courroux,
 Londres nomme l'ami qui tomba près de vous !
 V O R C E S T R E.
 Quelqu'honneur qu'à ce sort la multitude attache,
 Se donner le trépas est le destin d'un lâche :

Savoir souffrir la vie , & voir venir la mort ,
C'est le devoir du sage , & ce sera mon sort.
Le désespoir n'est point d'une ame magnanime :
Souvent il est foiblesse , & toujours il est crime.
La vie est un dépôt confié par le Ciel ;
Oser en disposer , c'est être criminel.
Du monde où m'a placé la Sagesse immortelle ,
J'attends que dans son sein son ordre me rappelle :
N'outrons point les vertus par la férocité ;
Restons dans la nature & dans l'humanité.
Garde ce triste don ; ton ami ne demande
Qu'un service important que l'Etat te commande :
Cet écrit que Volfax adresse aux ennemis ,
Par les soins d'un des miens venoit d'être surpris ,
Quand l'apportant au Roi , j'ai trouvé l'esclavage.
Porte-le : d'un perfide il y verra l'ouvrage.....

SCENE VIII.

VOLFAX, VORCESTRE, ARONDEL,
GARDES.

VOLFAX.

H Olà , Gardes , à moi ! saisissez-les tous deux.
ARONDEL, *frappant Volfax du poignard qu'il*
tenoit encore.

Voilà ton dernier crime : expire , malheureux.
(*Il jette le poignard.*)

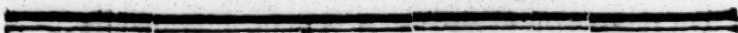
(*Aux Gardes.*)
Faites votre devoir , je suis prêt à vous suivre :
Vous vivrez , cher Vorcestre , ou je cesse de vivre.
(*On l'emmene.*)

VORCESTRE.

Séparés si long-temps , deux vertueux amis
N'avoient-ils que les fers pour se voir réunis ?



A C T E V.



SCENE PREMIERE.

EDOUARD, GLASTON, GARDES.

EDOUARD.

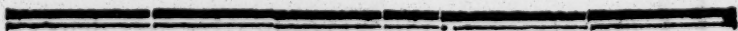
OUI je vais confirmer l'arrêt de son supplice :
 Qu'avant tout cependant cet ami , ce complice ,
 Qui s'obstine au silence & brave le danger ,
 Soit conduit devant moi , je veux l'interroger.

GLASTON.

Aux portes du palais Eugénie éplorée
 Depuis long-temps , Seigneur , en demande l'entrée.

EDOUARD.

Qu'elle paroisse : allez.



SCENE II.

EDOUARD.

JE vais la voir enfin :
 Je tremble..... Je frémis..... Quel sera mon destin ?
 Qu'Eugénie à mon cœur laisse au moins l'espérance ,
 Et je lui rends son pere..... O ciel , elle s'avance !
 Sa grâce est dans ses yeux.

SCENE

SCENE III.

EDOUARD, EUGENIE.

EUGENIE.

Pour la dernière fois
Je puis enfin, Seigneur, vous adresser ma voix :
Mon pere est condamné ; Souverain de sa vie,
L'abandonnerez-vous aux fureurs de l'envie ?

EDOUARD.

Je pouvois le sauver, quoiqu'il fût convaincu ;
Il va mourir, Madame, & vous l'avez voulu.

EUGENIE.

Le plus juste des Rois permettra-t-il le crime ?
D'infames délateurs, qu'un vil espoir anime,
Ont osé le charger du plus faux attentat ;
Des traîtres ont jugé le soutien de l'Etat.
Que son Maître le juge, ou s'il faut qu'il périsse,
Si, détournant les yeux, vous souffrez l'injustice,
S'il n'obtient plus de vous un reste d'amitié,
A ma douleur du moins accordez la pitié.
Ma vie est attachée à celle de mon pere :
Ainsi donc par vos coups je perdrois la lumiere !...
Mais dans vos yeux, Seigneur, je lis moins de courroux ;
Achevez, pardonnez, je tombe à vos genoux.

EDOUARD *la relevant.*

En quel état vous vois-je, ô ma chere Eugénie !
Vous l'objet de mes vœux, vous l'espoir de ma vie ;
Commandez en ces lieux, n'accablez plus mon cœur
Du remords d'avoir pu causer votre douleur.
Quoi c'est vous qui priez ! c'est moi qui vous afflige !
A quel affreux excès votre haine m'oblige !
Terminez d'un seul mot ma peine & votre effroi :
Régnez. Au même instant donnant ici la loi,

Tome II.

E

Vous dérobez Vorcestre au coup qui le menace :
C'est moi qui dans ce jour vous demande sa grace.

E U G E N I E.

C'en est donc fait, Seigneur, on versera son sang.
Vous savez quel devoir m'éloigne de ce rang.

E D O U A R D.

Oui, je fais mon malheur ; ce jour épouvantable,
Quand j'en doutois encore, & m'éclaire & m'accable :
Cessez de m'opposer des détours superflus,
Cruelle, je vois trop d'où partent vos refus.
Vous ne pouvez m'aimer, mes vœux sont votre peine :
Sous le nom du devoir vous déguisez la haine ;
Vous le voulez, Madame, il faut y consentir ;
De mon cœur déchiré cet amour va sortir.
C'en est fait, mais songez qu'après cette victoire,
Si je puis l'obtenir, je suis tout à ma gloire ;
Qu'à ma gloire rendu, n'agissant plus qu'en Roi,
Un pardon dangereux ne dépend plus de moi.
La Justice a parlé, je lui dois sa victime....
Vous voyez la fureur & l'amour qui m'anime ;
Madame, prononcez..... c'est le dernier moment,
Le Maître va parler, si l'on brave l'amant.

E U G E N I E.

Où me réduisez-vous, Seigneur ? Jugez vous-même
A quel horrible état, à quel tourment extrême
Me condamne aujourd'hui cet amour malheureux,
Pour qui le Ciel n'a fait qu'un destin rigoureux.
Tel est mon sort cruel : je veux sauver mon pere ;
Mais soit qu'à vos desseins je ne sois plus contraire,
Soit que je m'y refuse en ce dernier moment,
Ce pere infortuné pérît également :
Le supplice l'attend, si je vous suis rebelle ;
Il meurt de sa douleur, si je trahis son zele.

E D O U A R D.

C'est trop prier en vain, & c'est trop m'avilir :
Perdons des furieux, puisqu'ils veulent périr.

Il veut sortir.

TRAGÉDIE.

199

EUGENIE.

Ah ! Seigneur , arrêtez.... , & qu'enfin ma tendresse....
à part.

Que vais-je dire? Hélas! Surmontons ma foiblesse.
Puisqu'il est vrai , Seigneur , qu'un aveugle courroux
Est le seul sentiment qui vous reste pour nous ,
Accordez-moi du moins une grace dernière :
Qu'on ne me ferme plus la prison de mon pere ;
Que l'embrassant encor , qu'expirant dans ses bras ,
Je m'arrache à l'horreur d'apprendre son trépas.

EDOUARD.

L'inflexible rigueur de cette ame hautaine
Ne feroit pour mîes feux qu'affermir votre haine ;
Sans ses tristes conseils , sans son farouche esprit ,
Pour me haïr toujours , votre cœur vous suffit....
Je ne me connois plus dans ce cruel outrage....
Vos malheurs & les miens vont être votre ouvrage.

S C E N E I V.

EUGENIE.

O Rigoureux devoir ! Mes cris sont superflus ,
Et mes gémissements ne l'attendrissent plus....
Faut-il tout avouer ? ... M'entendra-t il encore? ...
Des Gardes entrent , précédant Arondel.
Quel est cet appareil , ce trouble que j'ignore?

S C E N E V.

EUGENIE , ARONDEL , GARDES.

EUGENIE.

A H ! Milord , c'en est fait ; je vais chercher la mort.
E 2

Arrêtez..... Elle fuit.....

S C E N E VI.

ARONDEL, GARDES.

ARONDEL.

Quel est donc notre sort ?
 Qu'attend-on ? Et pourquoi me laisse-t-on la vie ?
 Ton crime est-il comblé , trop ingrate patrie ?
 Renversant de tes loix le plus ferme soutien ,
 As-tu sacrifié ton dernier citoyen ?
 Qu'est devenu Worcestre ? Affreuse incertitude !
 Ne puis-je m'éclaircir dans mon inquiétude ?
 Dans mon cœur déchiré ce doute sur son sort
 Revient à chaque instant multiplier la mort :

* *Aux Gardes.*

Vous , * Ministres du meurtre & de la tyrannie ,
 Si chez vous la pitié n'est point anéantie ,
 Répondez ; rassurez mon esprit incertain ,
 Ou comblez les horreurs de mon affreux destin.....
 Vous ne répondez rien ? Ce farouche silence ,
 Barbares , m'apprend trop ce qu'il faut que je pense :
 Il est donc mort : Frappez , terminez mon malheur ;
 Qui versera mon sang sera mon bienfaiteur.
 Achevez de briser la chaîne déplorable
 Qui captive mon ame en ce séjour coupable ;
 Et délivrant mes yeux de l'aspect des mortels ,
 Sauvez-moi de l'horreur de voir des criminels.



S C E N E V I I.

GLASTON, ARONDEL, GARDES.
G L A S T O N.

LE Roi vient en ces lieux, vous pourrez faire entendre
Ce qu'aux Pairs assemblés vous refusez d'apprendre ;
Et vous justifiant.....

A R O N D E L.

Vos soins sont superflus ,
A me justifier je ne m'abaisse plus :
Oui , je voulois parler ; j'eus servi l'Angleterre ;
Mais par son noir forfait cette coupable terre
Aujourd'hui dans mon cœur a perdu tous ses droits ;
De la patrie enfin je n'entends plus la voix ,
Des traîtres , des complots , qu'elle soit la victime :
L'horreur doit habiter dans le séjour du crime ;
Que la guerre y répande & le deuil & l'effroi.
Mon ami m'est ravi ; tout est fini pour moi :
L'univers ne m'est plus qu'un désert où j'expire.....
Le supplice est-il prêt ? je n'ai plus rien à dire.

S C E N E V I I I.

EDOUARD, ARONDEL, GLASTON,
GARDES.

E D O U A R D.

DEmeure : quel secret t'unit aux attentats
Du traître qui t'attend pour marcher au trépas ?

A R O N D E L.

Qu'entends-je ? Il vit encore ! Appui de l'innocence ,
Je reconnois , ô Ciel ! j'adore ta puissance ;

E }

Je reverrai Vorcestre ! ô bonheur imprévu !
Je puis justifier & sauver la vertu.

E D O U A R D.

Pour ton propre forfait quand la mort te menace,
Téméraire, oses-tu parler d'une autre grace ?
Crois-tu par ces dehors d'une fausse grandeur,
D'un infame assassin ennoblir la fureur ?
Toi qui n'es dans ma Cour connu que par un crime,
Quel es-tu ? Quel destin , quelle fureur t'anime ?

A R O N D E L.

Je reçois , sans rougir , les noms des scélérats ;
L'apparence m'accuse & je ne m'en plains pas ;
Mais puisque vous daignez m'interroger , m'entendre ,
A votre estime , encor , Seigneur , je puis prétendre.
Je ne fardrai point l'aveu que je vous dois :
Non , la vérité seule est la langue des Rois.
Souvent dans les combats le sang de mes ancêtres
A coulé pour les Rois vos peres & nos maîtres ;
Et le nom d'Aron del , qui vit encore en moi ,
Ne vous annonce pas l'ennemi de son Roi.
Au sein de ces honneurs qu'adore le vulgaire ,
Je pouvois conserver un rang héréditaire ;
Mais né libre , j'ai fui l'esclavage des rangs ,
Et j'ai laissé ramper les flatteurs & les grands.
Spectateur des humains , citoyen de la terre ,
Pour vivre indépendant je quittai l'Angleterre ;
Et si , changeant de soins , je revois ce séjour ,
L'intérêt de l'Etat a voulu mon retour.
En Norvege informé de la fuite d'Alzonde ,
Et d'une trahison qu'ici même on seconde ,
J'en venois à Vorcestre éclaircir les horreurs ,
Et j'arrivois enfin quand j'appris ses malheurs.
Je ne le défends pas des crimes qu'on m'annonce ,
Défendu par ses mœurs , sa vie est ma réponse :
J'ai paru sans effroi : plus stable que le sort ,
L'amitié prend des fers & partage la mort.
Si j'ai puni Volfax , la plus pure lumière

Va rendre à la vertu sa dignité première.
Regardez cet écrit qu'a signé l'imposteur.
Vous connoissez la main, lisez, voyez, Seigneur,
Si les tourments sont faits pour qui vous en délivre,
Et jugez qui des deux a mérité de vivre.

EDOUARD.

Que vois-je ? avec Volfax Aglaé conspiroit !
Dans quel abyme affreux le traître m'attiroit !

ARONDEL.

Son inflexible haine empêchoit Eugénie
De confondre à vos yeux la noire calomnie.

EDOUARD.

Mortel, ami des cieux, vous que leur équité
A chargé d'apporter ici la vérité,
Vous verrez qu'Edouard est digne de l'entendre,
Et qu'il n'opprime point ceux qu'elle fait défendre.
Vorcestre dans mon cœur porte le coup mortel :
Tandis qu'un noir complot le peignoit criminel,
Sans regret, sans pitié, j'attendois son supplice ;
Mais le courroux se taît où parle la justice.

Aux Gardes.

Vorcestre est libre, allez, qu'il paroisse à mes yeux,
Et pour mieux éclaircir ces projets factieux,
Qu'en ces lieux, à l'instant, Aglaé soit conduite ;
Ignorant ses complots, je permettois sa fuite.
Glaston, volez au port : qu'aujourd'hui nul vaisseau
Ne s'éloigne d'ici sans un ordre nouveau.



SCENE IX.

EDOUARD, VORCESTRE,
ARONDEL, GARDES.

EDOUARD.

Vorcestre, paroissez : en vain la calomnie
Vous a voulu ravir & l'honneur & la vie ;
Du Juge des humains l'immortelle équité
Des traits de l'imposteur sauve la probité :
Briser d'injustes fers , c'est venger l'innocence ;
Vous rendre à votre rang , vous laisser ma puissance,
C'est moins une faveur qu'un légitime choix :
La vertu doit régner ou conseiller les Rois.
Mais ces titres brillants s'obscurciroient peut-être ,
S'il vous manquoit celui d'ami de votre maître.
Vous savez trop pourquoi ce titre fut perdu ;
Vous savez à quel prix il peut être rendu.

VORCESTRE.

Si je pouvois changer , par cet opprobre insigne ,
De vos bienfaits , Seigneur , je me rendrois indigne.
Un lâche, au gré des temps , varie & se dément ;
Mais l'honneur se ressemble , & n'a qu'un sentiment.
Qu'attendez - vous , Seigneur ? On murmure , on
conspire ,

Un instant affermit ou renverse un empire :
De traîtres investi , l'Etat veut en ce jour
Des soins plus importants que les soins de l'amour.
La perfide Aglaé , ministre des rebelles ,
Peut seule en dévoiler les trames criminelles ;
Que tarde-t-on , Seigneur , à la conduire ici ?

EDOUARD.

Mes ordres sont donnés ; on doit.... Mais la voici.

S C E N E X.

EDOUARD, ALZONDE, VORCESTRE,
ARONDEL, GLASTON, GARDES.

ARONDEL.

EN croirai-je mes yeux ? C'est elle-même...

ALZONDE.

Arrête,

Je te connois, je vois l'orage qui s'apprête ;
Mais lasse de la vie, & lasse de forfaits ;
J'éclaircirai sans toi mes funestes secrets.

A Edouard.

Toi qui fais ma disgrâce & ma douleur profonde,
Respecte ton égale, & reconnois Alzonde.

EDOUARD.

Alzonde !

ALZONDE.

A tes malheurs tu la reconnoîtras :

Mon nom est, je le fais, l'arrêt de mon trépas ;
Mais quand toute espérance à mon ame est ravie,
Que craindre ? Tu ne peux que m'enlever la vie,
Tu perdras davantage, & j'aurai la douceur
De te voir en mourant survivre à ton malheur :
De mes ressentiments je te laisse ce gage.....

Mais trop long-temps ici je contrains mon courage,
Alzonde, toujours Reine au milieu des revers,
Inconnue à tes yeux fut libre dans tes fers ;
Et dans l'instant fatal où tu peux me connoître,
Je fais comme un grand cœur doit fuir l'aspect d'un
maître.

EDOUARD.

Gardes, suivez ses pas.

E 5

SCENE XI.

EDOUARD, VORCESTRE,
ARONDEL, GLASTON.

EDOUARD.

M On esprit agité
Ne peut de ses discours percer l'obscurité :
Quel est cet avenir, quelles sont ces disgrâces
Que m'annoncent ici ses altières menaces ?
Que craindre ? Elle est captive, & ce ton menaçant
Est le dernier transport d'un courroux impuissant.
Je ne sens aujourd'hui que le bonheur suprême
De voir, de consoler, d'obtenir ce que j'aime.
En faveur de mes vœux le Ciel s'est déclaré.
Vous en voyez, Vorcestre, un présage assuré ;
Et lorsqu'en mon pouvoir il met mon ennemie,
Son choix n'est plus douteux, il couronne Eugénie.

SCENE XII.

EDOUARD, VORCESTRE,
ARONDEL, GLASTON.

GLASTON.

S Eigneur, la fiere Alzonde a su tromper nos yeux ;
Elle s'est poignardée au sortir de ces lieux.

- » On m'apprête la mort, je ne fais point l'attendre ;
- » Dit-elle ; c'est de moi que mon sort doit dépendre ;
- » Le poison m'a vengée ; en ce même moment.

» Ma rivale périt : frémis , funeste amant ,
 » Tu sauras qui j'aimois , par l'effet de ma haine.
 » Je me venge en amante , & me punis en Reine. «

EDOUARD.

Quel noir pressentiment d'un barbare destin....
 Que l'on cherche Eugénie , & qu'elle apprenne enfin....

Eugénie arrive , soutenue par ses femmes.

O Ciel ! en quel état elle s'offre à ma vue !

O détestable Alzonde !

VORCESTRE.

O disgrâce imprévue !

S C E N E XIII.

EDOUARD, VORCESTRE, ARONDEL,
 EUGENIE, ISMENE, GLASTON.

EUGENIE.

Que servent les regrets ? Laissez jouir mon cœur
 Du peu de temps que doit m'accorder ma douleur.
 Le croirai-je ! ô mon pere ! Une juste puissance
 A puni l'imposture & sauvé l'innocence.
 Quel heureux changement , comblant tous mes désirs ,
 Dans l'horreur du trépas m'offre encor des plaisirs....
 Je renais un instant ; en perdant la lumière ,
 Je puis vous dévoiler mon ame toute entiere.
 J'ai trop long-temps gémi sous ce triste fardeau ;
 Il n'est plus de secret sur le bord du tombeau....
 Je dois bénir le coup qui du jour me délivre.
 Victime de mon cœur , je ne pouvois plus vivre
 Que dans l'horrible état d'un amour sans espoir ,
 Ou qu'infidelle aux loix ainsi qu'à mon'devoir.
 Pardonnez , ô mon pere , aux feux que je déplore ;

Ils seroient ignorés, si je vivois encore.....

Oui, le Ciel l'un pour l'autre avoit formé nos cœurs.

Prince.... je vous aimois.... Je vous aime.... Je meurs.

V O R C E S T R E.

Hélas!

EDOUARD.

C'en est donc fait ! O douleur immortelle !

O Ciel ! éteins mes jours, ils n'étoient que pour elle.

Fin de la Tragédie d'Edouard.

S I D N E I,

C O M É D I E,

Représentée en 1745 par les Comédiens
ordinaires du Roi.

.... *Hinc illud est tædium & displicentia sui... fastidio esse cœpit vita & ipse mundus, & subit illud rabidarum deliciarum, quousque eadem?* SENECA.



A C T E U R S.

SIDNEI.

ROSALIE, amante de Sidnei.

HAMILTON, ami de Sidnei.

DUMONT, valet de chambre de Sidnei.

HENRI, jardinier.

MATHURINE, fille de Henri.

*La Scène est en Angleterre , dans une maison
de campagne.*

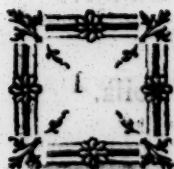


SIDNEI, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

DUMONT.



L falloit , sur ma foi , que le mauvais

Poëte

Qui chanta le premier l'amour de la
retraite ,

Fût un triste animal ; quel ennuyeux
séjour

Pour quelq'un un peu fait à celui de la Cour !
Depuis trois mortels jours qu'en ce manoir champêtre
Je partage l'ennui dont se nourrit mon maître ,
J'ai vieilli de trois ans. Est-il devenu fou ,
Monsieur Sidnei ? Quoi donc se nicher en hibou !
Lui , riche , jeune , exempt de tout soin incommode ;
Au milieu de son cours des femmes à la mode ;
A la veille , morbleu , d'avoir un Régiment ,

Planter là l'Univers, s'éclipser brusquement ;
 Quitter Londres & la Cour pour sa maudite terre !
 Si je savois du moins quel sujet nous enterre
 Dans un gîte où jamais nous ne sommes venus :
 Mais j'ai beau lui parler, il ne me répond plus.
 Depuis un mois entier c'est le silence même :
 Oh ! je saurai pourquoi nous changeons de système ;
 Il ne sera pas dit que nous nous ennuiérons ,
 Sans que de notre ennui nous sachions les raisons.
 Allons..... J'allois me faire une belle querelle ,
Revenant sur ses pas.

Il m'a bien défendu d'entrer sans qu'il appelle :
 Il n'a point emmené seulement un laquais ,
 Il faut qu'en ce désert je sois tout désormais ,
 Et qu'un valet de chambre ait la peine de faire
 Le service des gens, outre son ministère.
 Ah ! la chienne de vie ! Encor si dans ces bois ,
 Pour se défennuyer, on voyoit un minois ,
 Certain air, quelque chose enfin dont au passage
 On pût avec honneur meubler son hermitage ,
 On prendroit patience, on auroit un maintien ;
 Mais rien n'existe ici, ce qui s'appelle rien :
 C'est pour un galant homme un pays de famine.
 J'ai pourtant entrevu certaine Mathurine ,
 Fille du Jardinier, gentille, mais cela
 M'a l'air si sot, si neuf.... Ah parbleu, la voilà.
 Bon jour, la belle enfant.

S C E N E II.

DUMONT, MATHURINE,
faisant plusieurs révérences.

DUMONT.

P Oint de cérémonie :
 Approchez..... Avez-vous honte d'être jolie ?

COMÉDIE.

113

Pourquoi cette rougeur & cet air d'embarras ?

MATHURINE.

Monsieur.....

DUMONT.

Ne craignez rien : où portiez-vous vos pas ?

MATHURINE.

Monsieur, je vous cherchois.

DUMONT, *à part.*

Ceci change la note.

Me chercher ? mais vraiment elle n'est pas si sotte.

MATHURINE.

Vous êtes notre maître ?

DUMONT.

A peu près ; mais voyons ,

Comme au meilleur ami , contez-moi vos raisons.

MATHURINE.

Pour une autre que moi , Monsieur , je suis venue....

DUMONT.

Oh ! je vous vois pour vous.

MATHURINE.

Une dame inconnue

Depuis quatre ans entiers , toujours dans le chagrin ,
Demeure en ce pays , dans un château voisin.

DUMONT.

Achevez , dites-moi que veut cette inconnue ?

MATHURINE.

Vous voudrez l'obliger dès que vous l'aurez vue ;

Je ne fais quel service elle espère de vous ,

Mais si-tôt qu'elle a su que vous étiez chez nous ,

J'étois près d'elle alors , j'ai remarqué sa joie :

Et si je viens ici , c'est elle qui m'envoie

Vous demander , Monsieur , un moment d'entretien ;

Elle vous croit trop bon pour lui refuser rien.

DUMONT.

Des avances ! oh , oh ! le monde se renverse ;

On a raison , l'aisance est l'ame du commerce.

Oui , qu'elle se présente ; au reste elle a bien fait

De vous donner en chef le soin de son projet ;

Quel mérite enfoui dans une terre obscure !
 J'admire les talents que donne la nature ;
 Déjà dans l'ambassade auroit-on mieux le ton
 Et l'air mystérieux de la profession ,
 Quand on auroit servi vingt petites-maîtresses ,
 Et de l'art des messages épuisé les finesses ?
 Mais ce rôle pour vous , ma fille , est un peu vieux ,
 Votre âge en demande un que vous rempliriez mieux ;
 Et , sans négocier pour le compte des autres ,
 Vous devriez n'avoir de secrets que les vôtres.

MATHURINE.

Je ne vous entends point.

DUMONT.

Je vous entends bien moi.

A part.

Ma foi je la prendrois , si j'étois sans emploi :
 Tenez , je ne veux point tromper votre franchise ,
 Monsieur est là-dedans , vous vous êtes méprise :
 Je ne suis qu'en second ; mais cela ne fait rien ,
 Je parlerai pour vous , & l'affaire ira bien ;
 C'est un consolateur des beautés malheureuses ,
 Qui fait , quand il le veut , des cures merveilleuses.

MATHURINE.

A tout autre qu'à lui ne dites rien sur-tout !
 On vient..... Chut , c'est mon pere.

DUMONT.

Oh ! des peres par-tout !

S C E N E III.

DUMONT, HENRI, MATHURINE.

HENRI , portant un paquet de lettres.

AH ! ah ! c'est trop d'honneur , Monsieur , pour
 notre fille.

COMÉDIE.

113

DUMONT.

Vraiment , maître Henri , je la trouve gentille.

HENRI.

Ca ne dit pas grand'chose.

DUMONT.

Oh ! que cela viendra !

Le temps & ton esprit.... Mais que portes tu là ?

HENRI *lui donnant les lettres.*

Un paquet qu'un courrier m'a remis à la porte.

DUMONT.

Et qu'est-il devenu ?

HENRI.

Bon , le diable l'emporte

Et ne se renverra que dans trois jours d'ici.

DUMONT.

J'entends , je crois , mon Maître..... Oui , sortez , le
voici.

SCENE IV.

SIDNEY *lisant quelques papiers* , DUMONT.

DUMONT.

O Serois-je , Monsieur , (cela sans conséquence ,
Et sans prétendre après gêner votre silence ,)
Vous présenter deux mots d'interrogation ?
Comme j'aurois à prendre une précaution ,
Si nous avions long-temps à rêver dans ce gîte ,
Faites-moi le plaisir de me l'apprendre vite ,
Vu que si nous restons quatre jours seulement ,
Je voudrois m'arranger , faire mon testament ,
Me mettre en regle.... Enfin , Monsieur , je vous
le jure ,

Je ne puis plus tenir dans cette sépulture ;
 Etant seul on raisonne , on bâille en raisonnant ;
 Et l'ennui ne vaut rien à mon tempérament....

SIDNEI.

Une table , une plume.

DUMONT.

Eh mais....

SIDNEI.

Point de répliques :

Qu'on tienne un cheval prêt.

DUMONT.

Nous sommes laconiques.

Il sort.

S C E N E V.

SIDNEI *affis.*

DEpuis qu'à ce parti mon esprit s'est rangé ,
 Du poids de mes ennuis je me sens soulagé ;
 Nulle chaîne en effet n'arrête une ame ferme ,
 Et les maux ne sont rien quand on en voit le terme.

Après avoir écrit quelques lignes.

O vous que j'adorai , dont j'aurois toujours dû
 Chérir le tendre amour , les graces , la vertu !
 Vous , dont mon inconstance empoisonna la vie ,
 Si vous vivez encor , ma chere Rosalie ,
 Vous verrez que mon cœur regretta vos liens ,
 Des mains de mon ami vous recevrez mes biens :
 Il ne trahira point les soins dont ma tendresse
 Le charge en expirant dans ces traits que je laisse.

Il écrit.



S C E N E V I.

SIDNEI, DUMONT.

DUMONT.

MA requête, Monsieur, touchant notre retour,
 (A quoi vous répondrez, on ne fait pas le jour,)
 M'avoit fait oublier ce paquet... *A part.*

Il envoie

(Il met les lettres sur la table.)

Sans doute un homme à Londres : usons de cette voie.]

Il prend une plume qu'il taille.

SIDNEI écrivant.

Que vas-tu faire ?

DUMONT.

Moi ? mes dépêches : parbleu,
 Il faut mander du moins que je suis en ce lieu ;
 Croyez-vous qu'on n'ait pas aussi ses connoissances ?
 Vous m'avez fait manquer à toutes bienséances,
 Partir sans dire adieu, se gîter sans dire où ;
 Dans ma société on me prend pour un fou ;
 D'ailleurs quitter ainsi la bonne compagnie,
 Monsieur, c'est être mort au milieu de sa vie.
 Vous avez, il est vrai, des voisins amusants,
 D'agréables Seigneurs, des campagnards plaisants,
 Qui vous diront du neuf sur de vieilles gazettes,
 Cela fera vraiment des visites parfaites.

SIDNEI.

Console-toi, demain Londres te reverra.

DUMONT.

Vous me ressuscitez, j'étois mort sans cela.

SIDNEI continuant d'écrire.

Tu ne te fais donc pas au pays où nous sommes ?

Moi ! j'aime les pays où l'on trouve des hommes.
 Quel diable de jargon ! Je ne vous connois plus,
 Vous ne m'aviez pas fait au métier de reclus ;
 Depuis votre retour du voyage de France,
 Où mon goût près de vous me mit par préférence ,
 Je n'avois pas encor regretté mon pays ;
 Je me trouvois à Londres aussi bien qu'à Paris ;
 J'étois dans le grand monde employé près des belles ,
 Je portois vos billets, j'étois bien reçu d'elles ;
 De l'amant en quartier on aime le coureur,
 Je remplissois la charge avec assez d'honneur ;
 En un mot, je menois un train de vie honnête ;
 Mais ici je me rouille & je me trouve bête :
 Ma foi, nous faisons bien de partir promptement,
 Et d'aller à la Cour, notre unique élément.
 Mais puisque nous partons, qu'est-il besoin d'écrire ?

SIDNEI.

Tu pars, je reste, moi.

DUMONT.

Quel chagrin vous inspire
 Ce changement d'humeur, cette haine de tout,
 Et l'étrange projet de s'ennuyer par goût ?
 Je devine à peu près d'où vient cette retraite :
 Oui, c'est quelque noirceur que l'on vous aura faite ;
 Quelque femme, abrégeant son éternelle ardeur,
 S'est-elle résignée à votre successeur ?
 Il est piquant pour moi qui n'ai point de querelles,
 Et suis en pleine paix avec toutes nos belles,
 D'être forcé de vivre en ours, en hébété,
 Parce que vous boudez ou qu'on vous a quitté.

SIDNEI.

Chez Milord Hamilton tu porteras ma lettre.

DUMONT.

C'est de lui le paquet qu'on vient de me remettre,
 Sur l'adresse du moins je l'imagine ainsi.

SIDNEI.

Comment, par quel hazard me fait-il donc ici ?

Il lit une lettre , & laisse les autres sans les ouvrir.

Il me mande qu'il vient ; mais j'ai quelques affaires
Que je voudrois finir en ces lieux solitaires :
Il faut , en te hâtant , l'empêcher de partir....

DUMONT.

Et vous laisser ici rêver , sécher , maigrir ,
Entretenir des murs , des hiboux & des hêtres....
Mais j'ai vu quelquefois que vous lisiez vos lettres.

Dumont lit les adresses.

Ou je suis bien trompé , Monsieur , ou celle-ci
Est de quelque importance ; elle est de la Cour....

SIDNEI , *l'ayant lue.*

Oui ,

Et j'ai ce Régiment.....

DUMONT.

Je ne me sens pas d'aise !

Allons , Monsieur , je vais préparer votre chaise ;
Sans doute nous partons , il faut remercier....
Mais quel est ce mystère ? Il est bien singulier
Qu'après tant de désirs , de poursuites , d'attente ,
Obtenant à la fin l'objet qui vous contente ,
Vous paroissez l'apprendre avec tant de froideur !

SIDNEI *écrivait toujours.*

Es-tu prêt de partir ? J'ai fait.

DUMONT.

Sur mon honneur ,

Je reste confondu ; cet état insensible ,
Votre air froid , tout cela m'est incompréhensible
Et si jusqu'à présent je ne vous avois vu
Un maintien raisonnable , un bon sens reconnu ,
Franchement je croirois.... Excusez ce langage....

SIDNEI.

Va , mon pauvre Dumont , je ne suis que trop sage.

DUMONT.

Et pour nourrir l'ennui qui vous tient investi ,
Vous entretenez-là votre plus grand ami :
Ce n'est qu'un philosophe. Au lieu de cette Epître
Qui traite sûrement quelque ennuyeux chapitre ,

Que ne griffonnez-vous quelques propos plaisants
A ces autres amis toujours fous & brillants,
Qui n'ont pas le travers de réfléchir sans cesse ?

SIDNEI.

Pour des soins importants à lui seul je m'adresse ;
Tous ces autres amis, réunis par l'humeur,
Liés par les plaisirs, tiennent peu par le cœur :
Je me fie au seul d'eux que je trouve estimable,
L'homme qui pense est seul un ami véritable.

DUMONT.

Du moins en vous quittant, je prétends vous laisser
En bonne compagnie : on vient de m'adresser
Une nymphe affligée, & qui lasse du monde,
Cache dans ce désert sa tristesse profonde ;
Cela sent l'aventure ; elle veut, m'a-t-on dit,
De ses petits malheurs vous faire le récit :
Outre qu'elle est en pleurs, on dit qu'elle est charmante :
Si cela va son train, gardez-moi la Suivante ;
Vous savez là-dessus les usages d'honneur.

SIDNEI.

Laisse tes visions.

DUMONT.

Des visions, Monsieur !

C'est parbleu du solide, & tel qu'on n'en tient gueres :
J'ai lâché pour nous deux quelques préliminaires ;
Ne vous exposez pas à les désespérer,
Et pour tuer le temps, laissez-vous adorer.
Irai-je en votre nom, comme l'honneur l'ordonne,
Leur dire....

SIDNEI.

Laisse-moi, je ne veux voir personne.

DUMONT.

Oh ! pour le coup, Monsieur, je vous tiens trépassé :
Vous ne sentez plus rien.

SIDNEI, *se levant & emportant ce qu'il vient d'écrire.*

Attends-moi, j'ai laissé

Un papier important....

Il sort.

SCENE

SCENE VII.

DUMONT.

JE n'y puis rien connoître:
 La tête, par ma foi, tourne à mon pauvre maître,
 Et me voilà tout seul chargé de la raison,
 Et du gouvernement de toute la maison.
 Il est blazé sur tout, tandis qu'un pauvre diable
 Comme moi goûte tout, trouve tout admirable.
 On est fort malheureux avec de pareils rats:
 Je suis donc heureux, moi! je ne m'en doutois pas;
 Il partira, s'il veut que je me mette en route.
 Et sa lettre.... attendez.... Henri!

HENRI *derriere le théâtre.*

Monsieur!

DUMONT.

Ecoute:

Il a beau commander, je ne partirai pas,
 Son air m'alarme trop pour le quitter d'un pas.

SCENE VIII.

DUMONT, HENRI.

DUMONT.

IL faut aller à Londres, & porter une lettre.

HENRI.

Deux, Monsieur, s'il le faut.

DUMONT.

On va te la remettre....

Tome II.

F.

Il est malade ou fou , peut-être tous les deux :
 Quel est donc le malheur de tous ces gens heureux ?
 Ils nagent en pleine eau , quel diable les arrête ?

H E N R I .

Tenez , Monsieur Dumont , je ne suis qu'une bête ;
 Mais voyant notre maître , & rêvant à part moi ,
 J'estime , en ruminant , avoir trouvé pourquoi :
 Etant chez feu Monsieur , j'ons vu la compagnie ,
 J'ons entendu causer le monde dans la vie .
 Tous ces grands Seigneurs-là ne sont jamais plaisants ,
 Ils n'ont pas l'air joyeux , ils attristent les gens ;
 Comme ils sont toujours bien , leur joie est toute usée ,
 Vous ne les voyez plus jeter une risée ;
 Il leur faudroit du mal & du travail parfois .
 Pour rire d'un bon cœur , parlez moi d'un bourgeois !
 Mais pour en revenir au mal de notre maître ,
 Je sommes , voyez-vous , pour nous y bien connoître ,
 Puisque j'ons vu son pere aller le même train ;
 Il fera tout de même une mauvaise fin ,
 Si cela continue , & ce seroit dommage
 Qu'un si brave Seigneur , si bon maître , si sage.....

D U M O N T .

Oui vraiment ; mais dis-moi : qu'avoit son pere ?

H E N R I .

Rien ;

Le mal qui tue ici ceux qui se portient bien .

D U M O N T .

Comment donc ?

H E N R I .

Ah ! ma foi qui l'entendra l'explique ;
 Je ne fais si chez vous c'est la même rubrique
 Comme en ce pays-ci ; mais je voyons des gens
 Qu'on ne soupçonnoit pas d'être fous en dedans ,
 Qui sans aucun sujet , sans nulle maladie ,
 Plantiont là brusquement toute la compagnie ,
 Et de leur petit pas s'en vont chez les défunts ,
 Sans prendre de témoins , de peur des importuns .

Tenez , défunt son pere , honneur soit à son ame ,
 C'étoit un homme d'or , humain comme une femme ,
 Semblable à son enfant comme deux gouttes d'iau ;
 Si bien donc qu'il s'en vint dans ce même châtaiu ;
 Jadis il me parloit , il avoit l'ame bonne :
 Or il ne parloit plus pour moi ni pour personne ;
 Mais la parole est libre , & cela n'étoit rien .
 Je le voyions varmeil comme s'il étoit bien :
 Point du tout , un biau jour il dormoit comme un diable ,
 Si bien qu'il dort encore ; on trouva sur la table
 Un certain brinborion , où l'on fut débrouiller
 Qu'il s'étoit endormi pour ne plus s'éveiller .
 C'étoit un grand esprit .

DUMONT.

C'étoit un très-sot homme ;
 Le fils pourroit fort bien faire le second tome :
 Laisse-moi faire , il vient... allons , va t'appreter ;
 Reviens vîte.

SCENE IX.

SIDNEI, DUMONT.

SIDNEI.

ES-tu prêt ?

DUMONT.

Oui , tout prêt à rester.

SIDNEI.

Comment ?

DUMONT.

J'ai réfléchi... D'ailleurs l'inquiétude...
 Et puis de certains bruits sur votre solitude...

SIDNEI.

Quoi ! que t'a-t-on dit ? qui ?

Je ne cite jamais ?

Il suffit qu'à vous voir triste dans cet excès,
Et changé tout-à-coup de goût & de génie,
On vous croiroit brouillé, Monsieur, avec la vie :
Vous ne venez, dit-on, ici vous enfoncer
Que pour vous y laisser lentement trépasser.

SIDNEI.

Où prends-tu cette idée ?

DUMONT.

Il est vrai qu'elle est folle,
Mais la précaution n'est pas un soin frivole ;
La vie est un effet dont je fais très-grand cas,
Et j'y veille pour vous, si vous n'y veillez pas.

SIDNEI.

Dumont, à ce propos, s'aime donc bien au monde ?

DUMONT.

Moi ! Monsieur, mon projet, si le Ciel le seconde,
Est de vivre content jusqu'à mon dernier jour :
On ne vit qu'une fois, & puisque j'ai mon tour,
Tant que je le pourrai, je tiendrai la partie.
J'aurois été héros sans l'amour de la vie ;
Mais dans notre famille on se plaît ici-bas ;
Vous savez que des goûts on ne dispute pas.
Mon pere & mes aïeux, dès avant le déluge,
Etoient dans mon système, autant que je le juge,
Et mes futurs enfants, tant gredins que Seigneurs,
Seront du même goût, ou descendront d'ailleurs.
Les grands ont le brillant d'une mort qu'on publie,
Nous autres bonnes gens, nous n'avons que la vie ;
Nous avons de la peine, il est vrai ; mais enfin
Aujourd'hui l'on est mal, on sera mieux demain :
En quelque état qu'on soit, il n'est rien tel que d'être...

SIDNEI.

Laisse-là ton sermon, & va porter ma lettre.

DUMONT.

J'en suis fâché, Monsieur, cela ne se peut pas.

COMÉDIE.

125

SIDNEI.

De vos petits propos à la fin je suis las ;
J'aime assez, quand je parle , à voir qu'on obéisse ;
Et quand un valet fat montre quelque caprice,
Je fais congédier.

DUMONT.

Ayez des sentiments !
Voilà tout ce qu'on gagne à trop aimer les gens ;
Est-ce pour mon plaisir (j'enrage quand j'y pense :)
Que je demeure ici ? La belle jouissance !
Si mon attachement.....

SIDNEI.

Cessez de m'ennuyer ,
Et partez , ou sinon....

On entend le bruit d'un fouet.

DUMONT.

Voilà votre courrier.

Henri paroît.

SIDNEI.

Qui ?

DUMONT.

Lui, c'est mon Commis.

SCENE V.

SIDNEI, DUMONT, HENRI.

SIDNEI.

F Aquin , quel est le maître ?

DUMONT.

Monsieur, je fais fort bien que c'est à vous à l'être ;
Mais enfin dans la vie il est de certains cas.....
Battez-moi , tuez-moi , je ne partirai pas ;
Je ne puis vous quitter dans l'état où vous êtes ,

F 3

Et plus vous me pressez , plus mes craintes secrettes.

SIDNEI.

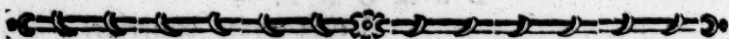
Henri, partez pour Londres , & portez dans l'instant
A Milord Hamilton ce paquet important.

Vous, sortez de chez moi , faites votre mémoire,
Après quoi partez.

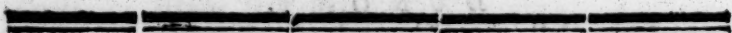
Il sort.

DUMONT.

Bon , me voilà dans ma gloire :
Vous me chassez , tant mieux , je m'appartiens ; ainsi
Je m'ordonne séjour , moi , dans ce pays-ci...
Il n'aura pas le cœur de me quitter ; il m'aime ,
Et je veux le sauver de ce caprice extrême :
Les maîtres cependant sont des gens bienheureux
Que souvent nous ayons le sens commun pour eux.



A C T E I I.



S C E N E P R E M I E R E.

HAMILTON, DUMONT.

DUMONT.

Vous metirez , Monsieur , d'une très-grande peine ,
Et je bénis cent fois l'instant qui vous amene :
Voyez mon pauvre maître , & traitez son cerveau ;
Peut-être saurez-vous par quel travers nouveau
Lui-même se condamne à cette solitude ,
Et s'il veut , malgré moi , s'en faire une habitude.
Il vient de vous écrire , & sans doute ici près
Vous aurez en chemin rencontré son exprès.

HAMILTON.

Non, mais j'ai remarqué, traversant l'avenue,
Deux femmes dont je crois que l'une m'est connue;
Mais ma chaise a passé, je n'ai pu les bien voir :
T'a-t-on dit ce que c'est ? Pourroit-on le savoir ?

DUMONT.

Je devine à peu près ; au pays où nous sommes,
Il faut, Monsieur, qu'il soit grande disette d'hommes ;
Dès qu'on a su mon maître établi dans ces lieux,
Ambassade aussi-tôt, sans prélude ennuyeux.
Mais lui, comme il n'est plus qu'une froide statue,
Il a tout nettement refusé l'entrevue ;
Moi, qui ne suis point fait à de telles rigueurs,
Je prétends m'en charger, j'en ferai les honneurs :
Je les prends pour mon compte, & je fais trop le monde.
Si le cœur vous en dit....

HAMILTON.

Va, fais qu'on te réponde,
Instruis-toi de leurs noms... Mais est-il averti ?

DUMONT.

Oui, j'ai fait annoncer que vous êtes ici ;
Il promène ici près sa rêverie austère :
Vous l'avez vu là-bas changer de caractère,
De ses meilleurs amis éviter l'entretien ;
Tout fuir jusqu'aux plaisirs : tout cela n'étoit rien.

HAMILTON.

Mais que peut-il avoir ? Quelle seroit la cause....

DUMONT.

Il seroit trop heureux s'il avoit quelque chose ;
Mais ma foi je le crois affligé sans objet.

HAMILTON.

De ce voyage au moins dit-il quelque sujet ?

DUMONT.

Bon ! Parle-t-il encor ? Se taire est sa folie ;
Ce qu'il vient d'ordonner sur le champ il l'oublie.
Il m'avoit chassé, moi, malgré notre amitié,
Et j'enrageois très-fort d'être congédié,

Quelques moments après je fers à l'ordinaire,
 Il dîne sans me dire un mot de notre affaire,
 Voilà ce qui m'afflige, & non sans fondement :
 Je l'aimerois bien mieux brutal, extravagant,
 Je lui croirois la fièvre ; & puisqu'il faut le dire,
 Je voudrois pour son bien qu'il n'eût qu'un bon délire,
 On sauroit le remède en connoissant le mal ;
 Mais par un incident & bizarre & fatal,
 Grave dans ses revers, tranquille en sa manie,
 Il est fou de sang froid, fou par philosophie,
 Indifférent à tout comme s'il étoit mort.
 Il n'auroit autrefois reçu qu'avec transport
 Un Régiment ; eh bien, il en a la nouvelle,
 Sans qu'au moindre plaisir ce titre le rappelle.
 Il avoit, m'a-t-on dit, certain pere autrefois
 Qui cachant comme lui sous un maintien sournois
 Sa tristesse, ou plutôt sa démence profonde,
 Ici même un beau jour s'escamota du monde :
 C'est un tic de famille, & j'en suis pénétré ;
 Enfin sans vous, Monsieur, c'est un homme enterré.
 Voyez, interrogez ; il vous croit, il vous aime,
 Je vous laisserai seuls.... Mais le voici lui-même.

S C E N E II.

SIDNEI, HAMILTON.

HAMILTON.

J'Ai voulu le premier vous faire compliment,
 Ami, c'étoit trop peu qu'écrire simplement,
 Et je viens vous marquer dans l'ardeur la plus vive,
 Combien je suis heureux du bien qui vous arrive.
 Mais je suis fort surpris de vous voir en ce jour
 Un air si peu sensible aux graces de la Cour.

SIDNEI.

Je vais vous avouer avec cette franchise

Que l'amitié sincère entre nous autorise,
 Que j'aurois mieux aimé, je vous le dis sans fard,
 Ne vous avoir ici que quelques jours plus tard.
 Dans ce même moment on vous porte ma lettre
 Sur un point important qui ne peut se remettre;
 Et si vous entriez dans mes vrais intérêts....

HAMILTON.

Je vous laisserois seul dans vos tristes forêts?
 Je ne vous conçois pas; cet emploi qu'on vous
 donne,
 Pour en remercier, vous demande en personne.
 Quoi! restez-vous ici?

SIDNET.

Je ne vous cache pas
 Que, dégoûté du monde, ennuyé du fracas,
 Fatigué de la Cour, excédé de la ville,
 Je ne puis être bien que dans ce libre asyle.

HAMILTON.

Mais enfin, au moment où vous êtes placé,
 Ce projet de retraite aura l'air peu sensé,
 Et sur quelques motifs que votre goût se fonde,
 Vous allez vous donner un travers dans le monde;
 Il ne lui faut jamais donner légèrement
 Ces spectacles d'humeur, qu'on soutient rarement.
 On le quitte, on s'ennuie, on souffre, on dissimule,
 On revient à la fin, on revient ridicule:
 Un mécontent d'ailleurs est bientôt oublié;
 Tout meurt, faveur, fortune, & jusqu'à l'amitié,
 Son histoire est finie, il s'exile, on s'en passe,
 Et lorsqu'il reparoit, d'autres ont pris la place:
 Ne peut-on autrement échapper au cahos?
 Pour s'éloigner du bruit, pour trouver le repos,
 Faut-il fuir tout commerce & s'enterrer d'avance?
 L'homme sensé, qu'au monde attache sa naissance,
 Sans quitter ses devoirs, sans changer de séjour,
 Peut vivre solitaire au milieu de la Cour.

F 5

S'affranchir sans éclat , ne voir que ce qu'on aime ,
 Ne renoncer à rien ; voilà le seul système.
 Mais parlez-moi plus vrai : d'où vous vient ce dessein ?
 Quel chagrin avez-vous ?

S I D N E I.

Moi, je n'ai nul chagrin ,
 Nul sujet d'en avoir.

H A M I L T O N.

C'est donc misanthropie :
 Prévenez , croyez-moi , cette sombre manie ;
 Quels que soient les humains , il faut vivre avec eux.
 Un homme difficile est toujours malheureux ;
 Il faut savoir nous faire au pays où nous sommes ,
 Au siècle où nous vivons.

S I D N E I.

Je ne hais point les hommes ,
 Ami , je ne suis point de ces esprits outrés ,
 De leurs contemporains ennemis déclarés ,
 Qui , ne trouvant ni vrai , ni raison , ni droiture ,
 Meurent en médissant de toute la nature.
 Les hommes ne font point dignes de ce mépris :
 Il en est de pervers ; mais dans tous les pays ,
 Où l'ardeur de m'instruire a conduit ma jeunesse ,
 J'ai connu des vertus , j'ai trouvé la sagesse ;
 J'ai trouvé des raisons d'aimer l'humanité ,
 De respecter les nœuds de la société ,
 Et n'ai jamais connu ces plaisirs détestables
 D'offenser , d'affliger , de haïr mes semblables.

H A M I L T O N.

Pourquoi donc à les fuir êtes-vous obstiné ?

S I D N E I.

Qu'auriez-vous fait vous-même ? Aux ennuis con-
 damné ,
 Accablé du fardeau d'une tristesse extrême ,
 Réduit au sort affreux d'être à charge à moi-même ,
 J'épargne aux yeux d'autrui l'objet fastidieux
 D'homme ennuyé par-tout , & par-tout ennuyeux.

C'est un état qu'en vain vous voudriez combattre :
Insensible aux plaisirs dont j'étois idolâtre ,
Je ne les connois plus , je ne trouve aujourd'hui
Dans ces mêmes plaisirs que le vuide & l'ennui.
Cette uniformité des scenes de la vie
Ne peut plus réveiller mon ame appesantie ;
Ce cercle d'embarras , d'intrigues , de projets ,
Ne doit nous ramener que les mêmes objets ;
Et par l'expérience instruit à les connoître ,
Je reste sans désirs sur tout ce qui doit être.
Dans le brillant fracas où j'ai long-temps vécu ,
J'ai tout vu , tout goûté , tout revu , tout connu ;
J'ai rempli pour ma part ce théâtre frivole.
Si chacun n'y restoit que le temps de son rôle ,
Tout seroit à sa place , & l'on ne verroit pas
Tant de gens éternels dont le public est las.
Le monde usé pour moi , n'a plus rien qui me tou-
che ,
Et c'est pour lui sauver un rêveur si farouche ,
Qu'étranger désormais à la société ,
Je viens de mes déserts chercher l'obscurité.

HAMILTON.

Quelle fausse raison , cher ami , vous égare
Jusqu'à croire défendre un projet si bizarre ?
Si vous avez goûté tous les biens des humains ,
Si vous les connoissez , le choix est dans vos mains ,
Bornez-vous aux plus vrais , & laissez les chimères
Dont le repentir suit les lueurs passageres.
Quel fut votre bonheur ! A présent sans désirs
Vous avez , dites-vous , connu tous les plaisirs :
Eh quoi ! n'en est-il point au-dessus de l'ivresse
Où le monde a p'ongé notre aveugle jeunesse ?
Ce tourbillon brillant de folles pailions ,
Cette scene d'erreurs , d'excès , d'illusions ,
Du bonheur des mortels bornent-ils donc la sphere ?
La raison à nos vœux ouvre une autre carrière ;
Croyez-moi , cher ami , nous n'avons pas vécu ;

Employer ses talents , son temps & sa vertu ,
 Servir au bien public , illustrer sa patrie ,
 Penser enfin , c'est-là que commence la vie.
 Voilà les vrais plaisirs dignes de tous nos vœux ,
 La volupté par qui l'honnête homme est heureux :
 Notre ame pour ces biens est toute neuve encore..
 Vous ne m'écoutez pas ! quel chagrin vous dévore ?

S I D N E I.

Je connois la raison , votre voix me l'apprend ;
 Mais que peut-elle enfin contre le sentiment ?
 Marchez dans la carrière où j'aurois dû vous suivre ,
 Pour moi je perds déjà l'espérance de vivre ;
 En vain à mes regards vous offrez le tableau
 D'une nouvelle vie & d'un bonheur nouveau :
 Tout vrai bonheur dépend de notre façon d'être ,
 Mon état désormais est de n'en plus connoître.
 Privé de sentiment & mort à tout plaisir ,
 Mon cœur anéanti n'est plus fait pour jouir.

H A M I L T O N.

Connoissez votre erreur ; cet état méprisable ,
 Ce réant déshonore une ame raisonnable.
 Quand il vous faudroit fuir le monde & l'embarras ,
 L'homme qui fait penser ne se suffit-il pas ?
 Dans cet ennui de tout , dans ce dégoût extrême ,
 Ne vous reste-t-il point à jouir de vous-même ?
 Pour vivre avec douceur , cher ami , croyez-moi ,
 Le grand art est d'apprendre à bien vivre avec soi ,
 Heureux de se trouver , & digne de se plaire.
 Je ne conseille point une retraite entiere ,
 Partagez votre goût & votre liberté
 Entre la solitude & la société :
 Des jours passés ici dans une paix profonde
 Vous feront souhaiter le commerce du monde :
 L'absence , le besoin vous rendront des desirs ,
 Il faut un intervalle , un repos aux plaisirs ;
 Leur nombre accable enfin , le sentiment s'épuise ,
 Et l'on doit s'en priver pour qu'il se reproduise.

Vous en êtes l'exemple , & tout votre malheur
N'est que la lassitude & l'abus du bonheur :
Ne me redites pas que vous n'êtes point maître
De ces noirs sentiments : on est ce qu'on veut être ;
Souverain de son cœur , l'homme fait son état ,
Et rien sans son aveu ne l'élève ou l'abat.
Mais enfin , parlez-moi sans fard , sans défiances ,
Quelque dérangement , causé par vos dépenses ,
N'est-il point le sujet de ces secrets dégoûts ?
Je puis tout réparer , ma fortune est à vous.

SIDNEI.

Je sens , comme je dois , ces procédés sinceres :
Mais nul désordre , ami , n'a troublé mes affaires.
Vous verrez quelque jour que du côté du bien
J'étois fort en repos , que je ne devois rien.

HAMILTON.

Ami , vous m'affligez , votre état m'inquiete ;
Ce sinistre discours....

SIDNEI.

Peut-être la retraite

Saura me délivrer de tous ces sentiments ;
Il faut , pour m'y fixer , quelques arrangements :
Ma lettre vous instruit , suivez mon espérance ,
Tout mon repos dépend de votre diligence.
Au reste , en attendant que j'aille au premier jour
De ce nouveau bienfait remercier la Cour ,
Vous m'y justifierez : d'une pareille absence
Ma mauvaise santé sauvera l'indécence.
Après ces soins remplis , je vous attends ici ;
Partez , si vous aimez un malheureux ami.

SCENE III.

HAMILTON.

C E ton mystérieux , cette étrange conduite ,
Ne m'assurent que trop du transport qui l'agite :

SIDNÉI,
Il cache sûrement quelque dessein cruel,
Et sa tranquillité n'a point l'air naturel...

SCENE IV.

HAMILTON, HENRI.

HENRI.

O N m'a dit votre nom à la poste prochaine,
Monsieur, d'aller plus loin je n'ons pas pris la peine:
Notre maître vers vous nous envoyoit d'ici;
Mais puisque vous voilà, voici la lettre aussi.

HAMILTON.

Donne; cela suffit: tu peux aller lui dire
Qu'elle est entre mes mains.

SCENE V.

HAMILTON.

Q U'a-t-il donc pu m'écrire?

Il lit.

- » Recevez, cher ami, mes éternels adieux;
- » Vous savez à quel point j'adorai Rosalie,
- » Et que j'osai trahir un amour vertueux;
- » J'ignore son destin. Si la rigueur des Cieux
- » Permet qu'on la retrouve & conserve sa vie,
- » Je lui donne mes biens par l'écrit que voici,
- » Et remets son bonheur aux soins de mon ami.
- » Daignez tout conserver, si sa mort est certaine;
- » Epargnez sur mon sort des regrets superflus,
- » J'étois lassé de vivre, & je brise ma chaîne;
- » Quand vous lirez ceci, je n'existerai plus.

SIDNÉI.

Quel déplorable excès & quelle frénésie !
Allons le retrouver , prévenons sa furie.

SCENE VI.

SIDNEI *entrant d'un air égaré* , HAMILTON.

HAMILTON , *après l'avoir embrassé en silence.*

Reprenez ce dépôt qui me glace d'effroi ;
Vous me trompiez , cruel !

Il lui rend sa lettre.

SIDNEI.

Que voulez-vous de moi ?

Puisque vous savez tout , plaignez un misérable ;
Ma funeste existence est un poids qui m'accable :
Je vous ai déguisé ma triste extrémité ;
Ce n'est point seulement insensibilité ,
Dégout de l'univers à qui le sort me lie ,
C'est ennui de moi-même & haine de ma vie.
Je les ai combattus , mais inutilement :
Ce dégoût désormais est mon seul sentiment :
Cette haine attachée aux restes de mon être
A pris un ascendant dont je ne suis plus maître.
Mon cœur , mes sens flétris , ma funeste raison ,
Tout me dit d'abrégér le temps de ma prison.
Faut-il donc sans honneur attendre la vieillesse ,
Traînant pour tout destin les regrets , la foiblesse ,
Pour objet éternel l'affreuse vérité ,
Et pour tout sentiment l'ennui d'avoir été ?
C'est au stupide , au lâche à plier sous la peine ,
A ramper , à vieillir sous le poids de sa chaîne :
Mais , vous en conviendrez , quand on sait réfléchir ,
Malheureux sans remède , on doit savoir finir.

HAMILTON.

Dans quel coupable oubli vous plonge ce délire ?
Que la raison sur vous reprenne son empire ;

Un frein sacré s'oppose à votre cruauté :
 Vous vous devez d'ailleurs à la société ;
 Vous n'êtes point à vous , le temps , les biens , la vie ,
 Rien ne nous appartient , tout est à la patrie :
 Les jours de l'honnête homme , au conseil , au combat ,
 Sont le vrai patrimoine & le bien de l'Etat.
 Venez remplir le rang où vous devez paroître ,
 Votre esprit occupé va prendre un nouvel être ;
 Tout renaîtra pour vous... Mais hélas ! je vous voi
 Plongé dans un repos qui me remplit d'effroi.
 Quoi ! sans appréhender l'horreur de ce passage ,
 Vous suivrez de sang froid dans leur fatal courage
 Ces Héros insensés.....

SIDNEI.

Ce courage n'est rien ,

Je suis mal où je suis , & je veux être bien :
 Voilà tout. Je n'ai point l'espoir d'être célèbre ,
 Ni l'ardeur d'obtenir quelque éloge funebre ,
 Et j'ignore pourquoi l'on vante en certains lieux
 Un procédé tout simple à qui veut être mieux.
 D'ailleurs , que suis-je au monde ? Une foible partie
 Peut bien , sans nuire au tout , en être désunie :
 A la société je ne fais aucun tort ,
 Tout ira comme avant ma naissance & ma mort ;
 Peu de gens , selon moi , sont assez d'importance
 Pour que cet univers remarque leur absence.

HAMILTON.

Continuez , cruel : calme dans vos fureurs ,
 Faites-vous des raisons de vos propres erreurs ;
 Mais l'amitié du moins n'est-elle point capable
 De vous rendre la vie encore désirable ?

SIDNEI.

Dans l'état où je suis , on pese à l'amitié ,
 Je ne puis désirer que d'en être oublié.

HAMILTON.

Vous m'offensez , Sidnei , quand votre ame incertaine
 Peut douter de mon zèle à partager sa peine.

Mais cette Rosalie adorée autrefois ,
 Sur ce jour qui vous luit n'a-t-elle point des droits ?
 Sont-ce là les conseils que l'amour vous inspire ?
 Que ne la cherchez-vous ? sans doute elle respire ,
 Sans doute vous pourrez la revoir quelque jour.

S I D N E I.

Ah ! ne me parlez point d'un malheureux amour !
 Je l'ai trop outragé ; méprisable , infidèle ,
 Quand je la reverrois , suis-je encor digne d'elle ?
 Et les derniers soupirs d'un cœur anéanti
 Sont-ils faits pour l'amour qu'autrefois j'ai senti ?
 Témoin de mes erreurs , vous n'avez pu comprendre
 Comment j'abandonnai l'amante la plus tendre :
 Le savois-je moi-même ? égaré , vicieux ,
 Je ne méritois pas ce bonheur vertueux ,
 Ce cœur fait pour l'honneur comme pour la ten-
 dresse ,

Que j'aurois respecté jusques dans sa foiblesse :
 Lui promettant ma main , j'avois fixé son cœur ,
 Je la trompois. Enfin lassé de sa rigueur ,
 Lassé de sa vertu , j'abandonnai ses charmes ,
 J'affligeai l'amour même ; indigne de ses larmes ,
 Je promenai par-tout mes aveugles desirs ,
 J'aimai sans estimer , triste au sein des plaisirs.
 Errant loin de nos bords , j'oubliai Rosalie ;
 Elle avoit disparu pleurant ma perfidie.
 Hélas ! peut-être , ami , j'aurai causé sa mort !
 Depuis que je suis las du monde & de mon sort ,
 Au moment de finir ma vie & mon supplice ,
 J'ai voulu réparer ma honteuse injustice ;
 Pour lui donner mes biens , comme vous savez tout ,
 Je l'ai cherchée à Londres , aux environs , par-tout ;
 Mais depuis plus d'un mois les recherches sont
 vaines.

H A M I L T O N.

Du soin de la trouver fiez-vous à mes peines.

S I D N E I.

Non , quand je le pourrois , je ne la verrois plus :

Mes sentiments troublés , tous mes sens confondus ,
 Tout me sépare d'elle , & mon ame éclipsée
 De ma fin seule , ami , conserve la pensée.
 Je ne voulois favoir sa retraite & son sort
 Que pour la rendre heureuse , au moins après ma mort ,
 Et ne prétendois pas à reporter près d'elle
 Un cœur déjà frappé de l'atteinte mortelle.

H A M I L T O N .

Elle oubliera vos torts en voyant vos regrets ;
 L'amour pardonne tout : laissez d'affreux projets ,
 Différez-les du moins , rassurez ma tendresse ,
 Votre ame fut toujours faite pour la sagesse ;
 Vous entendrez sa voix , vous vaincrez vos dégoûts ,
 Je ne veux que du temps , me le promettez-vous ?
 Mon cher Sidnei , parlez.

S I D N E I .

J'ai honte de moi-même.

Laissez un malheureux qui vous craint & vous aime.

Dumont paroît.

J'ai besoin d'être seul.... Je vous promets , ami ,
 De revenir dans peu vous retrouver ici.

H A M I L T O N .

Non , je vous suis.

S C E N E V I I .

H A M I L T O N , D U M O N T .

*DUMONT arrêtant Hamilton qui sort.***M**onsieur , un mot de conséquence.

H A M I L T O N .

Hâte-toi , je crains tout.

D U M O N T .

Quoi ! son extravagance....

COMÉDIE.

139

HAMILTON.

Il veut se perdre : il faut observer tous ses pas ,
Le sauver de lui-même.

DUMONT.

Oh ! je ne le crains pas :
J'ai pris ses pistolets, son arsenal est vuide ,
Et j'ai su m'emparer de tout meuble homicide.
Consignez-moi sa vie en toute sûreté :
S'il vous voit à le suivre un soin trop affecté ,
Il pourroit bien.....

HAMILTON.

Va donc , ne le perds point de vue ,
Vois si je puis entrer.

DUMONT *revenant sur ses pas.*

A propos , l'inconnue....

Mais ce goût de mourir , Monsieur , il faut ma foi
Que cela soit dans l'air , & je tremble pour moi :
Ce travers tient aussi l'une des pèlerines ;
J'ignore le sujet de ses vapeurs chagrines ,
Vous allez le savoir , ma course a réussi ,
Mon maître est réformé , c'est vous qu'on veut ici.
Elle dit vous connoître , elle est ma foi jolie ,
Cela rappelleroit le défunt à la vie :
Des façons , des propos , des yeux à sentiments ;
Un certain jargon tendre imité des romans ,
Tout cela... vous verrez : on vient , je crois ... C'est elle ,
Je cours dans mon donjon me mettre en sentinelle.

SCENE VIII.

ROSALIE, HAMILTON.

HAMILTON.

Que vois-je, Rosalie ! Ah quel moment heureux !
Que je bénis le sort qui vous rend à nos vœux !

SIDNEI,
ROSALIE.

Ces transports sont-ils faits pour une infortunée,
Prête à voir terminer sa triste destinée ?
J'ose à peine élever mes regards jusqu'à vous :
Quelle étrange démarche ! Ah ! dans des temps plus doux
J'étois bien sûre , hélas ! d'obtenir votre estime ;
Mais de tout au malheur on fait toujours un crime.
Vous me condamnez.

HAMILTON.

Non ; vivez , cet heureux jour
N'est point fait pour les pleurs , il est fait pour l'amour.

ROSALIE.

Que dites-vous ? ô Ciel ! ma surprise m'accable....

HAMILTON.

Sidnei dans les remords.....

ROSALIE.

Quel songe favorable !

Il m'aimeroit encore !

HAMILTON.

Il est digne de vous :
Vous finirez ses maux , il sera votre époux.

ROSALIE.

Laissez-moi respirer , vous me rendez la vie ;
Quel heureux changement dans mon ame ravie !
Tous mes jours ressembloient au moment de la mort ;
Mais ne flattez-vous point un crédule transport ?

HAMILTON.

Non , croyez votre cœur , vous êtes adorée ;
Mais par quel heureux sort en ces lieux retirée....

ROSALIE.

Je n'ai point à rougir aux yeux de l'amitié ;
Vous connoissez mon cœur , il est justifié :
Oui , je l'aimois encor , même sans espérance ,
C'est un bien que n'a pu m'ôter son inconstance ;
Et si , malgré l'excès de mon accablement ,
J'ai vécu jusqu'ici , c'est par ce sentiment.
Victime du malheur , quand Sidnei m'eut trahie ,

Privée au même-temps d'une mere chérie,
Je vins cacher mes pleurs, & fixer mon destin
Auprès d'une parente en ce château voisin ;
Mais loin de voir calmer ma vive inquiétude ,
Je retrouvai l'amour dans cette solitude :
Voisine de ces lieux soumis à mon amant ,
J'y venois , malgré moi , rêver incessamment.
Tout m'y parloit de lui , tout m'offroit son image ,
J'avois tout l'Univers dans ce séjour sauvage ;
Mille fois j'ai voulu fuir dans d'autres déserts ,
Mais un charme secret m'attachoit à mes fers.
Après quatre ans entiers d'une vie inconnue ,
Quel trouble me saisit , quand j'appris sa venue !
Pour la dernière fois je voulois lui parler ,
Des adieux de l'amour je venois l'accabler ;
Je succombois sans doute à ma douleur mortelle ,
Si je ne l'eusse vu que toujours infidele.
Mais pourquoi retarder le bonheur de nous voir ?
Venez , guidez mes pas , & comblez mon espoir.

H A M I L T O N.

Commandez un moment à votre impatience ,
Je conçois pour vos vœux la plus sûre espérance ;
Mais il me faut d'abord disposer votre amant
Au charme inespéré de cet heureux moment.
Il est dans la douleur , égaré , solitaire.....
Je vous éclaircirai ce funeste mystere ,
Qu'il vous suffise ici de savoir qu'en ce jour ,
Fidele , heureux par vous , il vivra par l'amour.
Je differe à regret l'instant de votre joie ;
Mais enfin , avant vous , il faut que je le voie.

R O S A L I E.

Tous ces retardements me pénètrent d'effroi.....
Vous me trompez ; Sidnei ne pensoit plus à moi.

H A M I L T O N.

Je ne vous trompe pas ; si je pouvois vous dire
Ce qu'il faisoit pour vous.... Mais non , je me retire ;
Je vais hâter l'instant que nous désirons tous.

Du destin de mes jours je me remets à vous ;
Songez que ces délais, dont mon ame est saisie ,
Sont autant de moments retranchés de ma vie.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

SIDNEI.

C'EN est donc fait enfin , tout est fini pour moi ,
Ce breuvage fatal , que j'ai pris sans effroi ,
Enchaînant tous mes sens dans une mort tranquille ,
Va du dernier sommeil assoupir cette argile.
Nul regret , nul remords ne trouble ma raison ;
L'esclave est-il coupable en brisant sa prison ?
Le Juge qui m'attend dans cette nuit obscure ,
Est le pere & l'ami de toute la nature ;
Rempli de sa bonté , mon esprit immortel
Va tomber , sans frémir , dans son sein paternel.

SCENE II.

SIDNEI, HAMILTON.

HAMILTON.

Q U'aux peines d'un ami vous êtes peu sensible !
Pourquoi donc , cher Sidnei , vous rendre inaccessible !
Depuis une heure entiere en vain je veux vous voir ,
Et dissiper l'horreur d'un cruel désespoir ;
Je n'ai pu pénétrer dans votre solitude ;

Enfin vous m'arrachez à mon inquiétude ,
Et la raison sur vous va reprendre ses droits.

S I D N E I.

Embrassons-nous , ami , pour la dernière fois.

H A M I L T O N.

Quel langage accablant ! Dans cette léthargie ,
Quoi ! je retrouve encor votre ame ensevelie.

S I D N E I.

De mes derniers désirs , de ma vive douleur
J'ai déposé l'espoir au fond de votre cœur :
Que mon attente un jour par vos soins soit remplie....
Si la mort a frappé la triste Rosalie....

H A M I L T O N.

Non , elle vit pour vous ; répondez par pitié ,
Répondez à l'espoir , aux vœux de l'amitié ;
Parlez : si Rosalie à votre amour rendue ,
Dans ces lieux aujourd'hui s'offroit à votre vue ,
Telle encor qu'elle étoit dans ces heureux moments
Où vous renouvelliez les plus tendres serments ;
Sensible à vos remords , oubliant votre offense ,
Fidelle à son amour , malgré votre inconstance ;
Enfin avec ces traits , cette ingénuité ,
Cet air intéressant qui pare la beauté ,
Pourriez-vous résister à l'amour de la vie ,
Au charme de revoir une amante attendrie ,
De faire son bonheur , de réparer vos torts ,
De partager ses vœux , sa vie & ses transports.

S I D N E I.

Je rendrois grace au Ciel de l'avoir conservée :
Vous savez mes projets , si je l'eusse trouvée :
Je recommanderois son bonheur à vos soins ;
Mais dans ce même jour je ne mourrois pas moins.

H A M I L T O N.

Puisqu'en vain l'amitié vous conseille & vous prie ,
L'amour doit commander ; paroissez , Rosalie.

S I D N E I.

Rosalie ! Est-ce un songe ? En croirai-je mes yeux ?
Vous , Rosalie ! ô Ciel ! & dans ces tristes lieux !

SCENE III.

ROSALIE, SIDNEI, HAMILTON.

ROSALIE.

O Ui, c'est moi qui, malgré mon injure & ma peine,
N'ai jamais pu pour vous me résoudre à la haine :
C'est moi qui viens jouir d'un repentir heureux ,
Votre cœur m'appartient , puisqu'il est vertueux.....
Mais que vois-je ? Est-ce là l'effet de ma présence ?
On me trompe , Hamilton ; ce farouche silence....

SIDNEI.

Confondu des chagrins que j'ai pu vous causer ,
Que répondre quand tout s'unit pour m'accuser ?
Vous daignez oublier mes fureurs , mon caprice ;
Puis-je m'en pardonner la cruelle injustice ?
Du sort , sans murmurer , je dois subir les coups ;
Je ne méritois pas le bonheur d'être à vous !

ROSALIE.

J'ai pleuré vos erreurs , j'ai plaint votre foiblesse ;
Mais mon malheur jamais n'altéra ma tendresse.

SIDNEI.

Ne me regrettez plus ; c'est pour votre bonheur
Qu'à d'autres passions le Ciel livra mon cœur :
L'état que m'apprétoient mes tristes destinées ,
Auroit semé d'ennui vos plus belles journées ;
Le destin vous devoit des jours pleins de douceur :
Mon triste caractère eût fait votre malheur.

ROSALIE.

Le pouvez-vous penser ? Quelle injustice extrême !
Est-il quelque malheur , aimé de ce qu'on aime ?
Sensible à vos chagrins , & sans m'en accabler ,
Je ne les aurois vus que pour vous consoler ;
Si mes soins redoublés , si ma vive tendresse

N'avoient

N'avoient pu vous guérir d'une sombre tristesse ,
 Je l'aurois partagée , & sans autres délirs ,
 J'aurois du monde entier oublié les plaisirs :
 Rosalie avec vous ne pouvoit qu'être heureuse.

SIDNEI.

Vous ne connoissez pas ma destinée affreuse ;
 Insensible à la vie au milieu de mes jours ,
 Il m'étoit réservé d'en détester le cours ,
 De voir pour l'ennui seul renaître mes journées ,
 Et de marquer moi-même un terme à mes années.

ROSALIE.

Que dites-vous , cruel , quelle aveugle fureur
 Vous inspire un dessein qui fait frémir mon cœur ?
 Calmez l'état affreux d'une amante alarmée ;
 Vous aimeriez vos jours si j'étois plus aimée :
 Dans le sein des vertus , dans les nœuds les plus doux ,
 L'image du bonheur s'offrant encore à vous ,
 Affranchiroit vos sens d'une langueur mortelle.
 Le véritable amour donne une ame nouvelle ;
 Sans doute l'union de deux cœurs vertueux ,
 L'un pour l'autre formés , & l'un par l'autre heureux ,
 Est faite pour calmer toute aveugle furie ,
 Pour adoucir les maux , pour embellir la vie.

SIDNEI.

Qu'entends-je ! je pouvois me voir encore heureux ;
 Quel bandeau tout-à-coup est tombé de mes yeux ?
 Tout étoit éclipsé , tout pour moi se ranime ,
 Et tout dans un moment retombe dans l'abyme !
 Quel mélange accablant de tendresse & d'horreur !
 D'un côté Rosalie , & de l'autre.... O douleur !
 Malheureux ! Qu'ai-je fait ?... Fuyez....

ROSALIE.

De ma tendresse
 Voilà donc tout le prix. (*A Hamilton.*)

Vous trompiez ma foiblesse !

SIDNEI aux genoux de Rosalie qui veut sortir.

Non , s'il vous a juré mon sincère retour ,

Tom II.

G

S'il a peint les transports d'un immortel amour,
 Il ne vous trompoit pas, ma chere Rosalie.
 Je déteste à vos pieds le crime de ma vie ;
 Je déteste ces jours où l'erreur enchaînoit
 Les sentiments d'un cœur qui vous appartenait.
 Ah ! si par mes fureurs vous fûtes outragée ,
 Si je fus criminel , vous êtes trop vengée :
 L'amour pour me punir attendoit ce moment.

R O S A L I E.

Que dites-vous, Sidnei ? Quel triste égarement....

S I D N E I.

Je ne dis que trop vrai ; plaignez mon sort funeste ;
 Au sein de mon bonheur le désespoir me reste ;
 L'amour rallume en vain ses plus tendres transports ,
 Mon cœur n'appartient plus qu'à l'horreur des remords,
 Oui, d'une illusion échappée à ma vue,
 Je découvre trop tard l'effrayante étendue.
 Quels lieux vous déroboient ! Quelle aveugle fureur
 Egara ma raison & combla mon malheur !

R O S A L I E.

Laissons des maux passés l'image déplorable ;
 Non , mon cœur ne fait plus que vous fûtes cou-
 pable :

Je vous vois tel encor que dans ces jours heureux
 Où l'amour & l'honneur devoient former nos nœuds ;
 Mais pourquoi me causer de nouvelles alarmes ?
 Vous vous troublez , vos yeux se remplissent de lar-
 mes.

S I D N E I.

Vaine félicité qu'empoisonne l'horreur !
 Oubliez un barbare indigne du bonheur ;
 Je vous revois trop tard , ma chere Rosalie ,
 Je vous perds à jamais, c'en est fait de ma vie :
 Je touche , en frémissant , aux bornes de mon sort ;
 Oui, cette nuit me livre au sommeil de la mort.
 Apprenez , déplorez le plus affreux délire ;
 Vous m'aviez dit trop vrai , le voile se déchire ;

COMÉDIE.

147

Je suis un furieux que l'erreur a conduit,
Que la terre condamne & que le Ciel poursuit.

Il donne à lire à Rosalie la lettre écrite à Hamilton.

Voyez ce que pour vous mon amour voulut faire
Dans les extrémités d'un malheur nécessaire....

ROSALIE.

Que vois-je! ayez pitié de mon cœur alarmé:
Laissez....

SIDNEI.

Il n'est plus temps, le crime est consommé:
Tout secours est sans fruit, toutes plaintes sont vaines,
Un poison invincible a passé dans mes veines....

ROSALIE,

Barbare!

HAMILTON.

Malheureux!

ROSALIE.

Il faut sauver ses jours;
Peut-être en ce malheur il est quelque secours.

HAMILTON.

Je me charge de tout; comptez sur moi: j'y vole;
Ne l'abandonnez pas. (*Il sort.*)

SIDNEI.

Espérance frivole!



S C E N E I V.

SIDNEI, ROSALIE,

ROSALIE.

EToit-ce donc ainsi, cruel, que vous m'aimiez ?

SIDNEI.

Moi, si je vous aimois ! Ah ! si vous en doutiez,
 Ce soupçon me rendroit la mort plus douloureuse :
 Voyant que ma recherche étoit infructueuse,
 J'ai méprisé des jours qui n'étoient plus pour vous.
 A la mort condamné, j'ai devancé ses coups ;
 J'aurois vu naître, au sein des ennuis & des larmes,
 Un nouvel univers embelli par vos charmes,
 La vérité trop tard a levé le bandeau,
 Pour ne me laisser voir que l'horreur du tombeau.
 Soumis à mon auteur, je devois sur moi-même
 Attendre, en l'adorant, sa volonté suprême ;
 Puisqu'il vous conservoit, il vouloit mon bonheur :
 J'ai blessé sa puissance, il en punit mon cœur,

S C E N E V.

HAMILTON, SIDNEI, ROSALIE, DUMONT.

HAMILTON à *Dumont*.

Que ne m'obéis-tu ?

SIDNEI.

Non, ma mort est trop sûre,

COMÉDIE.

149

DUMONT.

Ah ! vous vous regrettez ? J'entreprends cette cure....

SIDNEI.

Chassez cet insensé.

DUMONT.

Vous êtes fort heureux

Que, loin d'extravaguer, j'étois sage pour deux ;
Je vous gardois à vue, & d'une niche obscure
J'avois vu des apprêts de fort mauvais augure ;
Distrait, ne voyant rien, en vous-même enfoncé,
Dans votre cabinet vous êtes repassé ;
Par l'alcove & sans bruit durant cet intervalle,
Je suis venu changer cette liqueur fatale,
Et je ne vous tiens pas plus trépassé que moi.

ROSALIE.

Je renais.

HAMILTON.

O bonheur !

SIDNEI.

A peine je le crois....

Rosalie.... Hamilton.... & toi dont l'heureux zele
Me sauve des excès d'une erreur criminelle,
Comment puis-je payer....

DUMONT.

Vivez, je suis payé ;

Les gens de mon pays font tout par amitié ;
Ils n'envisagent point d'autre reconnoissance :
Le plaisir de bien faire est notre récompense.

SIDNEI.

O vous, dont la vertu, les graces, la candeur,
Vont fixer sur mes jours les plaisirs & l'honneur,
Vous, par qui je reçois une plus belle vie,
Oubliez mes fureurs, ma chere Rosalie ;
Ne voyez que l'amour qui vient me ranimer,
Le jour ne seroit rien sans le bonheur d'aimer :
Partagez mes destins, je vous dois tout mon être ;
C'est pour vous adorer que je viens de renaître.

170 **SIDNEI, COMÉDIE**
 DUMONT.

Ne savois-je pas bien qu'on en revenoit - là ?
Ennui, haine de foi , chansons que tout cela ;
Malgré tout le jargon de la philosophie,
Malgré tous les chagrins , ma foi , vive la vie.

Fin de la Comédie de Sidnei.

L E
M É C H A N T ,
C O M É D I E

Représentée en 1747 par les Comédiens
ordinaires du Roi.



A C T E U R S.

CLÉON, Méchant.

GÉRONTE, frère de Florise.

FLORISE, mere de Chloé.

CHLOÉ.

ARISTE, ami de Géronte.

VALERE, amant de Chloé.

LISETTE, suivante.

FRONTIN, valet de Cléon.

UN LAQUAIS.

*La Scene est à la campagne , dans un château
de Géronte.*



LE MÉCHANT, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LISSETTE, FRONTIN.

FRONTIN.



E voilà de bonne heure, & toujours plus
jolie !

LISSETTE.

Je n'en suis pas plus gaie.

FRONTIN.

Eh ! pourquoi, je te prie ?

LISSETTE.

Oh ! pour bien des raisons.

FRONTIN.

Es-tu folle ? comment,

On prépare une noce, une fête.....

Oui, vraiment,
Crois cela : mais pour moi j'en suis bien convaincue,
Nos affaires vont mal & la noce est rompue.

F R O N T I N.

Pourquoi donc ?

L I S E T T E.

Oh ! pourquoi ? Dans toute la maison
Il regne un air d'aigreur & de division
Qui ne le dit que trop. Au lieu de cette aisance
Qu'établissoit ici l'entière confiance,
On se boude, on s'évite, on baille, on parle bas,
Et je crains que demain on ne se parle pas.
Va, la noce est bien loin, & j'en fais trop la cause :
Ton maître sourdement....

F R O N T I N.

Lui ? bien loin qu'il s'oppose
Au choix qui doit unir Valere avec Chloé,
Je puis te protester qu'il l'a fort appuyé ;
Et qu'au bon-homme d'oncle il répète sans cesse
Que c'est le seul parti qui convienne à sa niece.

L I S E T T E.

S'il s'en mêle, tant pis ; car s'il fait quelque bien,
C'est que, pour faire mal, il lui sert de moyen.
Je fais ce que je fais ; & je ne puis comprendre
Que, connoissant Cléon, tu veuilles le défendre.
Droit, franc, comme tu l'es, comment estimes-tu
Un fourbe, un homme faux, déshonoré, perdu,
Qui nuit à tout le monde, & croit tout légitime ?

F R O N T I N.

Oh ! quand on est frippon, je rabas de l'estime.
Mais autant qu'on peut voir, & que je m'y connois,
Mon maître est honnête homme, à quelque chose près.
La première vertu qu'en lui je considère,
C'est qu'il est libéral ; excellent caractère !
Un maître avec cela n'a jamais de défaut,
Et de sa probité c'est tout ce qu'il me faut ;

COMÉDIE.

155

Il me donne beaucoup, outre de fort bons gages.

L I S E T T E.

Il faut, puisqu'il te fait de si grands avantages,
Que de ton savoir-faire il ait souvent besoin.
Mais tiens, parle-moi vrai, nous sommes sans témoin;
Cette chanson qui fit une si belle histoire....

F R O N T I N.

Je ne me pique pas d'avoir de la mémoire.
Les rapports font toujours plus de mal que de bien;
Et de tout le passé je ne fais jamais rien.

L I S E T T E.

Cette méthode est bonne, & j'en veux faire usage.
Adieu, monsieur Frontin.

F R O N T I N.

Quel est donc ce langage ?

Mais, Lisette, un moment.

L I S E T T E.

Je n'ai que faire ici.

F R O N T I N.

As-tu donc oublié, pour me traiter ainsi,
Que je t'aime toujours, & que tu dois m'en croire ?

L I S E T T E.

Je ne me pique pas d'avoir de la mémoire.

F R O N T I N.

Mais que veux-tu ?

L I S E T T E.

Je veux que sans autre façon,
Si tu veux m'épouser, tu laisses-là Cléon.

F R O N T I N.

Oh ! le quitter ainsi, c'est de l'ingratitude :
Et puis d'ailleurs je suis animal d'habitude.
Où trouverois-je mieux ?

L I S E T T E.

Ce n'est pas l'embarras,
Si malgré ce qu'on voit, & ce qu'on ne voit pas,
La noce en question parvenoit à se faire,
Je pourrois, par Chloé, te placer chez Valere,

Mais à propos de lui , j'apprends avec douleur
 Qu'il connoît fort ton maître, &c'est un grand malheur.
 Valere , à ce qu'on dit , est aimable , sincère ,
 Plein d'honneur , annonçant le meilleur caractère ;
 Mais séduit par l'esprit , ou la fatuité ,
 Croyant qu'on réussit par la méchanceté ,
 Il a choisi , dit-on , Cléon pour son modele ;
 Il est son complaisant , son copiste fidele.....

FRONTIN.

Mais tu fais des malheurs & des monstres de tout !
 Mon maître a de l'esprit , des lumieres , du goût ,
 L'air & le ton du monde ; & le bien qu'il peut faire
 Est au-dessus du mal que tu crains pour Valere.

LISETTE.

Si pourtant il ressemble à ce qu'on dit de lui ,
 Il changera de guide : il arrive aujourd'hui.
 Tu verras , les méchants nous apprennent à l'être :
 Par d'autres , ou par moi , je lui peindrai ton maître.
 Au reste , arrange-toi , fais tes réflexions :
 Je t'ai dit ma pensée & mes conditions ;
 J'attends une réponse & positive & prompte.
 Quelqu'un vient , laisse-moi... Je crois que c'est Gêronte.
 Comment , il parle seul ?

S C E N E I I.

G É R O N T E , L I S E T T E.

G E R O N T E, *sans voir Lisette.*

MA foi je tiendrai bon :
 Quand on est bien instruit , bien sûr d'avoir raison ,
 Il ne faut pas céder. Elle suit son caprice ;
 Mais moi , je veux la paix , le bien & la justice :
 Valere aura Chloé.

L I S E T T E.

Quoi ! sérieusement ?

G E R O N T E.

Comment, tu m'écoutois ?

L I S E T T E.

Tout naturellement

Mais n'est-ce point un rêve, une plaisanterie ?

Comment, Monsieur, j'aurois une fois à ma vie

Le plaisir de vous voir, en dépit des jaloux,

De votre sentiment, & d'un avis à vous ?

G E R O N T E.

Qui m'en empêcheroit ? je tiendrai ma promesse ;

Sans l'avis de ma sœur, je marierai ma Niece :

C'est sa fille, il est vrai ; mais les biens sont à moi,

Je suis le maître enfin. Je te jure ma foi

Que la donation, que je suis prêt à faire,

N'aura lieu pour Chloé qu'en épousant Valere :

Voilà mon dernier mot.

L I S E T T E.

Voilà parler cela !

G E R O N T E.

Il n'est point de parti meilleur que celui-là :

L I S E T T E.

Assurément.

G E R O N T E.

C'étoit pour traiter cette affaire

Qu'Ariste vint ici la semaine dernière.

La mere de Valere, entre tous ses amis,

Ne pouvoit mieux choisir pour proposer son fils.

Ariste est honnête homme, intelligent & sage :

L'amitié qui nous lie est, ma foi, de notre âge :

Il est parti, muni de mon consentement ;

Et l'affaire sera finie incessamment,

Je n'écouterai plus aucun avis contraire ;

Pour la conclusion, on n'attend que Valere.

Il a dû revenir de Paris ces jours-ci,

Et ce soir, au plus tard, je les attends ici.

Fort bien.

G E R O N T E.

Toujours plaider m'ennuie & me ruine,
Des terres du futur cette terre est voisine;
Et confondant nos droits, je finis des procès
Qui, sans cette union, ne finiroient jamais.

L I S E T T E.

Rien n'est plus convenable.

G E R O N T E.

Et puis d'ailleurs ma Niece
Ne me dédira point, je crois, de ma promesse,
Ni Valere non plus. Avant nos différends,
Ils se voyoient beaucoup; n'étant encor qu'enfants,
Ils s'aimoient, & souvent cet instinct de l'enfance
Devient un sentiment quand la raison commence.
Depuis près de six ans qu'il demeure à Paris,
Ils ne se sont pas vus; mais je serois surpris
Si par ses agréments & son bon caractère
Chloé ne retrouvoit tout le goût de Valere.

L I S E T T E.

Cela n'est pas douteux.

G E R O N T E.

Ecoute une raison.

Pour finir, j'aime fort ma terre, ma maison :
Leur embellissement fit toujours mon étude.
On n'est pas immortel... J'ai quelque inquiétude
Sur ce qu'après ma mort tout ceci deviendra :
Je voudrois mettre au fait celui qui me suivra,
Lui laisser mes projets. J'ai vu naître Valere;
J'aurai, pour le former, l'autorité d'un pere.

L I S E T T E.

Rien de micux : mais....

G E R O N T E.

Quoi mais ? j'aime qu'on parle net.

L I S E T T E.

Tout cela seroit beau, mais cela n'est pas fait.

GERONTE.

Eh pourquoi donc ?

L I S E T T E.

Pourquoi ? Pour une bagatelle
Qui fera tout manquer. Madame y consent-elle ?
Si j'ai bien entendu , ce n'est pas son avis.

GERONTE.

Qu'importe ? ses conseils ne seront pas suivis.

L I S E T T E.

Ah ! vous êtes bien fort ; mais c'est loin de Florise :
Au fond , elle vous mene , en vous semblant sou-
mise ;

Et par malheur pour vous & toute la maison ,
Elle n'a pour conseil que ce monsieur Cléon ,
Un mauvais cœur , un traître , enfin un homme hor-
rible ,

Et pour qui votre goût m'est incompréhensible.

GERONTE.

Ah , te voilà toujours ! On ne fait pas pourquoi
Il te déplaît si fort.

L I S E T T E.

Oh ! je le fais bien , moi.

Ma maîtresse autrefois me traitoit à merveille ,
Et ne peut me souffrir depuis qu'il la conseille.
Il croit que de ses tours je ne soupçonne rien ;
Je ne suis point ingrate , & je lui rendrai bien.
Je vous l'ai déjà dit , vous n'en voulez rien croire
C'est l'esprit le plus faux , & l'ame la plus noire ;
Et je ne vois que trop ce que l'on m'en a dit....

GERONTE.

Toujours la calomnie en veut aux gens d'esprit.
Quoi donc , parce qu'il fait saisir le ridicule ,
Et qu'il dit tout le mal qu'un flatteur dissimule ,
On le prétend méchant ? C'est qu'il est naturel ;
Au fond , c'est un bon cœur , un homme essentiel.

L I S E T T E.

Mais je ne parle pas seulement de son style.
S'il n'avoit de mauvais que le fiel qu'il distille ,

Ce seroit peu de chose ; & tous les médifants
 Ne nuisent pas beaucoup chez les honnêtes gens.
 Je parle de ce goût de troubler , de détruire ,
 Du talent de brouiller , & du plaisir de nuire :
 Semer l'aigreur , la haine & la division ,
 Faire du mal enfin , voilà votre Cléon :
 Voilà le beau portrait qu'on m'a fait de son ame
 Dans le dernier voyage où j'ai suivi Madame.
 Dans votre terre , ici , fixé depuis long-temps ,
 Vous ignorez Paris , & ce qu'on dit des gens ;
 Moi , le voyant là-bas s'établir chez Florise ,
 Et lui trouvant un ton suspect à ma franchise ,
 Je m'informai de l'homme , & ce qu'on m'en a dit ,
 Est le tableau parfait du plus méchant esprit :
 C'est un enchaînement de tours , d'horreurs secretes ,
 De gens qu'il a brouillés , de noirceurs qu'il a faites ,
 Enfin , un caractère effroyable , odieux.

G E R O N T E.

Fables que tout cela , propos des envieux !
 Je le connois , je l'aime , & je lui rends justice.
 Chez moi , j'aime qu'on rie , & qu'on me divertisse :
 Il y réussit mieux que tout ce que je voi :
 D'ailleurs , il est toujours de même avis que moi ,
 Preuve que nos esprits étoient faits l'un pour l'autre ,
 Et qu'une sympathie , un goût comme le nôtre ,
 Sont pour durer toujours ; & puis j'aime ma sœur ,
 Et quiconque lui plaît convient à mon humeur :
 Elle n'amene ici que bonne compagnie ,
 Et , grace à ses amis , jamais je ne m'ennuie.
 Quoi ! si Cléon étoit un homme décrié ,
 L'aurois-je ici reçu ? L'auroit-elle prié ?
 Mais quand il seroit tel qu'on te l'a voulu peindre ,
 Faux , dangereux , méchant ; moi , qu'en aurois-je à
 craindre ?

Isolé dans mes bois , loin des sociétés ,
 Que me font les discours & les méchancetés ?

L I S E T T E.

Je ne jurerois pas qu'en attendant pratique ,

Il ne divisât tout dans votre domestique.
Madame me paroît déjà d'un autre avis
Sur l'établissement que vous avez promis,
Et d'une... Mais enfin je me serai méprise.
Vous en êtes content ; Madame en est éprise.
Je croirois même assez.....

G E R O N T E.

Quoi ! qu'elle aime Cléon ?

L I S E T T E.

C'est vous qui l'avez dit , & c'est avec raison
Que je le pense , moi , j'en ai la preuve sûre :
Si vous me permettez de parler sans figure ,
J'ai déjà vu Madame avoir quelques amants ,
Elle en a toujours pris l'humeur , les sentiments ,
Le différent esprit. Tour-à-tour je l'ai vue
Ou folle , ou de bon sens , sauvage , ou répandue ;
Six mois dans la morale , & six dans les romans ,
Selon l'amant du jour , & la couleur du temps ;
Ne pensant , ne voulant , n'étant rien d'elle-même ,
Et n'ayant d'ame enfin que par celui qu'elle aime.
Or , comme je la vois , de bonne qu'elle étoit ,
N'avoir qu'un ton méchant , ton qu'elle détestoit ,
Je conclus que Cléon est assez bien chez elle.
Autre conclusion , toute aussi naturelle ,
Elle en prendra conseil ; vous en croirez le sien
Pour notre mariage , & nous ne tenons rien.

G E R O N T E.

Ah , je voudrois le voir ! Corbleu , tu vas connoître
Si je ne suis qu'un sot , ou si je suis le maître.
J'en vais dire deux mots à ma très-chère sœur ,
Et la faire expliquer. J'ai déjà sur le cœur
Qu'elle s'est peu prêtée à bien traiter Ariste ;
Tu m'y fais réfléchir : outre un accueil fort triste ,
Elle m'avoit tout l'air de se moquer de lui ,
Et ne lui répondoit qu'avec un ton d'ennui.
Oh ! par exemple , ici tu ne peux pas me dire
Que Cléon ait montré le moindre goût de nuire ,
Ni de choquer Ariste , ou de contrarier

L É M É C H A N T ,
 Un projet dont ma sœur paroïssoit s'ennuyer,
 Car il ne disoit mot.

L I S E T T E.

Non : mais à la sourdine ,
 Quand Ariste parloit , Cléon faisoit la mine ;
 Il animoit Madame en l'approuvant tout bas :
 Son air , des demi-mots que vous n'entendiez pas ,
 Certain ricannement , un silence perfide ,
 Voilà comme il parloit , & tout cela décide.
 Vraiment il n'ira pas se montrer tel qu'il est ,
 Vous présent : il entend trop bien son intérêt ;
 Il se sert de Florise , & fait se satisfaire
 Du mal qu'il ne fait point par le mal qu'il fait faire.
 Enfin , à me prêcher , vous perdez votre temps :
 Je ne l'aimerai pas ; j'abhorre les méchants ;
 Leur esprit me déplaît comme leur caractère ,
 Et les bons cœurs ont seuls le talent de ne plaire.
 Vous , Monsieur , par exemple , à parler sans façon ,
 Je vous aime ; pourquoi ? C'est que vous êtes bon.

G E R O N T E.

Moi , je ne suis pas bon. Et c'est une sottise
 Que pour un compliment.....

L I S E T T E.

Oui , bonté c'est bêtise ,
 Selon ce beau Docteur : mais vous en reviendrez.
 En attendant , en vain vous vous en défendrez ;
 Vous n'êtes pas méchant , & vous ne pouvez l'être.
 Quelquefois , je le fais , vous voulez le paroître ;
 Vous êtes , comme un autre , emporté , violent ,
 Et vous vous fâchez même assez honnêtement :
 Mais au fond la bonté fait votre caractère ,
 Vous aimez qu'on vous aime , & je vous en révere.

G E R O N T E.

Ma sœur vient , tu vas voir si j'ai tant de douceur ,
 Et si je suis si bon.

L I S E T T E.

Voyons.

SCENE III.

FLORISE, GERONTE, LISETTE.

GERONTE *d'un ton brusque.*

B On jour, ma sœur.

FLORISE.

Ah Dieux ! Parlez plus bas, mon frere, je vous prie.

GERONTE.

Eh, pourquoi, s'il vous plaît ?

FLORISE.

Je suis anéantie :

Je n'ai pas fermé l'œil, & vous criez si fort.....

GERONTE *bas à Lisette.*

Lisette, elle est malade.

LISETTE *bas à Geronte.*

Et vous, vous êtes mort :

Voilà donc ce courage ?

FLORISE.

Allez savoir, Lisette,

Si l'on peut voir Cléon..... Faut-il que je répète ?

SCENE IV.

FLORISE, GERONTE.

FLORISE.

J E ne fais ce que j'ai, tout m'excede aujourd'hui ;
Aussi c'est vous... hier.....

GERONTE.

Quoi donc ?

FLORISE.

Oui, tout l'ennui

Que vous m'avez causé sur ce beau mariage

Dont je ne vois pas bien l'important avantage ;
Tous vos propos sans fin m'ont occupé l'esprit
Au point que j'ai passé la plus mauvaise nuit.

GERONTE.

Mais , ma sœur , ce parti....

FLORISE.

Finissons-là , de grace ;

Allez-vous m'en parler ? Je vous cede la place.

GERONTE.

Un moment : je ne veux....

FLORISE.

Tenez , j'ai de l'humeur ,

Et je vous répondrais peut-être avec aigreur.
Vous savez que je n'ai de desirs que les vôtres ;
Mais s'il faut quelquefois prendre l'avis des autres ,
Je crois que c'est sur-tout en cette occasion :
Eh bien , sur cette affaire , entretenez Cléon :
C'est un ami sensé , qui voit bien , qui vous aime ;
S'il approuve ce choix , j'y souscrirai moi-même :
Mais je ne pense pas , à parler sans détours ,
Qu'il soit de votre avis , comme il en est toujours.
D'ailleurs , qui vous a fait hâter cette promesse ?
Tout bien considéré , je ne vois rien qui presse.
Oh ! mais (me dites-vous) on nous chicanera :
Ce seront des procès ! Eh bien , on plaidera.
Faut-il qu'un intérêt d'argent , une misère ,
Nous fasse ainsi brusquer une importante affaire ?
Cessez de m'en parler , cela m'excede.

GERONTE.

Moi ?

Je ne dis rien ; c'est vous....

FLORISE.

Belle alliance !

GERONTE.

Eh quoi ?

FLORISE.

La mere de Valere est maussade , ennuyeuse ,

Sans usage du monde, une femme odieuse :
Que voulez-vous qu'on dise à de pareils oisons ?

GERONTE.

C'est une femme simple, & sans prétentions,
Qui veillant sur ses biens.....

FLORISE.

La belle emplette encore
Que ce Valere ! un fat, qui s'aime, qui s'adore.

GERONTE.

L'agrément de cet âge en couvre les défauts :
Eh qui donc n'est pas fat ? Tout l'est jusques aux sots ;
Mais le temps remédie aux torts de la jeunesse.

FLORISE.

Non ; il peut rester fat : n'en voit-on pas sans cesse
Qui jusqu'à quarante ans gardent l'air éventé,
Et sont les vétérans de la fatuité ?

GERONTE.

Laissons cela. Cléon sera donc notre arbitre,
Je veux vous demander sur un autre chapitre
Un peu de complaisance, & j'espère, ma sœur.....

FLORISE.

Ah ! vous savez trop bien tous vos droits sur mon cœur.

GERONTE.

Ariste doit ici.....

FLORISE.

Votre Ariste m'affomme :
C'est, je vous l'avouerai, le plus plat honnête-homme...

GERONTE.

Ne vous voilà-t-il pas ? J'aime tous vos amis ;
Tous ceux que vous voulez, vous les voyez admis :
Et moi, je n'en ai qu'un, que j'aime pour mon
compte,

Et vous le détestez. Oh ! cela me démonte :
Vous l'avez accablé, contredit, abruti ;
Croyez-vous qu'il soit sourd, & qu'il n'ait rien senti,
Quoiqu'il n'ait rien marqué ? Vous autres fortes
têtes,

Vous voilà ! vous prenez tous les gens pour des bêtes ;

Et ne ménageant rien....

F L O R I S E.

Eh mais , tant pis pour lui ,
S'il s'en est offensé ; c'est aussi trop d'ennui ,
S'il faut à chaque mot voir comme on peut le prendre :
Je dis ce qui me vient , & l'on peut me le rendre.
Le ridicule est fait pour notre amusement ,
Et la plaisanterie est libre.

G E R O N T E.

Mais vraiment ,
Je fais bien , comme vous , qu'il faut un peu médire :
Mais en face des gens il est trop fort d'en rire.
Pour conserver vos droits , je veux bien vous laisser
Tous ces lourds campagnards que je voudrois chasser ;
Quand ils viennent , raillez leurs façons , leur lan-
gage ,

Et tout l'arriere-ban de notre voisinage ;
Mais grace , je vous prie , & plus d'attention
Pour Aristé : il revient ; faites réflexion
Qu'il me croira , s'il est traité de même sorte ,
Un maître à qui bientôt on fermera sa porte.
Je ne crois pas avoir cet air-là , Dieu merci.
Enfin , si vous m'aimez , traitez bien mon ami.

F L O R I S E.

Par malheur , je n'ai point l'art de me contrefaire.
Il vient pour un sujet qui ne sauroit me plaire ,
Et je le marquerois indubitablement :
Je ne sortirai pas de mon appartement.

G E R O N T E.

Ce seroit une scene.

F L O R I S E.

Eh non , je ferai dire
Que je suis malade.

G E R O N T E.

Oh , toujours me contredire !

FLORISE.

Mais marier Chloé , mon frere , y pensez-vous ?
Elle est si peu formée , & si sotte , entre nous....

GERONTE.

Je ne vois pas cela. Je lui trouve , au contraire ,
De l'esprit naturel , un fort bon caractère ;
Ce qu'elle est devant vous ne vient que d'embarras :
On imagineroit que vous ne l'aimez pas ,
A vous la voir traiter avec tant de rudesse ;
Loin de l'encourager , vous l'effrayez sans cesse ,
Et vous l'abrutissez , dès que vous lui parlez.
Sa figure est fort bien d'ailleurs.

FLORISE.

Si vous voulez ;

Mais c'est un air si gauche , une maussaderie....

GERONTE *élève la voix , apercevant Lisette.*

Tout comme il vous plaira : finissons , je vous prie ;
Puisque je l'ai promis , je veux bien voir Cléon ,
Parce que je suis sûr de sa décision.
Mais , quoi qu'on puisse dire , il faut ce mariage :
Il n'est point pour Chloé d'arrangement plus sage.
Fait son pere , on le fait , a mangé tout son bien ,
Le vôtre est médiocre , elle n'a que le mien :
Et quand je donne tout , c'est bien la moindre chose
Qu'on daigne se prêter à ce que je propose.

Il sort.

FLORISE.

Qu'un sot est difficile à vivre !



SCENE V.

FLORISE, LISETTE.

FLORISE.

E H bien, Cléon

Paroîtra-t-il bientôt ?

LISETTE.

Mais oui, si ce n'est non.

FLORISE.

Comment donc ?

LISETTE.

Mais, Madame, au ton dont il s'explique,
 A son air où l'on voit dans un rire ironique
 L'estime de lui-même & le mépris d'autrui,
 Comment peut-on savoir ce qu'on tient avec lui ?
 Jamais ce qu'il vous dit n'est ce qu'il veut vous dire.
 Pour moi, j'aime les gens dont l'ame peut se lire,
 Qui disent bonnement oui pour oui, non pour non.

FLORISE.

Autant que je puis voir, vous n'aimez pas Cléon.

LISETTE.

Madame, je serai peut-être trop sincère,
 Mais il a pleinement le don de me déplaire.
 On lui croit de l'esprit, vous dites qu'il en a ;
 Moi, je ne voudrois point de tout cet esprit-là,
 Quand il seroit pour rien ; je n'y vois, je vous jure,
 Qu'un style qui n'est pas celui de la droiture ;
 Et sous cet air capable où l'on ne comprend rien,
 S'il cache un honnête homme, il le cache très-bien.

FLORISE.

Tous vos raisonnements ne valent pas la peine
 Que j'y réponde ; mais pour calmer cette haine,
 Disposez pour Paris tout votre arrangement :

Vous

Vous y suivrez Chloé : je l'envoie au couvent.
Dites-lui de ma part..

L I S E T T E.

Voici Mademoiselle :

Vous même apprenez-lui cette belle nouvelle.

F L O R I S E à Chloé qui lui baise la main.

Vous êtes aujourd'hui coëffée à faire horreur.

Elle sort.

S C E N E V I.

C H L O É , L I S E T T E.

C H L O É.

Q Uoi ! suis-je donc si mal ?

L I S E T T E.

Bon ! c'est une douceur

Qu'on vous dit en passant par humeur , par envie ,

Le tout pour vous punir d'oser être jolie :

N'importe , là-dessus allez votre chemin.

C H L O É.

Du chagrin qui me suit quand verrai-je la fin ?

Je cherche à mériter l'amitié de ma mere ;

Je veux la contenter ; je fais tout pour lui plaire ;

Je me sacrifierois , & tout ce que je fais

De son aversion augmente les effets !

Je suis bien malheureuse !

L I S E T T E.

Ah ! quittez ce langage.

Les lamentations ne sont d'aucun usage ;

Il faut de la vigueur : nous en viendrons à bout ,

Si vous me secondez. Vous ne savez pas tout.

C H L O É.

Est-il quelque malheur au-delà de ma peine ?

Tome II.

H

D'abord parlez-moi vrai , sans que rien vous retienne.
Voyons, qu'aimez-vous mieux du cloître ou d'un
époux?

C H L O É.

A quoi bon ce propos?

L I S E T T E.

C'est que j'ai près de vous
Des pouvoirs pour les deux : votre oncle m'a chargée
De vous dire que c'est une affaire arrangée
Que votre mariage ; & d'un autre côté
Votre mere m'a dit avec même clarté
De vous notifier qu'il falloit sans remise
Partir pour le couvent. Jugez de ma surprise.

C H L O É.

Ma mere est ma maîtresse, il lui faut obéir :
Puisse-t-elle , à ce prix , cesser de me haïr.

L I S E T T E.

Doucement , s'il vous plaît , l'affaire n'est pas faite ,
Et ma décision n'est pas pour la retraite :
Je ne suis pas d'humeur d'aller périr d'ennui :
Frontin veut m'épouser , & j'ai du goût pour lui ;
Je ne souffrirai pas l'exil qu'on nous ordonne ,
Mais vous , n'aimez-vous plus Valere qu'on vous
donne ?

C H L O É.

Tu le vois bien , Lisette , il n'y faut plus songer.
D'ailleurs , long-temps absent , Valere a pu changer :
La dissipation , l'ivresse de son âge ,
Une ville où tout plaît , un monde où tout engage ,
Tant d'objets séduisants , tant de divers plaisirs ,
Ont loin de moi sans doute emporté ses desirs :
Si Valere m'aimoit , s'il songeoit que je l'aime ,
J'aurois dû quelquefois l'apprendre de lui-même :
Qu'il soit heureux du moins ! Pour moi , j'obéirai ;
Aux ennuis de l'exil mon cœur est préparé ,
Et j'y dois expier le crime involontaire

D'avoir pu mériter la haine de ma mere.
A quoi rêves-tu donc ? Tu ne m'écoutes pas.

L I S E T T E.

Fort bien !.... Voilà de quoi nous tirer d'embarras...
Et sûrement Florise....

C H L O É.

Eh bien ?

L I S E T T E.

Mademoiselle,

Soyez tranquille , allez , fiez-vous à mon zele :
Nous verrons , sans pleurer , la fin de tout ceci ;
C'est Cléon qui nous perd , & brouille tout ici ;
Mais , malgré son crédit , je vous donne Valere.
J'imagine un moyen d'éclairer votre mere
Sur le fourbe insolent qui la mene aujourd'hui ,
Et nous la guérirons du goût qu'elle a pour lui ;
Vous verrez.

C H L O É.

Ne fais rien que ce qu'elle souhaite ;
Que ses vœux soient remplis , & je suis satisfaite.

S C E N E V I I.

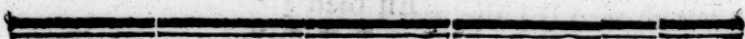
L I S E T T E *seule.*

Pour faire son bonheur je n'épargnerai rien.
Hélas ! On ne fait plus de cœurs comme le sien.

Fin du premier Acte.



ACTE II.



SCENE PREMIERE.

CLEON, FRONTIN.

CLEON.

QU'est-ce donc que cet air d'ennui, d'impatience ?
Tu fais tout de travers : tu gardes le silence,
Je ne t'ai jamais vu de si mauvaise humeur.

FRONTIN.

Chacun a ses chagrins.

CLEON.

Ah ! ... Tu me fais l'honneur
De me parler enfin : Je parviendrai peut-être
A voir de quel sujet tes chagrins peuvent naître.
Mais à propos, Valere.

FRONTIN.

Un de vos gens viendra
M'avertir en secret dès qu'il arrivera.
Mais pourrois-je savoir d'où vient tout ce mystere ?
Je ne comprends pas trop le projet de Valere :
Pourquoi lui , qu'on attend , qui doit bientôt , dit-on ,
Se voir avec Chloé l'enfant de la maison ,
Prétend-il vous parler sans se faire connoître ?

CLEON.

Quand il en sera temps , je le ferai paroître.

FRONTIN.

Je n'y vois pas trop clair ; mais le peu que j'y vois

Me paroît mal à vous , & dangereux pour moi.
 Je vous ai , comme un sot , obéi sans mot dire :
 J'ai réfléchi depuis : vous m'avez fait écrire
 Deux lettres , dont chacune , en honnête maison ,
 A celui qui l'écrit vaut cent coups de bâton.

C L E O N.

Je te croyois du cœur : ne crains point d'aventure ;
 Personne ne connoît ici ton écriture ;
 Elles arriveront de Paris , & pourquoi
 Veux-tu que le soupçon aille tomber sur toi ?
 La mere de Valere a sa lettre , sans doute ;
 Et celle de Gêronte.....

F R O N T I N.

Elle doit être en route :

La poste d'aujourd'hui va l'apporter ici.
 Mais sérieusement tout ce manège-ci
 M'alarme , me déplaît , & ma foi j'en ai honte.
 Y pensez-vous , Monsieur ? Quoi ! Florise & Gêronte
 Vous comblent d'amitié , de plaisirs & d'honneurs ,
 Et vous mandez sur eux quatre pages d'horreurs.
 Valere , d'autre part , vous aime à la folie ;
 Il n'a d'autre défaut qu'un peu d'étourderie ;
 Et , grace à vous , Gêronte en va voir le portrait
 Comme d'un libertin & d'un colifichet.
 Cela finira mal.

C L E O N.

Oh ! tu prends au tragique

Un débat qui pour moi ne sera que comique :
 Je me prépare ici de quoi me réjouir ,
 Et la meilleure scene & le plus grand plaisir...
 J'ai bien voulu pour eux quitter un temps la ville ;
 Ne point m'en amuser seroit être imbécille :
 Un peu de bruit rendra ceci moins ennuyeux ,
 Et me paiera du temps que je perds avec eux.
 Valere à mon projet lui-même contribue ,
 C'est un de ces enfants dont la folle recrue
 Dans les sociétés vient tomber tous les ans ,

Et laisse tout le monde , excepté leurs parents.
 Croirois-tu que sur moi tout son espoir se fonde ?
 Le hazard me l'a fait rencontrer dans le monde :
 Ce petit étourdi s'est pris de goût pour moi ,
 Et me croit son ami , je ne fais pas pourquoi.
 Avant que dans ces lieux je vinsse avec Florise ,
 J'avois tout arrangé pour qu'il eût Cidalise.
 Elle a pour la plupart formé nos jeunes gens :
 J'ai demandé pour lui quelques mois de son temps.
 Soit que cette aventure ou quelqu'autre l'engage ,
 Voulant absolument rompre son mariage ,
 Il m'a vingt fois écrit d'employer tous mes soins
 Pour le faire manquer , ou l'éloigner du moins :
 Parbleu , je vous le fers de la bonne maniere.

FRONTIN.

Oui , vous voilà chargé d'une très-belle affaire.

CLEON.

Mon projet étoit bien qu'il se tînt à Paris ,
 C'est malgré mes conseils qu'il vient en ce pays ;
 Depuis long-temps , dit-il , il n'a point vu sa mere ,
 Il compte , en lui parlant , gagner ce qu'il espere.

FRONTIN.

Mais vous , quel intérêt..... Pourquoi vouloir aigrir
 Des gens que pour toujours ce nœud doit réunir ?
 Et pourquoi seconder la bizarre entreprise
 D'un jeune écervelé qui fait une sottise ?

CLEON.

Quand je n'y trouverois que de quoi m'amuser ,
 Oh ! c'est le droit des gens , & je veux en user :
 Tout languit , tout est mort sans la tracasserie ;
 C'est le ressort du monde & l'ame de la vie :
 Bien fou qui là-dessus contraindrait ses desirs ;
 Les sots sont ici-bas pour nos menus plaisirs.
 Mais un autre intérêt que la plaisanterie
 Me détermine encore à cette brouillerie.

FRONTIN.

Comment donc , à Chloé songeriez-vous aussi ?

Florise croit pourtant que vous n'êtes ici
 Que pour son compte , au moins. Je pense que sa fille
 Lui pèse horriblement , & la voir si gentille
 L'afflige : je lui vois l'air sombre & soucieux ,
 Lorsque vous regardez long-temps Chloé.

C L E O N.

Tant mieux.

Elle ne me dit rien de cette jalousie ;
 Mais j'ai bien remarqué qu'elle en étoit remplie ,
 Et je la laisse aller.

F R O N T I N.

C'est-à-dire à peu près
 Que Valere écarté fert à vos intérêts.
 Mais je ne comprends pas quel dessein est le vôtre ,
 Quoi ! Florise & Chloé ?.....

C L E O N.

Moi ? ni l'une ni l'autre.

Je n'agis ni par goût , ni par rivalité :
 M'as-tu donc jamais vu dupe d'une beauté ?
 Je fais trop les défauts , les retours qu'on nous cache.
 Toute femme m'amuse, aucune ne m'attache.
 Si par hazard aussi je me vois marié ,
 Je ne m'ennuierai point pour ma chere moitié.
 Aimera qui pourra Florise , cette folle ,
 Dont je tourne à mon gré l'esprit faux & frivole ,
 Qui malgré l'âge encore a des prétentions ,
 Et me croit transporté de ses perfections ;
 Florise pense à moi. C'est pour notre avantage
 Qu'elle veut de Chloé rompre le mariage ,
 Vu que l'oncle à la niece assurant tout son bien ,
 S'il venoit à mourir , Florise n'auroit rien.
 Le point est d'empêcher qu'il ne se dessaisisse ,
 Et je souhaite fort que cela réussisse.
 Si nous pouvons parer cette donation ,
 Je ne répondrais pas d'une tentation
 Sur cet hymen secret dont Florise me presse.
 D'un bien considérable elle sera maîtresse ,

H 4

Et je n'épouserois que sous condition
 D'une très-bonne part dans la succession.
 D'ailleurs Géronte m'aime : il se peut très-bien faire
 Que son choix me regarde en renvoyant Valere ;
 Et sur la fille alors arrêtant mon espoir ,
 Je laisserai la mere à qui voudra l'avoir.
 Peut-être tout ceci n'est que vaines chimeres.

FRONTIN,

Je le croirois assez.

CLEON.

Aussi n'y tiens-je gueres ,
 Et je ne m'en fais point un fort grand embarras ;
 Si rien ne réussit , je ne m'en prendrai pas.
 Je puis avoir Chloé , je puis avoir Florise ;
 Mais quand je manquerois l'une & l'autre entreprise ,
 J'aurai , chemin faisant , les ayant conseillés ,
 Le plaisir d'être craint , & de les voir brouillés.

FRONTIN.

Fort bien ; mais si j'osois vous dire en confidence
 Où cela va tout droit.

CLEON.

Eh bien !

FRONTIN.

En conscience ,
 Cela vise à nous voir donner notre congé.
 Déjà , vous le savez , & j'en suis affligé ,
 Pour vos maudits plaisirs on nous a pour la vie
 Chassés de vingt maisons.

CLEON.

Chassés ! quelle folie !

FRONTIN.

Oh ! c'est un mot pour l'autre , & puisqu'il faut choisir ,
 Point chassés , mais priés de ne plus revenir.
 Comment n'aimez-vous pas un commerce plus stable ?
 Avec tout votre esprit , & pouvant être aimable ,
 Ne prétendez-vous donc qu'au triste amusement
 De vous faire haïr universellement ?

CLEON.

Cela m'est fort égal : on me craint , on m'estime ,
 C'est tout ce que je veux , & je tiens pour maxime
 Que la plate amitié dont on fait tant de cas ,
 Ne vaut pas les plaisirs des gens qu'on n'aime pas.
 Etre cité , mêlé dans toutes les querelles ,
 Les plaintes , les rapports , les histoires nouvelles ,
 Etre craint à la fois & désiré par-tout ,
 Voilà ma destinée & mon unique goût.
 Quant aux amis , crois-moi , ce vain nom qu'on se donne
 Se prend chez tout le monde , & n'est vrai chez per-
 sonne.

J'en ai mille & pas un. Veux-tu que , limité
 Au petit cercle obscur d'une société ,
 J'aïlle m'ensevelir dans quelque cotterie ?
 Je vais où l'on me plaît , je pars quand on m'ennuie ,
 Je m'établis ailleurs : me moquant au surplus
 D'être haï des gens chez qui je ne vais plus :
 C'est ainsi qu'en ce lieu , si la chance varie ,
 Je compte planter là toute la compagnie.

FRONTIN.

Cela vous plaît à dire , & ne m'arrange pas ;
 De voir tout l'univers vous pouvez faire cas ,
 Mais je suis las , Monsieur , de cette vie errante :
 Toujours visages neufs , cela m'impatiente.
 On ne peut , grace à vous , conserver un ami ;
 On est tantôt au Nord & tantôt au Midi.
 Quand je vous crois logé , j'y compte , je me lie
 Aux femmes de Madame , & je fais leur partie ;
 J'ose même avancer que je vous fais honneur.
 Point du tout , on vous chasse , & votre serviteur.
 Je ne puis plus souffrir cette humeur vagabonde ;
 Et vous ferez tout seul le voyage du monde.
 Moi , j'aime ici ; j'y reste.

CLEON.

Et quels sont les appas ?

L'heureux objet !

H 5

FRONTIN.

Parbleu, ne vous en moquez pas.
Lisette vaut, je crois, la peine qu'on s'arrête;
Et je veux l'épouser.

CLEON.

Tu serois assez bête
Pour te marier, toi ? Ton amour, ton dessein
N'ont pas le sens commun.

FRONTIN.

Il faut faire une fin;
Et ma vocation est d'épouser Lisette.
J'aimois assez Marton, & Nérine & Finette,
Mais quinze jours chacune, ou toutes à la fois;
Mon amour le plus long n'a point passé le mois.
Mais ce n'est pas cela, tout autre amour m'ennuie:
Je suis fou de Lisette, & j'en ai pour la vie.

CLEON.

Quoi ! tu veux te mêler aussi de sentiment ?

FRONTIN.

Comme un autre.

CLEON.

Le fat ! Aime moins tristement.
Pasquin, l'Olive, & cent d'amour aussi fidele
L'ont aimée avant toi, mais sans se charger d'elle;
Pourquoi veux-tu payer pour tes prédécesseurs ?
Fais de même ; aucun d'eux n'est mort de ses rigueurs.

FRONTIN.

Vous la connoissez mal ; c'est une fille sage.

CLEON.

Oui, comme elles le font.

FRONTIN.

Oh ! Monsieur, ce langage
Nous brouillera tous deux.

CLEON, après un moment de silence.

Eh bien, écoute-moi :
Tu me conviens, je t'aime, & si l'on veut de toi,
J'emploierai tous mes soins pour t'unir à Lisette :

Soit ici, soit ailleurs, c'est une affaire faite.

FRONTIN.

Monsieur, vous m'enchantez.

CLEON.

Ne va point nous trahir.
Vois si Valere arrive, & reviens m'avertir.

S C E N E I I.

CLEON *seul.*

Frontin est amoureux! Je crains bien qu'il ne cause.
Comment parer le risque où son amour m'expose?
Mais si je lui donnois quelque commission
Pour Paris? Oui vraiment l'expédient est bon:
J'aurai seul mon secret; & si par aventure
On sait que les billets sont de son écriture,
Je dirai que de lui je m'étois défié;
Que c'étoit un coquin, & qu'il est renvoyé.

S C E N E I I I.

FLORISE, CLEON.

FLORISE.

JE vous cherche par-tout. Ce que prétend mon frere
Est-il vrai? Vous parlez, m'a-t-il dit, pour Valere?
Changeriez-vous d'avis?

CLEON.

Comment, vous l'avez cru?

FLORISE.

Mais il en est si plein & si bien convaincu.....

CLEON.

Tant mieux. Malgré cela soyez persuadée

Que tout ce beau projet ne sera qu'en idée.
 Vous y pouvez compter, je vous réponds de tout ;
 En ne paroissant pas contrarier son goût,
 J'en suis beaucoup plus maître, & la bête est si bonne,
 Soit dit sans vous fâcher.....

F L O R I S E.

Ah ! je vous l'abandonne :
 Faites-en les honneurs ; je me sens, entre nous,
 Sa sœur on ne peut moins.

C L E O N.

Je pense comme vous :
 La parenté m'excede, & ces liens, ces chaînes,
 Des gens dont on partage ou les torts ou les peines,
 Tout cela préjugés, miseres du vieux temps ;
 C'est pour le peuple enfin que sont faits les parents.
 Vous avez de l'esprit, & votre fille est sotte ;
 Vous avez pour surcroît un frere qui radote.
 Eh bien, c'est leur affaire après tout, selon moi.
 Tous ces noms ne sont rien, chacun n'est que pour soi.

F L O R I S E.

Vous avez bien raison : je vous dois le courage
 Qui me soutient contr'eux, contre ce mariage ;
 L'affaire presse au moins, il faut se décider.
 Ariste nous arrive, il vient de le mander ;
 Et par une façon des galants du vieux style,
 Géronte sur la route attend l'autre imbécille.
 Il compte voir ce soir les articles signés.

C L E O N.

Et ce soir finira tout ce que vous craignez.
 Premièrement, sans vous on ne peut rien conclure ;
 Il faudra, ce me semble, un peu de signature
 De votre part ; ainsi tout dépendra de vous ;
 Refusez de signer, grondez, & boudez nous :
 Car pour me conserver toute sa confiance,
 Je serai contre vous moi-même en sa présence ;
 Et je me fâcherois s'il en étoit besoin ;
 Mais nous l'emporterons sans prendre tout ce soin.

Il m'est venu d'ailleurs une assez bonne idée ,
Et dont , faute de mieux , vous pourrez être aidée....
Mais non : car ce seroit un moyen un peu fort :
J'aime trop à vous voir vivre de bon accord.

FLORISE.

Oh ! vous me le direz : quel scrupule est le vôtre ?
Quoi ! ne pensons-nous pas tout haut l'un devant
l'autre ?

Vous savez que mon goût tient plus à vous qu'à lui ,
Et que vos seuls conseils sont ma règle aujourd'hui ;
Vous êtes honnête homme , & je n'ai point à craindre
Que vous proposiez rien dont je puisse me plaindre :
Ainsi confiez-moi tout ce qui peut servir
A combattre Gêronte ainsi qu'à nous unir.

CLEON.

Au fond je n'y vois pas de quoi faire un mystère...
Et c'est ce que de vous mérite votre frère ;
Vous m'avez dit , je crois , que jamais sur les biens
On n'avoit éclairci ni vos droits , ni les siens ,
Et que vous assurant d'avoir son héritage ,
Vous aviez au hazard réglé votre partage :
Vous savez à quel point il déteste un procès ,
Et qu'il donne Chloé pour acheter la paix ;
Cela fait contre lui la plus belle matière :
Des biens à répéter , des partages à faire ,
Vous voyez que voilà de quoi le mettre aux champs ,
En lui faisant prévoir un procès de dix ans :
S'il va donc s'obstiner , malgré vos répugnances ,
A l'établissement qui rompt nos espérances ,
Partons d'ici , plaidez ; une assignation
Détruira le projet de la donation ;
Il ne peut pas souffrir d'être seul : vous partie ,
On ne me verra pas lui tenir compagnie ;
Et quant à ce procès , ou vous le gagnerez ,
Ou vous plaideriez tant que vous l'acheverez.

FLORISE.

Contre les préjugés dont votre ame est exempte ,

La mienne, par malheur, n'est pas aussi puissante,
Et je vous avouerai mon imbécillité :

Je n'irois pas sans peine à cette extrémité :

Il m'a toujours aimée, & j'aimois à lui plaire,

Et soit cette habitude ou quelque'autre chimère,

Je ne puis me résoudre à le désespérer :

Mais votre idée au moins sur lui peut opérer ;

Dites-lui qu'avec vous, paroissant fort aigrie,

J'ai parlé de procès, de biens, de brouillerie,

De départ, & qu'enfin, s'il me pouvoit à bout,

Vous avez entrevu que je suis prête à tout.

C L E O N.

S'il s'obstine pourtant, quoi qu'on lui puisse dire...

On pourroit consulter pour le faire interdire,

Ne le laisser jouir que d'une pension ;

Mon Procureur fera cette expédition ;

C'est un homme admirable, & qui par son adresse

Auroit fait enfermer les sept Sages de Grece,

S'il eût plaidé contr'eux. S'il est quelque moyen

De vouloir faire passer ses droits & tout son bien,

L'affaire est immanquable, il ne faut qu'une lettre.

De moi....

F L O R I S E.

Non, différez... Je crains de me commettre ;

Dites-lui seulement, s'il ne veut point céder,

Que je suis, malgré vous, résolue à plaider :

De l'humeur dont il est, je crois être bien sûre

Que sans mon agrément il craindra de conclure ;

Et pour me ramener, ne négligeant plus rien,

Vous le verrez finir par m'assurer son bien ;

Au reste, vous savez pourquoi je le désire.

C L E O N.

Vous connoissez aussi le motif qui m'inspire,

Madame, ce n'est point du bien que je prétends,

Et mon goût seul pour vous fait mes engagements ;

Des amants du commun j'ignore le langage,

Et jamais la fadeur ne fut à mon usage.

Mais je vous le redis tout naturellement,
 Votre genre d'esprit me plaît infiniment;
 Et je ne fais que vous avec qui j'ai envie
 De penser, de causer & de passer ma vie:
 C'est un goût décidé.

F L O R I S E.

Puis-je m'en assurer;

Et, loin de tout, ici pourrez-vous demeurer?
 Je ne fais, répandu, fêté comme vous l'êtes,
 Je vois plus d'un obstacle au projet que vous faites:
 Peut-être votre goût vous a séduit d'abord,
 Mais tout Paris.....

C. L E O N.

Paris! il m'ennuie à la mort.

Et je ne vous fais pas un fort grand sacrifice
 En m'éloignant d'un monde à qui je rends justice.
 Tout ce qu'on est forcé d'y voir & d'endurer
 Passe bien l'agrément qu'on peut y rencontrer.
 Trouver à chaque pas des gens insupportables,
 Des flatteurs, des valets, des plaisants détestables,
 Des jeunes gens d'un ton, d'une stupidité!.....
 Des femmes d'un caprice, & d'une fausseté!.....
 Des prétendus esprits souffrir la suffisance,
 Et la grosse gaieté de l'épaisse opulence,
 Tant de petits talents où je n'ai pas de foi;
 Des réputations on ne fait pas pourquoi;
 Des protégés si bas! des protecteurs si bêtes!.....
 Des ouvrages vantés qui n'ont ni pieds ni têtes:
 Faire des soupers fins où l'on périt d'ennui,
 Veiller par air, enfin se tuer pour autrui;
 Franchement, des plaisirs, des biens de cette sorte,
 Ne font pas, quand on pense, une chaîne bien forte:
 Et, pour vous parler vrai, je trouve plus sensé
 Un homme sans projets, dans sa terre fixé,
 Qui n'est ni complaisant, ni valet de personne,
 Que tous ces gens brillants, qu'on mange, qu'on frip-
 ponne,

Qui pour vivre à Paris avec l'air d'être heureux ,
Au fond n'y sont pas moins ennuyés qu'ennuyeux.

F L O R I S E.

J'en reconnois grand nombre à ce portrait fidele.

C L E O N.

Paris me fait pitié , lorsque je me rappelle
Tant d'illustres faquins , d'insectes freluquets.

F L O R I S E.

Votre estime , je crois , n'a pas fait plus de frais
Pour les femmes ?

C L E O N.

Pour vous je n'ai point de mysteres ,
Et vous verrez ma liste avec les caractères ;
J'aime l'ordre , & je garde une collection
Des lettres dont je puis faire une édition.
Vous ne vous doutiez pas qu'on pût avoir Lesbie ,
Vous verrez de sa prose. Il me vient une envie
Qui peut nous réjouir dans ces lieux écartés ,
Et désoler là-bas bien des sociétés :
Je suis tenté , parbleu , d'écrire mes mémoires ;
J'ai des traits merveilleux , mille bonnes histoires
Qu'on veut cacher.....

F L O R I S E.

Cela sera délicieux.

C L E O N.

J'y ferai des portraits qui sauteront aux yeux.
Il m'en vient déjà vingt qui retiennent des places ,
Vous y verrez Mélite avec toutes ses graces ,
Et ce que j'en dirai tempérera l'amour
De nos petits Messieurs qui rodent à l'entour.
Sur l'aigre Céliante , & la fade Uranie
Je compte bien aussi passer ma fantaisie :
Pour le petit Damis , & monsieur Dorilas ,
Et certain plat Seigneur , l'automate Alcidas ,
Qui glorieux & bas se croit un personnage ;
Tant d'autres importants , esprits du même étage ;
Oh ! fiez-vous à moi , je veux les célébrer

Si bien que de six mois ils n'osent se montrer ;
Ce n'est pas sur leurs mœurs que je veux qu'on en cause :
Un vice , un déshonneur font assez peu de chose ,
Tout cela dans le monde est oublié bientôt ;
Un ridicule reste , & c'est ce qu'il leur faut.
Qu'en dites-vous ? Cela peut faire un bruit du diable ,
Une brochure unique , un ouvrage admirable ,
Bien scandaleux , bien bon : le style n'y fait rien ;
Pourvu qu'il soit méchant , il sera toujours bien.

F L O R I S E.

L'idée est excellente , & la vengeance est sûre.
Je vous prierai d'y joindre , avec quelqu'aventure ,
Une madame Orphise à qui j'en dois d'ailleurs ,
Et qui mérite bien quelques bonnes noirceurs :
Quoiqu'elle soit affreuse , elle se croit jolie ,
Et de l'humilier j'ai la plus grande envie :
Je voudrois que déjà votre ouvrage fût fait.

C L E O N.

On peut toujours à compte envoyer son portrait ,
Et dans trois jours d'ici désespérer la belle.

F L O R I S E.

Eh comment ?

C L E O N.

On peut faire une chanson sur elle ;
Cela vaut mieux qu'un livre , & court tout l'univers.

F L O R I S E.

Oui , c'est très-bien penser : mais faites-vous des vers ?

C L E O N.

Qui n'en fait pas ? Est-il si mince cotterie
Qui n'ait son bel esprit , son plaisant , son génie ?
Petits Auteurs honteux , qui font , malgré les gens ,
Des bouquets , des chansons , & des vers innocents.
Oh ! pour quelques couplets fiez-vous à ma muse ;
Si votre Orphise en meurt , vous plaire est mon excuse :
Tout ce qui vit n'est fait que pour nous réjouir.
Et se moquer du monde est tout l'art d'en jouir :
Ma foi , quand je parcours tout ce qui le compose ,

S C E N E I V.

FRONTIN, FLORISE, CLEON.

FRONTIN *un peu éloigné.***M**onsieur, je voudrais bien....

C L E O N.

à Florise.

Attends..... Permettez-vous.....

F L O R I S E.

Veut-il vous parler seul ?

F R O N T I N.

Mais, Madame.....

F L O R I S E.

*Entre nous-*Entiere liberté. Frontin est impayable,
Il vous sert bien; je l'aime.C L E O N, *à Florise qui sort.*

Il est assez bon diable,

Un peu bête

S C E N E V.

C L E O N, F R O N T I N.

F R O N T I N.

AH ! Monsieur, ma réputation
Se passeroit fort bien de votre caution :

De mon panégyrique épargnez-vous la peine.
Valere entrera-t-il ?

C L E O N.

Je ne veux pas qu'il vienne.
Ne t'avois-je pas dit de venir m'avertir
Que j'irois le trouver ?

F R O N T I N.

Il a voulu venir :
Je ne suis point garant de cette extravagance,
Il m'a suivi de loin , malgré ma remontrance,
Se croyant invisible , à ce que je conçois ,
Parce qu'il a laissé sa chaise dans le bois.
Caché près de ces lieux , il attend qu'on l'appelle.

C L E O N.

Florise heureusement vient de rentrer chez elle.
Qu'il vienne. Observe tout pendant notre entretien.

S C E N E V I.

C L E O N *seul.*

L'Affaire est en bon train , & tout ira fort bien.
Après que j'aurai fait la leçon à Valere
Sur toute la maison , & sur l'art d'y déplaire ,
Avec son ton , ses airs & sa frivolité ,
Il n'est pas mal en fonds pour être détesté ;
Une vieille franchise à ses talents s'oppose ;
Sans cela l'on pourroit en faire quelque chose.



S C E N E V I I.

VALERE *en habit de campagne*, CLEON.VALERE *embrassant Cléon*.

EH bon jour , cher Cléon ! je suis comblé , ravi
De retrouver enfin mon plus fidele ami.
Je suis au désespoir des soins dont vous accable
Ce mariage affreux : vous êtes adorable !
Comment reconnoîtrai-je.....

C L E O N.

Ah ! point de compliments :
Quand on peut être utile , & qu'on aime les gens ,
On est payé d'avance.... Eh bien quelles nouvelles
A Paris ?

V A L E R E.

Oh ! cent mille , & toutes des plus belles.
Paris est ravissant , & je crois que jamais
Les plaisirs n'ont été si nombreux , si parfaits ,
Les talents plus féconds , les esprits plus aimables ;
Le goût fait chaque jour des progrès incroyables ;
Chaque jour le génie & la diversité
Viennent nous enrichir de quelque nouveauté.

C L E O N.

Tout vous paroît charmant ; c'est le sort de votre âge.
Quelqu'un pourtant m'écrit , & j'en crois son suf-
frage ,

Que de tout ce qu'on voit on est fort ennuyé ;
Que les arts , les plaisirs , les esprits font pitié ;
Qu'il ne nous reste plus que des superficies ,
Des pointes , du jargon , de tristes facéties ,
Et qu'à force d'esprit & de petits talents ,

Dans peu nous pourrions bien n'avoir plus le bon sens.

Comment, vous qui voyez si bien les ridicules ,
Ne m'en dites-vous rien ? Tenez-vous aux scrupules ?
Toujours bon, toujours dupe.

V A L E R E.

Oh, non, en vérité,
Mais c'est que je vois tout assez du bon côté ;
Tout est colifichet, pompon & parodie ;
Le monde, comme il est, me plaît à la folie.
Les belles tous les jours vous trompent, on le leur rend ;

On se prend, on se quitte assez publiquement ;
Les maris savent vivre, & sur rien ne contestent :
Les hommes s'aiment tous, les femmes se détestent
Mieux que jamais : enfin, c'est un monde charmant,
Et Paris s'embellit délicieusement.

C L E O N.

Et Cidalise ?

V A L E R E.

Mais.....

C L E O N.

C'est une affaire faite !
Sans doute, vous l'avez ? Quoi la chose est secrète ?

V A L E R E.

Mais cela fût-il vrai, le dirois-je ?

C L E O N.

Par-tout ;
Et ne point l'annoncer, c'est mal servir son goût.

V A L E R E.

Je m'en détacherois, si je la croyois telle.
J'ai, je vous l'avouerai, beaucoup de goût pour elle,

Et pour l'aimer toujours, si je m'en fais aimer,
J'observe ce qui peut me la faire estimer.

C L E O N avec un grand éclat de rire.

Feu Céladon, je crois, vous a légué son ame :

Il faudroit des six mois pour aimer une femme,
 Selon vous : on perdrait son temps , la nouveauté ,
 Et le plaisir de faire une infidélité ;
 Laissez la Bergerie , & sans trop de franchise ,
 Soyez de votre siècle ainsi que Cidalise :
 Ayez-la , c'est d'abord ce que vous lui devez ,
 Et vous l'estimerez après si vous pouvez.
 Au reste , affichez tout. Quelle erreur est la vôtre ?
 Ce n'est qu'en se vantant de l'une qu'on a l'autre :
 Et l'honneur d'enlever l'amant qu'une autre a pris ,
 A nos gens du bel air met souvent tout leur prix.

V A L E R E.

Je vous en crois assez.... Eh bien , mon mariage ?
 Concevez-vous ma mere , & tout ce radotage ?

C L E O N.

N'en appréhendez rien. Mais soit dit entre nous ,
 Je me reproche un peu ce que je fais pour vous ;
 Car enfin si , voulant prouver que je vous aime ,
 J'aide à vous nuire , & si vous vous trompez vous-même ,

En fuyant un parti peut-être avantageux.

V A L E R E.

Eh ! non , vous me sauvez un ridicule affreux.
 Que diroit-on de moi si j'allois , à mon âge ,
 D'un ennuyeux mari jouer le personnage ?
 Ou j'aurois une prude au ton triste , excédant ,
 Une bégueule enfin qui seroit mon pédant ;
 Ou si pour mon malheur ma femme étoit jolie ,
 Je serois le martyr de sa coquetterie.
 Fuir Paris , ce seroit m'égorger de ma main :
 Quand je puis m'avancer & faire mon chemin ,
 Irois-je , accompagné d'une femme importune ,
 Me rouiller dans ma terre , & borner ma fortune ?
 Ma foi , se marier , à moins qu'on ne soit vieux ,
 Fi , cela me paroît ignoble , crapuleux.

C L E O N.

Vous pensez juste.

V A L E R E.

A vous en est toute la gloire.

D'après vos sentiments je prévois mon histoire,
Si j'allois m'enchaîner ; & je ne vous vois pas
Le plus petit scrupule à m'ôter d'embarras.

C L E O N.

Mais malheureusement on dit que votre mere
Par de mauvais conseils s'obstine à cette affaire ;
Elle a chez elle un homme , ami de ces gens-ci ,
Qui , dit-on , avec elle est assez bien aussi ,
Un Ariste , un esprit d'assez grossiere étoffe ;
C'est une espece d'ours qui se croit philosophe :
Le connoissez-vous ?

V A L E R E.

Non , je ne l'ai jamais vu :

Chez moi , depuis six ans , je ne suis pas venu ;
Ma mere m'a mandé que c'est un homme sage ,
Fixé depuis long-temps dans notre voisinage ,
Que c'étoit son ami , son conseil aujourd'hui ,
Et qu'elle prétendoit me lier avec lui.

C L E O N.

Je ne vous dirai pas tout ce qu'on en raconte ,
Il vous suffit qu'elle est aveugle sur son compte :
Mais moi , qui vois pour vous les choses de sang
froid ,

Au fond je ne puis croire Ariste un homme droit ;
Géronte est son ami , cela depuis l'enfance...

V A L E R E.

A mes dépens peut-être ils sont d'intelligence ?

C L E O N.

Cela m'en a tout l'air.

V A L E R E.

J'aime mieux un procès ,
J'ai des amis là-bas , je suis sûr du succès.

C L E O N.

Quoique je sois ici l'ami de la famille ,
Je dois vous parler franc : à moins d'aimer leur fille ,

Je ne vois pas pourquoi vous vous empressez
Pour pareille alliance : on dit que vous l'aimiez
Quand vous étiez ici ?

V A L E R E.

Mais assez , ce me semble :

Nous étions élevés , accoutumés ensemble ,
Je la trouvois gentille , elle me plaisoit fort ;
Mais Paris guérit tout , & les absents ont tort.
On m'a mandé souvent qu'elle étoit embellie.
Comment la trouvez-vous ?

C L E O N.

Ni laide , ni jolie ,
C'est un de ces minois que l'on a vu par-tout ,
Et dont on ne dit rien.

V A L E R E.

J'en crois fort votre goût.

C L E O N.

Quant à l'esprit , néant ; il n'a pas pris la peine
Jusqu'ici de paroître , & je doute qu'il vienne ;
Ce qu'on voit à travers son petit air boudeur ,
C'est qu'elle sera fausse , & qu'elle a de l'humeur :
On la croit une Agnès ; mais comme elle a l'usage
De sourire à des traits un peu forts pour son âge ,
Je la crois avancée , & sans trop me vanter ,
Si je m'étois donné la peine de tenter...
Enfin , si je n'ai pas suivi cette conquête ,
La faute en est aux Dieux qui la firent si bête.

V A L E R E.

Affurément Chloé seroit une beauté ,
Que sur ce portrait-là j'en serois peu tenté.
Allons , je vais partir , & comptez que j'espère
Dans deux heures d'ici désabuser ma mere :
Je laisse en bonnes mains.....

C L E O N.

Non , il vous faut rester.

V A L E R E.

Mais comment ? Voulez-vous ici me présenter ?

CLEON.

CLEON.

Non pas dans le moment , dans une heure.

VALERE.

A votre aise.

CLEON.

Il faut que vous alliez retrouver votre chaise ,
 Dans l'instant que Géronte ici sera rentré ,
 Car c'est lui qu'il nous faut , je vous le manderai ;
 Et vous arriverez par la route ordinaire ,
 Comme ayant prétenû nous surprendre & nous plaire.

VALERE.

Comment concilier cet air impatient ,
 Cette galanterie avec mon compliment ?
 C'est se moquer de l'oncle , & c'est me contredire :
 Toute mon ambassade est réduite à lui dire
 Que je serai , soit dit dans le plus simple aveu ,
 Toujours son serviteur , & jamais son neveu.

CLEON.

Et voilà justement ce qu'il ne faut pas faire :
 Ce ton d'autorité choqueroit votre mere :
 Il faut dans vos propos paroître consentir ,
 Et tâcher , d'autre part , de ne point réussir.
 Ecoutez : conservons toutes les vraisemblances ;
 On ne doit se lâcher sur les impertinences
 Que selon le besoin , selon l'esprit des gens ;
 Il faut , pour les mener , les prendre dans leur sens.
 L'important est d'abord que l'oncle vous déteste ;
 Si vous y parvenez , je vous répons du reste :
 Or notre oncle est un sot , qui croit avoir reçu
 Toute sa part d'esprit en bon sens prétendu :
 De tout usage antique amateur idolâtre ,
 De toutes nouveautés frondeur opiniâtre :
 Homme d'un autre siècle , & ne suivant en tout
 Pour ton qu'un vieux honneur , pour loi que le vieux
 goût :

Cerveau des plus bornés , qui tenant pour maxime
 Qu'un Seigneur de paroisse est un Etre sublime ,

Tome II.

I

Vous entretient sans cesse avec stupidité
 De son banc , de ses soins & de sa dignité.
 On n'imagine pas combien il se respecte ;
 Ivre de son château dont il est l'architecte ,
 De tout ce qu'il a fait sottement entêté ,
 Possédé du démon de la propriété ;
 Il réglera pour vous son penchant ou sa haine
 Sur l'air dont vous prendrez tout son petit domaine.
 D'abord , en arrivant , il faut vous préparer
 A le suivre par-tout , tout voir , tout admirer ;
 Son parc , son potager , ses bois , son avenue ,
 Il ne vous fera pas grace d'une laitue.
 Vous , au lieu d'approuver , trouvant tout fort commun ,
 Vous ne lui paroîtrez qu'un fat très-importun ,
 Un petit raisonneur , ignorant , indocile ;
 Peut-être ira-t-il même à vous croire imbécille.

V A L E R E .

Oh , vous êtes charmant !... Mais n'aurois-je point
 tort ?

J'ai de la répugnance à le choquer si fort.

C L E O N .

Eh bien.... Mariez-vous... Ce que je viens de dire
 N'étoit pas pour forcer Gêronte à se dedire ,
 Comme vous déliriez : moi je n'exige rien ;
 Tout ce que vous ferez sera toujours très-bien ,
 Ne consultez que vous.

V A L E R E .

Ecoutez-moi , de grace ,

Je cherche à m'éclairer.

C L E O N .

Mais tout vous embarrasse ,
 Et vous ne savez point prendre votre parti ;
 Je n'approuverois pas ce début étourdi ,
 Si vous aviez affaire à quelqu'un d'estimable ,
 Dont la vue exigeât un maintien raisonnable ;
 Mais avec un vieux fou dont on peut se moquer ,
 J'avois imaginé qu'on pouvoit tout risquer ,

Et que pour vos projets il falloit sans scrupule
Traiter légèrement un vieillard ridicule.

V A L E R E.

Soit... Il a la fureur de me croire à son gré ;
Mais fiez-vous à moi , je l'en détacherai.

S C E N E V I I I.

F R O N T I N , C L E O N.

F R O N T I N.

Monsieur , j'entends du bruit , & je crains qu'on ne
vienne.

C L E O N.

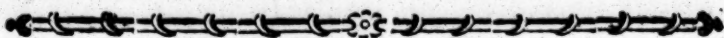
Ne perdons point de temps : que Frontin vous remene.

S C E N E I X.

C L E O N *seul.*

Maintenant éloignons Frontin , & qu'à Paris
Il porte le mémoire où je demande avis
Sur l'interdiction de cet ennuyeux frere ;
Florise s'en défend , son foibte caractere
Ne fait point embrasser un parti courageux ;
Embarquons-les si bien , qu'amenée où je veux ,
Mon projet soit pour elle un parti nécessaire.
Je ne fais si je dois trop compter sur Valere.....
Il pourroit bien manquer de résolution ,
Et je veux appuyer son expédition ;
C'est un fat subalterne ; il est né trop timide :
On ne va point au grand , si l'on n'est intrépide.

Fin du second Acte.



A C T E I I I.

SCENE PREMIERE.

CHLOÉ, LISETTE.

CHLOÉ.

Oui, je te le répète, oui c'est lui que j'ai vu,
Mieux encor que mes yeux, mon cœur l'a reconnu;
C'est Valere lui-même: & pourquoi ce mystere?
Venir sans demander mon oncle ni ma mere,
Sans marquer, pour me voir, le moindre empressement!
Ce procédé m'annonce un affreux changement.

LISETTE.

Eh non, ce n'est pas lui, vous vous ferez trompée.

CHLOÉ.

Non, crois-moi: de ses traits je suis trop occupée
Pour pouvoir m'y tromper, & nul autre sur moi
N'auroit jamais produit le trouble où je me voi;
Si tu le connoissois, si tu pouvois l'entendre,
Ah! tu saurois trop bien qu'on ne peut s'y mé-
prendre;

Que rien ne lui ressemble, & que ce sont des traits
Qu'avec d'autres, Lisette, on ne confond jamais.
Le doux saisissement d'une joie imprévue,
Tous les plaisirs du cœur m'ont remplie à sa vue;
J'ai voulu l'appeller, je l'aurois dû, je crois;
Mes transports m'ont ôté l'usage de la voix;
Il étoit déjà loin... Mais dis-tu vrai, Lisette?
Quoi! Frontin...

L I S E T T E.

Il me tient l'aventure secrète ;
Son maître l'attendoit , & je n'ai pu savoir....

C H L O É.

Informe-toi d'ailleurs , d'autres l'auront pu voir :
Demande à tout le monde.... Eh ! va donc.

L I S E T T E.

Patience,

Du zele n'est pas tout , il faut de la prudence :
N'allons pas nous jeter dans d'autres embarras ,
Raisonnons : c'est Valere , ou bien ce ne l'est pas ;
Si c'est lui , dans la regle il faut qu'il vous prévienne ,
Et si ce ne l'est pas , ma course seroit vaine.
On le sauroit : Cléon , dans ses jeux innocents ,
Diroit que nous courons après tous les passants :
Ainsi , tout bien pesé , le plus sûr est d'attendre
Le retour de Frontin , dont je veux tout apprendre.
Seroit-ce bien Valere ?... Eh mais en vérité
Je commence à le croire.... Il l'aura consulté :
De quelques bons conseils cette fuite est l'ouvrage ;
Oui , brouiller des parents le jour d'un mariage ;
Pour prélude chasser l'époux de la maison ,
L'histoire est toute simple , & digne de Cléon ;
Plus le trait seroit noir , plus il est vraisemblable.

C H L O É.

Il faudroit que ce fût un homme abominable :
Tes soupçons vont trop loin ; qu'ai-je fait contre lui ?
Et pourquoi voudra-t-il m'affliger aujourd'hui ?
Peut-il être des cœurs assez noirs pour se plaire
A faire ainsi du mal pour le plaisir d'en faire ?
Mais , toi-même , pourquoi soupçonner cette horreur ?
Je te vois lui parler avec tant de douceur.

L I S E T T E.

Vraiment , pour mon projet , il ne faut pas qu'il
fâche

Le fonds d'aversion qu'avec soin je lui cache :
Souvent il m'interroge , & du ton le plus doux

Je flatte les desseins qu'il a , je crois , sur vous :

Il imagine avoir toute ma confiance ,

Il me croit sans ombrage & sans expérience ,

Il en sera la dupe , allez , ne craignez rien :

Géronte amene Ariste , & j'en augure bien.

Les desseins de Cléon ne nuiront point aux nôtres ,

J'ai vu ces gens si fins plus attrapés que d'autres ;

On l'emporte souvent sur la duplicité ,

En allant son chemin avec simplicité ,

Et....

FRONTIN *derrière le théâtre.*

Lisette ?

LISETTE *à Chloé.*

Rentrez ; c'est Frontin qui m'appelle.

S C E N E II.

FRONTIN , LISETTE.

FRONTIN *sans voir Lisette.*

P Arbleu , je vais lui dire une belle nouvelle !
On est bien malheureux d'être né pour servir :
Travailler , ce n'est rien ; mais toujours obéir !

LISETTE.

Comment , ce n'est que vous ? Moi , je cherchois
Ariste.

FRONTIN.

Tiens , Lisette , finis , ne me rends pas plus triste ,
J'ai déjà trop ici de sujets d'enrager ,
Sans que ton air fâché vienne encor m'affliger ;
Il m'envoie à Paris , que dis-tu du message ?

LISETTE.

Rien.

FRONTIN.

Comment rien ? Un mot pour le moins.

Bon voyage :

Partez , ou demeurez , cela m'est fort égal.

F R O N T I N.

Comment ! as-tu le cœur de me traiter si mal ?

Je n'y puis plus tenir , ta gravité me tue ;

Il ne tiendra qu'à moi , si cela continue ,

Oui..... de mourir.

L I S E T T E.

Mourez.

F R O N T I N.

Pour t'avoir résisté

Sur celui qui tantôt s'est ici présenté....

Pour n'avoir pas voulu dire ce que j'ignore.....

L I S E T T E.

Vous le savez très-bien , je le répète encore :

Vous aimez les secrets ; moi , chacun a son goût ,

Je ne veux point d'amant qui ne me dise tout.

F R O N T I N.

Ah ! comment accorder mon honneur & Lisette ?

Si je te le disois ?

L I S E T T E.

Oh ! la paix seroit faite ;

Et pour nous marier tu n'aurois qu'à vouloir.

F R O N T I N.

Eh bien , l'homme qu'ici vous ne deviez pas voir ,

Etoit un inconnu..... dont je ne fais pas l'âge....

Qui pour nous consulter sur certain mariage

D'une fille..... non veuve..... ou les deux : au surplus

Tout va bien..... M'entends-tu ?

L I S E T T E.

Moi ? non.

F R O N T I N.

Ni moi non plus.

Si bien que pour cacher & l'homme & l'aventure.....

L I S E T T E.

As-tu dit ? A quoi bon te donner la torture ?

Va , mon pauvre Frontin , tu ne fais pas mentir ,
Et je t'en aime mieux : moi , pour te secourir
Et ménager l'honneur que tu mets à te taire ,
Je dirai , si tu veux , qui c'étoit.

FRONTIN.

Qui ?

L I S E T T E .

Valere.

Il ne faut pas rougir , ni tant me regarder.

FRONTIN.

Eh bien , si tu le fais , pourquoi le demander ?

L I S E T T E .

Comme je n'aime pas les demi-confidences ,
Il faudra m'éclaircir de tout ce que tu penses
De l'apparition de Valere en ces lieux ,
Et m'apprendre pourquoi cet air mystérieux ;
Mais je n'ai pas le temps d'en dire davantage :
Voici mon dernier mot , je défends ton voyage.
Tu m'aimes , obéis. Si tu pars , dès demain
Toute promesse est nulle , & j'épouse Pasquin.

FRONTIN.

Mais.....

L I S E T T E .

Point de mais.... On vient. Va , fais croire
à ton maître

Que tu pars : nous saurons te faire disparaître.

S C E N E III.

GERONTE , ARISTE , CLEON ,
L I S E T T E .

G E R O N T E .

Que fait donc ta maîtresse ? Où chercher maintenant ?

Je cours..... j'appelle.....

L I S E T T E.

Elle est dans son appartement.

G E R O N T E.

Cela peut être , mais elle ne répond guere.

L I S E T T E.

Monsieur , elle a si mal passé la nuit dernière....

G E R O N T E.

Oh ! parbleu , tout ceci commence à m'ennuyer.

Je suis las des humeurs qu'il me faut essuyer.

Comment ? on ne peut plus être un seul jour tranquille ?

Je vois bien qu'elle boude , & je connois son style.

Oh bien , moi , les boudeurs sont mon aversion ,

Et je n'en veux jamais souffrir dans ma maison.

A mon exemple ici je prétends qu'on en use ;

Je tâche d'amuser , & je veux qu'on m'amuse.

Sans cesse de l'aigreur , des scènes , des refus ,

Et des maux éternels auxquels je ne crois plus :

Cela m'excede enfin. Je veux que tout le monde

Se porte bien chez moi , que personne n'y gronde ;

Et qu'avec moi chacun aime à se réjouir ;

Ceux qui s'y trouvent mal , ma foi , peuvent partir.

A R I S T E.

Florise a de l'esprit : avec cet avantage

On a de la ressource : & je crois bien plus sage

Que vous la rameniez par raison , par douceur ,

Que d'aller opposer la colere à l'humeur.

Ces nuages légers se dissipent d'eux-mêmes :

D'ailleurs je ne suis point pour les partis extrêmes :

Vous vous aimez tous deux.

G E R O N T E.

Et qu'en pense Cléon ?

C L E O N.

Que vous n'avez pas tort , & qu'Ariste a raison.

G E R O N T E.

Mais ençor , quel conseil....

C L E O N.

Que voulez-vous qu'on dise ?

Vous savez mieux que nous comment mener Florise.
 S'il faut se déclarer pourtant de bonne foi,
 Je voudrois, comme vous, être maître chez moi.
 D'autre part, se brouiller..... A propos de querelle,
 Il faut que je vous parle. En causant avec elle,
 Je crois avoir surpris un projet dangereux,
 Et que je vous dirai pour le bien de tous deux ;
 Car vous voir bien ensemble est ce que je désire.

G É R O N T E.

Allons, chemin faisant, vous pourrez me le dire.
 Je vais la retrouver : venez-y ; je verrai,
 Quand vous m'aurez parlé, ce que je lui dirai.
 Ariste, permettez qu'un moment je vous quitte.
 Je vais, avec Cléon, voir ce qu'elle médite,
 Et la déterminer à vous bien recevoir ;
 Car de façon ou d'autre..... Enfin, nous allons voir.

S C E N E I V.

A R I S T E , L I S E T T E.

L I S E T T E.

A H ! que votre retour nous étoit nécessaire,
 Monsieur ! vous seul pouvez rétablir cette affaire ;
 Elle tourne au plus mal, & si votre crédit
 Ne détrompe Géronte, & ne nous garantit,
 Cleon va perdre tout.

A R I S T E.

Que veux-tu que je fasse ?

Géronte n'entend rien : ce que je vois me passe.
 J'ai beau citer des faits, & lui parler raison,
 Il ne croit rien, il est aveuglé sur Cléon.
 J'ai pourtant bon espoir dans une conjecture
 Qui le détromperoit, si la chose étoit sûre.

Il s'agit de soupçons , que je puis voir détruits.
 Comme je crois le mal le plus tard que je puis ,
 Je n'ai rien dit encor , mais aux yeux de Géronte
 Je démasque le traître & le couvre de honte ,
 Si je puis avérer le tour le plus sanglant
 Dont je l'ai soupçonné , graces à son talent.

L I S E T T E.

Le soupçonner ! Comment ! c'est-là que vous en êtes ?
 Ma foi , c'est trop d'honneur , Monsieur , que vous
 lui faites ,
 Croyez d'avance , & tout.

A R I S T E.

Il s'en est peu fallu
 Que pour ce mariage on ne m'ait pas revu :
 Sans toutes mes raisons , qui l'ont bien ramenée ,
 La mere de Valere étoit déterminée
 A les remercier.

L I S E T T E.

Pourquoi ?

A R I S T E.

C'est une horreur
 Dont je veux dévoiler & confondre l'auteur ,
 Et tu m'y serviras.

L I S E T T E.

A propos de Valere ,
 Où croyez-vous qu'il soit ?

A R I S T E.

Peut-être chez sa mere
 Au moment où j'en parle : à toute heure on l'attend.

L I S E T T E.

Bon ! Il est ici.

A R I S T E.

Lui ?

L I S E T T E.

Lui , le fait est constant.

A R I S T E.

Mais quelle étourderie ?

Oh! toutes ses mesures
 Sembloient, pour le cacher, bien prises & bien sûres;
 Il n'a vu que Cléon, & l'oracle entendu,
 Dans le bois près d'ici Valère s'est perdu,
 Et je l'y crois encor : comptez que c'est lui-même,
 Je le fais de Frontin.

A R I S T E.

Quel embarras extrême!
 Que faire ? l'aller voir, on sauroit tout ici :
 Lui mander mes conseils est le meilleur parti :
 Donne-moi ce qu'il faut ; hâte-toi que j'écrive.

L I S E T T E.

J'y vais... J'entends, je crois, quelqu'un qui nous arrive.

S C E N E V.

A R I S T E *seul.*

C E voyage insensé, d'accord avec Cléon,
 Sur la lettre anonyme augmente mon soupçon ;
 La noirceur masque en vain les poisons qu'elle verse,
 Tout se fait tôt ou tard, & la vérité perce :
 Par eux-mêmes souvent les méchants sont trahis.

S C E N E VI.

V A L E R E , A R I S T E.

V A L E R E.

A H ! les affreux chemins & le maudit pays !
à Ariste.

Mais de grace, Monsieur, voulez-vous bien m'apprendre

Où je puis voir Gêronte ?

A R I S T E.

Il seroit mieux d'attendre ;
En ce moment, Monsieur, il est fort occupé.

V A L E R E.

Et Florise ? On viendrait, ou je suis bien trompé,
L'étiquette du lieu seroit un peu légère,
Et quand un gendre arrive on n'a point d'autre af-
faire.

A R I S T E.

Quoi ! vous êtes....

V A L E R E.

Valere.

A R I S T E.

Eh quoi ! surprendre ainsi !
Votre mere vouloit vous présenter ici,
A ce qu'on m'a dit.

V A L E R E.

Bon ! vieille cérémonie !

D'ailleurs, je fais très-bien que l'affaire est finie,
Ariste a décidé... Cet Ariste, dit-on,
Est aujourd'hui chez moi maître de la maison ;
On suit aveuglément tous les conseils qu'il donne :
Ma mere est, par malheur, fort crédule, trop
bonne.

A R I S T E.

Sur l'amitié d'Ariste, & sur sa bonne foi...

V A L E R E.

Oh ! cela....

A R I S T E.

Doucement ; cet Ariste, c'est moi.

V A L E R E.

Ah ! Monsieur.....

A R I S T E.

Ce n'est point sur ce qui me regarde
Que je me plains des traits que votre erreur hazarde :
Ne me connoissant point, ne pouvant me juger,

Vous ne m'offensez pas : mais je dois m'affliger
Du ton dont vous parlez d'une mere estimable,
Qui vous croit de l'esprit, un caractere aimable;
Qui veut votre bonheur : voilà ses seuls défauts,
Si votre cœur au fond ressemble à vos propos.

V A L E R E.

Vous me faites ici les honneurs de ma mere;
Je ne sais pas pourquoi : son amitié m'est chere;
Le hazard vous a fait prendre mal mes discours,
Mais mon cœur la respecte, & l'aimera toujours.

A R I S T E.

Valere, vous voilà, ce langage est le vôtre:
Oui, le bien vous est propre, & le mal est d'un autre.

V A L E R E.

A part.

haut.

Oh, voici les sermons, l'ennui !... Mais s'il vous plaît,
Ne ferions-nous pas bien d'aller voir où l'on est ?
Il convient....

A R I S T E.

Un moment : si l'amitié sincere
M'autorise à parler au nom de votre mere,
De grace, expliquez-moi ce voyage secret
Qu'aujourd'hui même ici vous avez déjà fait ?

V A L E R E.

Vous savez....

A R I S T E.

Je le fais.

V A L E R E.

Ce n'est point un mystere
Bien merveilleux ; j'avois à parler d'une affaire
Qui regarde Cléon, & m'intéresse fort ;
J'ai voulu librement l'entretenir d'abord,
Sans être interrompu par la mere & la fille,
Et nous voir assiégés de toute une famille :
Comme il est mon ami....

A R I S T E.

Lui ?

VALERE.

Mais assurément.

ARISTE.

Vous osez l'avouer !

VALERE.

Ah ! très-parfaitement :

C'est un homme d'esprit , de bonne compagnie ,

Et je suis son ami de cœur , & pour la vie :

Oh ! ne l'est pas qui veut.

ARISTE.

Et si l'on vous montrait

Que vous le haïrez ?

VALERE.

On seroit bien adroit.

ARISTE.

Si l'on vous faisoit voir que ce bon air , ces graces ,

Ce clinquant de l'esprit , ces trompeuses surfaces

Cachent un homme affreux , qui veut vous égarer ,

Et que l'on ne peut voir sans se déshonorer ?

VALERE.

C'est juger par des bruits de pédants , de commeres.

ARISTE.

Non , par la voix publique : elle ne trompe gueres.

Géronte peut venir , & je n'ai pas le temps

De vous instruire ici de tous mes sentiments ;

Mais il faut sur Cléon que je vous entretienne ,

Après quoi , choisissez son commerce ou sa haine :

Je sens que je vous lasse , & je m'apperçois bien ,

A vos distractions , que vous ne croyez rien :

Mais , malgré vos mépris , votre bien seul m'occupe ;

Il seroit odieux que vous fussiez sa dupe.

L'unique grace encor qu'attend mon amitié ,

C'est que vous n'alliez point paroître si lié

Avec lui : vous verrez avec trop d'évidence

Que je n'exigeois pas une vaine prudence.

Quant au ton dont il faut ici vous présenter ,

Rien , je crois , là-dessus ne doit m'inquiéter ,

Vous avez de l'esprit, un heureux caractère,
De l'usage du monde, & je crois que pour plaire
Vous tiendrez plus de vous que des leçons d'autrui;
Géronte vient, allons....

S C E N E V I I.

GERONTE, ARISTE, VALERE.

GERONTE, *d'un air fort empressé.*

EH ! vraiment oui, c'est lui.
Bon jour, mon cher enfant.... Viens donc que je t'em-
brasse ! *A Ariste.*

Comme le voilà grand ! ... Ma foi cela nous chasse.

V A L E R E.

Monsieur, en vérité...

G E R O N T E.

Parbleu, je l'ai vu là,
(Je m'en souviens toujours) pas plus haut que cela :
C'étoit hier, je crois... Comme passe notre âge !
Mais te voilà vraiment un grave personnage.

A Ariste.

Vous voyez qu'avec lui j'en use sans façon,
C'est tout comme autrefois, je n'ai pas d'autre ton.

V A L E R E.

Monsieur, c'est trop d'honneur.

G E R O N T E.

Oh ! non pas, je te prie.

N'apporte point ici l'air de cérémonie,
Regarde-toi déjà comme de la maison. *A Ariste.*

A propos, nous comptons qu'elle entendra raison.
Oh ! j'ai fait un beau bruit : c'est bien moi qu'on étonne :
La menace est plaisante ; ah ! je ne crains personne.
Je ne la croyois pas capable de cela ;

Mais je commence à voir que tout s'appaisera ,
 Et que ma fermeté remettra sa cervelle.
 Vous pouvez maintenant vous présenter chez elle :
 Dites bien que je veux terminer aujourd'hui ;
 Je vais renouveler connoissance avec lui.
 Allez , si l'on ne peut la résoudre à descendre ,
 J'irai dans un moment lui présenter son gendre.

SCENE VIII.

GERONTE, VALERE.

GERONTE.

EH bien, es-tu toujours vif, joyeux, amusant ?
 Tu nous réjouissois.

VALERE.

Oh ! j'étois fort plaisant.

GERONTE.

Tu peux de cet air grave avec moi te défaire ,
 Je t'aime comme un fils , & tu dois....

VALERE *à part.*

Comment faire ?

Son amitié me touche.

GERONTE *à part.*

Il paroît bien distrait.

Eh bien.....

VALERE.

Affurément, Monsieur.... j'ai tout sujet
 De chérir les bontés....

GERONTE.

Non , ce ton-là m'ennuie ,
 Je te l'ai déjà dit, point de cérémonie.

SCENE IX.

ICLEON, GERONTE, VALERE.

N *CLEON de loin.*
E suis-je pas de trop ?

GERONTE.

Non, non, mon cher Cléon,
Venez, & partagez ma satisfaction.

CLEON.

Je ne pouvois trop tôt renouer connoissance
Avec Monsieur.

VALERE.

J'avois la même impatience.

CLEON bas à Valere.

Comment va ?

VALERE bas à Cléon.

Patience.

GERONTE à Cléon.

Il est complimenteur.

C'est un défaut.

CLEON.

Sans doute, il ne faut que le cœur.

GERONTE.

J'avois grande raison de prédire à ta mere
Que tu serois bien fait, noblement, sûr de plaire ;
Je m'y connois, je fais beaucoup de bien de toi :
Des lettres de Paris & des gens que je croi....

VALERE.

On reçoit donc ici quelquefois des nouvelles ?
Les dernières, Monsieur, les fait-on ?

GERONTE.

Qui sont-elles ?

Nous est-il arrivé quelque chose d'heureux ?
Car, quoique loin de tout, enterré dans ces lieux,

COMEDIE.

211

Je suis toujours sensible aux biens de ma patrie :
Eh bien , voyons donc , qu'est-ce ? Apprends-moi , je
te prie....

V A L E R E *d'un ton précipité.*

Julie a pris Damon ; non qu'elle l'aime fort ,
Mais il avoit Phriné , qu'elle hait à la mort.
Lisidor à la fin a quitté Doralise ;
Elle est bien , mais ma foi d'une horrible bêtise :
Déjà depuis long-temps cela devoit finir ,
Et le pauvre garçon n'y pouvoit plus tenir.

C L E O N *bas à Valere.*

Très-bien , continuez.

V A L E R E .

J'oubliois de vous dire
Qu'on a fait des couplets sur Lucile & Delphire :
Lucile en est outrée & ne se montre plus ;
Mais Delphire a mieux pris son parti là-dessus.
On la trouve par-tout s'affichant de plus belle ,
Et se moquant du ton , pourvu qu'on parle d'elle.
Lise a quitté le rouge , & l'on se dit tout bas
Qu'elle feroit bien mieux de quitter Licidas.
On prétend qu'il n'est pas compris dans la réforme ,
Et qu'elle est seulement bégueule pour la forme.

G E R O N T E .

Quels diables de propos me tenez-vous donc là ?

V A L E R E .

Quoi ! vous ne saviez point un mot de tout cela ?
On n'en dit rien ici ? L'ignorance profonde !
Mais c'est en vérité n'être pas de ce monde.
Vous n'avez donc , Monsieur , aucune liaison ?
Eh mais , où vivez-vous ?

G E R O N T E .

Parbleu , dans ma maison ,
M'embarassant fort peu des intrigues frivoles
D'un tas de freluquets , d'une troupe de folles ,
Aux gens que je connois paisiblement borné.
Eh ! que m'importe à moi , si madame Phriné

Ou madame Lucile affichent leurs folies ?
 Je ne m'occupe point de telles minuties ,
 Et laisse aux gens oisifs tous ces menus propos ,
 Ces puérilités , la pâture des sots.

C L E O N.

à Géronte. bas à Valere.

Vous avez bien raison.... Courage.

G E R O N T E.

Cher Valere,

Nous avons , je le vois , la tête un peu légère ,
 Et je sens que Paris ne t'a pas mal gâté ;
 Mais nous te guérirons de la frivolité.
 Ma niece est raisonnable , & ton amour pour elle
 Va rendre à ton esprit sa forme naturelle.

V A L E R E.

C'est moi , sans me flatter , qui vous corrigerai
 De n'être au fait de rien , & je vous conterai....

G E R O N T E.

Je t'en dispense.

V A L E R E.

On peut vous rendre un homme aimable ,
 Mettre votre maison sur un ton convenable ,
 Vous donner l'air du monde au lieu des vieilles mœurs :
 On ne vit qu'à Paris , & l'on végete ailleurs.

C L E O N.

bas à Valere. bas à Géronte.

Ferme ! Il est singulier !

G E R O N T E.

Mais c'est de la folie.

Il faut qu'il ait....

V A L E R E.

La niece est-elle encor jolie ?

G E R O N T E.

Comment , encor ? Je crois qu'il a perdu l'esprit ;
 Elle est dans son printemps , chaque jour l'embellit.

V A L E R E.

Elle étoit assez bien.

COMÉDIE.

213

CLEON *bas à Gêronte.*

L'éloge est assez mince,

VALERE.

Elle avoit de beaux yeux.... pour des yeux de Province.

GERONTE.

Sais-tu que je commence à m'impatienter ,
Et qu'avec nous ici c'est très-mal débiter ?
Au lieu de témoigner l'ardeur de voir ma niece ,
Et d'en parler du ton qu'inspire la tendresse....

VALERE.

Vous voulez des fadeurs , de l'adoration ?
Je ne me pique pas de belle passion.
Je l'aime..... sensément.

GERONTE.

Comment donc ?

VALERE.

Comme on aime....

Sans que la tête tourne.... Elle en fera de même :
Je réserve au contrat toute ma liberté,
Nous vivrons bons amis , chacun de son côté.

CLEON *bas à Valere.*

A merveille ! appuyez.

GERONTE.

Ce petit train de vie

Est tout-à-fait touchant , & donne grande envie...

VALERE.

Je veux d'abord....

GERONTE.

D'abord il faut changer de ton.

CLEON *bas à Valere.*

Dites , pour l'achever , du mal de la maison,

GERONTE.

Or écoute....

VALERE.

Attendez ; il me vient une idée.

*Il se promene au fond du théâtre , regardant de côté &
d'autre , sans écouter Gêronte.*

Quelle tête ! Oh ! ma foi la noce est retardée ;
 Je ferois à ma niece un fort joli présent !
 Je lui veux un mari sensible, complaisant ;
 Et s'il veut l'obtenir , car je sens que je l'aime ,
 Il faut , sur mes avis , qu'il change son système :
 Mais qu'examine-t-il ?

V A L E R E.

Pas mal.... cette façon.....

GERONTE.

Tu trouves bien , je crois , le goût de ma maison ;
 Elle est belle , en bon air , enfin c'est mon ouvrage ;
 Il faut bien embellir son petit hermitage :
 J'ai de quoi te montrer pendant huit jours ici.
 Mais quoi ?

V A L E R E.

Je suis à vous.... En abattant ceci...

C L É O N à Geronte.

Que parle-t-il d'abattre ?

V A L E R E.

Oh rien.

GERONTE.

Mais je l'espère.

Sachons ce qui l'occupe , est-ce donc un mystère ?

V A L E R E.

Non , c'est que je prenois quelques dimensions
 Pour des ajustements , des augmentations.

GERONTE.

En voici bien d'un autre. Eh , dis-moi , je te prie ,
 Te prennent-ils souvent tes accès de folie ?

V A L E R E.

Parlons raison , mon oncle ; oubliez un moment
 Que vous avez tout fait , & point d'aveuglement :
 Avouez , la maison est maussade , odieuse ,
 Je trouve tout ici d'une vieillesse affreuse.
 Vous voyez....

GERONTE.

Que tu n'as qu'un babil importun ,

COMÉDIE.

213

De l'esprit, si l'on veut, mais pas le sens commun.

V A L E R E.

Oui.... vous avez raison, il seroit inutile
D'ajuster, d'embellir....

G E R O N T E à Cléon.

Il devient plus docile,

Il change de langage.

V A L E R E.

Ecoutez, faisons mieux :

En me donnant Chloé, l'objet de tous mes vœux,
Vous lui donnez vos biens, la maison....

G E R O N T E.

C'est-à-dire,

Après ma mort.

V A L E R E.

Vraiment, c'est tout ce qu'on désire,

Mon cher oncle. Or voici mon projet sur cela :

Un bien qu'on doit avoir, est comme un bien qu'on a ;

La maison est à nous : on ne peut rien en faire ;

Un jour je l'abattrai : donc il est nécessaire,

Pour jouir tout-à-l'heure & pour en voir la fin,

Qu'aujourd'hui marié, je bâtisse demain.

J'aurai soin.....

G E R O N T E.

De partir, ce n'étoit pas la peine

De venir m'ennuyer.

C L E O N bas à Gêronte.

Sa folie est certaine.

G E R O N T E.

Et quant à vos beaux plans & vos dimensions,

Faites bâtir pour vous aux Petites-Maisons.

V A L E R E.

Parce que pour nos biens je prends quelques mesures,

Mon cher oncle se fâche, & me dit des injures !

G E R O N T E.

Oui, va, je t'en réponds, ton cher oncle ! Oh !
parbleu,

La peste emporteroit jusqu'au dernier neveu,
Je ne te prendrois pas pour rétablir l'espece.

V A L E R E à Cléon.

Par malheur j'ai du goût, l'air maussade me blesse,
Et Monsieur ne veut rien changer dans sa façon.
Sous prétexte qu'il est maître de la maison,
Il prétend.....

G E R O N T E.

Je prétends n'avoir point d'autre maître.

C L E O N.

Sans doute.

V A L E R E à Cléon.

Mais, Monsieur, je ne prétends pas l'être.
Faites ici ma paix, je ferai ce qu'il faut....
Arrangez tout, je vais faire ma cour là-haut.

S C E N E X.

G E R O N T E, C L E O N.

G E R O N T E.

A-T-on vu quelque part un fond d'impertinences
De cette force-là ?

C L E O N.

Si sur les apparences...

G E R O N T E.

Où diable prenez-vous qu'il avoit de l'esprit....
C'est un original qui ne sait ce qu'il dit :
Un de ces merveilleux gâtés par des *Caillettes*,
Ni goût, ni jugement, un tissu de sornettes ;
Et Monsieur celui-ci, Madame celle-là,
Des riens, des airs, du vent, en trois mots le voilà.
Ma foi, sauf votre avis.....

C L E O N.

Je m'en rapporte au vôtre ;
Vous vous y connoissez tout aussi bien qu'un autre.
Prene

COMÉDIE.

217

Prenez qu'on m'a surpris, & que je n'ai rien dit:
Après tout, je n'ai fait que rendre le récit
De gens qu'il voit beaucoup : moi qui ne le vois
guere

Qu'en passant, j'ignorois le fond du caractère.

GERONTE.

Oh ! sur parole ainsi ne louons point les gens :
Avant que de louer, j'examine long temps,
Avant que de blâmer même cérémonie :
Aussi connois-je bien mon monde : & je défie,
Quand j'ai toisé mes gens, qu'on m'en impose en rien.
Autrefois j'ai tant vu, soit en mal, soit en bien,
De réputations contraires aux personnes,
Que je n'en admets plus ni mauvaises ni bonnes ;
Il faut y voir soi-même : & par exemple, vous,
Si je les en croyois, ne disent-ils pas tous
Que vous êtes méchant ? Ce langage m'assomme,
Je vous ai bien suivi, je vous trouve bon homme.

CLEON.

Vous avez dit le mot, & la méchanceté
N'est qu'un nom odieux, par les sots inventé :
C'est-là, pour se venger, leur formule ordinaire.
Dès qu'on est au-dessus de leur petite sphere,
Que, de peur d'être absurde, on fronde leur avis,
Et qu'on ne rampe pas comme eux : fâchés, aigris,
Furieux contre vous, ne sachant que répondre,
Croyant qu'on les remarque, & qu'on veut les con-
fondre ;

Un tel est très-méchant, vous disent-ils tout bas ;
Et pourquoi ? C'est qu'un tel a l'esprit qu'ils n'ont pas.

Un Laquais arrive.

GERONTE.

Eh bien, qu'est-ce ?

LE LAQUAIS.

Monsieur, ce sont vos lettres.

GERONTE.

Donne.

Cela suffit.

(*Le Laquais sort.*)

Voyons... Ah ! celle-ci m'étonne....

Quelle est cette écriture ? Oui-da ! ... j'allois vraiment

Faire une belle affaire. Oh ! je crois aisément
Tout ce qu'on dit de lui , la matiere est féconde ,
Je vois qu'il est encor des amis dans le monde.

C L E O N.

Que vous mande-t-on ? Qui ?

G E R O N T E.

Je ne fais pas qui c'est.
Quelqu'un , sans se nommer , sans aucun intérêt....
Mais je ne fais s'il faut vous montrer cette lettre :
On parle mal de vous.

C L E O N.

De moi ? daignez permettre....

G E R O N T E.

C'est peu de chose ; mais....

C L E O N.

Voyons : je ne veux pas
Que sur mes procédés vous ayez d'embaras ,
Qu'il soit aucun soupçon ni le moindre nuage.

G E R O N T E.

Ne craignez rien : sur vous je ne prends nul ombrage :
Vous pensez comme moi sur ce plat freluquet :
Tenez , vous allez voir l'éloge qu'on en fait.

C L E O N *lit.*

J'apprends , Monsieur , que vous donnez votre niece à Valere : vous ignorez apparemment que c'est un libertin , dont les affaires sont très dérangées , & le courage fort suspect. Un ami de sa mere , dont on ne m'a pas dit le nom , s'est fait le médiateur de ce mariage & vous sacrifie. Il m'est revenu aussi que Cléon est fort lié avec Valere ; prenez garde que ses conseils ne vous embarquent dans une affaire qui ne peut que vous faire tort de toute façon.

GERONTE.

Eh bien , qu'en dites-vous ?

CLEON.

Je dis , & je le pense

Que c'est quelque noirceur sous l'air de confiance :

Pourquoi cacher son nom ?

Il déchire la lettre.

GERONTE.

Comment ? vous déchirez !...

CLEON.

Oui... Qu'en voulez-vous faire ?

GERONTE.

Et vous conjecturez

Que c'est quelque ennemi , qu'on en veut à Valere ?

CLEON.

Mais je n'assure rien , dans toute cette affaire

Me voilà suspect , moi , puisqu'on me dit lié...

GERONTE.

Je ne crois pas un mot d'une telle amitié.

CLEON.

Le mieux fera d'agir selon votre système ,

N'en croyez point autrui , jugez tout par vous-même :

Je veux croire qu'Ariste est honnête homme ; mais....

Votre écrivain peut-être.... Enfin , sachez les faits ,

Sans humeur , sans parler de l'avis qu'on vous donne ,

Soit calomnie ou non , la lettre est toujours bonne ,

Quant à vos sûretés : rien encor n'est signé ,

Voyez , examinez.....

GERONTE.

Tout est examiné :

Je renverrai mon fat , & son affaire est faite ;

Il vient.... Proposez-lui de hâter sa retraite ;

Deux mots : je vous attends.

S C E N E X I I I.

CLEON, VALERE *d'un air rêveur.*CLEON *fort vite & à demi-voix.*

Vous êtes trop heureux,
Géronte vous déteste; il s'en va furieux;
Il m'attend; je ne puis vous parler davantage;
Mais ne craignez plus rien sur votre mariage.

S C E N E X I V.

VALERE *seul.*

J E ne fais où j'en suis, ni ce que je résous.
Ah! qu'un premier amour a d'empire sur nous!
J'allois braver Chloé par mon étourderie:
La braver! j'aurois fait le malheur de ma vie.
Ses regards ont changé mon ame en un moment,
Je n'ai pu lui parler qu'avec saisissement.
Que j'étois pénétré! que je la trouve belle!
Que cet air de douceur & noble & naturelle
A bien renouvelé cet instinct enchanteur,
Ce sentiment si pur, le premier de mon cœur!
Ma conduite, à mes yeux, me pénètre de honte;
Pourrai-je réparer mes torts près de Géronte?
Il m'aimoit autrefois, j'espère mon pardon.
Mais comment avouer mon amour à Cléon?
Moi! sérieusement amoureux!.... Il n'importe:
Qu'il m'en plaise ou non, ma tendresse l'emporte;
Je ne vois que Chloé; si j'avois pu prévoir...
Allons tout réparer, je suis au désespoir.

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

CHLOÉ, LISETTE.

LISETTE.

EH quoi , Mademoiselle , encor cette tristesse !
Comptez sur moi , vous dis-je , allons , point de foiblesse.

CHLOÉ.

Que les hommes sont faux , & qu'ils savent , hélas !
Trop bien persuader ce qu'ils ne sentent pas !
Je n'aurois jamais cru l'apprendre par Valere.
Il revient , il me voit , il sembloit vouloir plaire ,
Son trouble lui prêtoit de nouveaux agréments ,
Ses yeux sembloient répondre à tous mes sentiments.
Le croiras tu , Lisette ? & qu'y puis-je comprendre ?
Cet amant adoré , que je croyois si tendre ,
Oui , Valere , oubliant ma tendresse & sa foi ,
Valere me méprise ! . . . il parle mal de moi.

LISETTE.

Il en parle très-bien , je le sais , je vous jure.

CHLOÉ.

Je le tiens de mon oncle , & ma peine est trop sûre.
Tout est rompu , je suis dans un chagrin mortel.

LISETTE.

Ouais ! tout ceci me passe & n'est pas naturel ;
Valere vous adore , & fait cette équipée !
Je vois là du Cléon , ou je suis bien trompée ;
Mais il faut par vous-même entendre votre amant ,
Je vous ménagerai cet éclaircissement ,

Sans que dans mon projet Florise nous dérange :
 Ma foi je lui prépare un tour assez étrange,
 Qui l'occupera trop pour avoir l'œil sur vous :
 Le moment est heureux ; tous les noms les plus doux
 Ne reviennent-ils pas ? C'est *ma chere Lisette*,
Mon enfant ! ... On m'écoute , on me trouve parfaite ;
 Tantôt on ne pouvoit me souffrir : à présent ,
 Vu que pour terminer Gêronte est moins pressant ,
 Elle est d'une gaieté , d'une folie extrême :
 Moi , je vais profiter de l'instant où l'on m'aime ,
 Dès qu'à tous ses propos Cléon aura mis fin.
 Il est *délicieux* , *incroyable* , *divin* ,
 Cent autres petits mots qu'elle redit sans cesse :
 Ces noms dureront peu , comptez sur ma promesse ;
 Gêronte le demande , on le dit en fureur ,
 Mais je compte guérir le frere par la sœur.

C H L O É.

Eh ! que fait Valere ?

L I S E T T E.

Ah ! j'oubliois de vous dire

Qu'il est à sa toilette , & cela doit détruire
 Vos soupçons mal fondés ; car vous concevez bien
 Que s'il va se parer , ce soin n'est pas pour rien.
 Ariste est avec lui : j'en tire bon augure.
 Pour Valere & Cléon , quoique je sois bien sûre
 Qu'ils se connoissent fort , ils s'évitent tous deux.
 Seroit-ce intelligence ou brouillerie entr'eux ?
 Je le démêlerai , quoiqu'il soit difficile ! ...
 Votre mere descend : allez , soyez tranquille.

S C E N E I I.

L I S E T T E *seule.*

MOi , tout ceci me donne une peine , un tourment...
 N'importe si mes soins tournent heureusement.

Mais que prétend Ariste ? Et pour quelle aventure
Veut-il que je lui fasse avoir de l'écriture
De Frontin ? comment faire ? & puis d'ailleurs Frontin
Au plus signe son nom & n'est point écrivain.

SCENE III.

FLORISE, LISETTE.

FLORISE.

EH bien, Lisette ?

LISETTE.

Eh bien, Madame.

FLORISE.

Es-tu contente ?

LISETTE.

Mais, Madame, pas trop ; ce couvent m'épouvante.

FLORISE.

Pour y suivre Chloé je destine Marton,
Tu resteras ici : je parlois de Cléon ;
Dis-moi, n'en es-tu pas extrêmement contente ?
Ai-je tort de défendre un esprit qui m'enchanté ?
J'ai bien vu tout-à-l'heure, & ton goût me plaisoit,
Que tu t'amusois fort de tout ce qu'il disoit ;
Conviens qu'il est charmant, & laisse, je te prie,
Tous les petits discours que fait tenir l'envie.

LISETTE.

Moi, Madame ? Eh mon Dieu ! je n'aimerois rien tant
Que d'en croire du bien ; vous pensez sensément,
Et si vous persistez à le juger de même,
Si vous l'aimez toujours, il faut bien que je l'aime.

FLORISE.

Ah ! tu l'aimeras donc ; je te jure aujourd'hui
Que de tout l'univers je n'estime que lui.
Cléon a tous les tons, tous les esprits ensemble,

Il est toujours nouveau ; tout le reste me semble
D'une misère affreuse , ennuyeux à mourir ,
Et je rougis des gens qu'on me voyoit souffrir.

L I S E T T E.

Vous avez bien raison , quand on a l'avantage
D'avoir mieux rencontré , le parti le plus sage
Est de s'y tenir ; mais....

F L O R I S E.

Quoi ?

L I S E T T E.

Rien.

F L O R I S E.

Je veux savoir...

L I S E T T E.

Non.

F L O R I S E.

Je l'exige.

L I S E T T E.

Eh bien.... J'ai cru m'appercevoir
Qu'il n'avoit pas pour vous tout le goût qu'il vous
marque ;

Il me parle souvent , & souvent je remarque
Qu'il a , quand je vous loue , un air embarrassé ,
Et sur certains discours si je l'avois poussé....

F L O R I S E.

Chimere !.... Il faut pourtant éclaircir ce nuage ;
Il est vrai que Chloé me donne quelque ombrage ,
Et que c'est à dessein de l'éloigner de lui
Qu'à la mettre au couvent je m'apprete aujourd'hui :
Toi , fais causer Cléon , & que je puisse apprendre...

L I S E T T E.

Je voudrois qu'en secret vous vinssiez nous entendre ;
Vous ne m'en croiriez pas.

F L O R I S E.

Quelle folie ?

L I S E T T E.

Oh ! Non.

Il faut s'aider de tout dans un juste soupçon ,
Si ce n'est pas pour vous , que ce soit pour moi-même.
J'ai l'esprit défiant ; vous voulez que je l'aime ,
Et je ne puis l'aimer comme je le prétends ,
Que quand nous aurons fait l'épreuve où je l'attends.

FLORISE.

Mais comment ferions-nous ?

LISETTE.

Ah ! rien n'est plus facile ;
C'est avec moi tantôt que vous verrez son style ;
Faux ou vrai , bien ou mal , il s'expliquera là ;
Vous avez vu souvent qu'au moment où l'on va
Se promener ensemble au bois , à la prairie ,
Cléon ne part jamais avec la compagnie ;
Il reste à me parler , à me questionner ,
Et de ce cabinet vous pourriez vous donner
Le plaisir de l'entendre appuyer ou détruire....

FLORISE.

Tout ce que tu voudras ; je ne veux que m'instruire
Si Cléon pour ma fille a le goût que je croi ;
Mais je ne puis penser qu'il parle mal de moi.

LISETTE.

Eh bien , c'est de ma part une galanterie ,
L'éloge des absents se fait sans flatterie :
Il faudra que sur vous , dans tout cet entretien ,
Je dise un peu de mal dont je ne pense rien ,
Pour lui faire un beau jeu.

FLORISE.

Je te le passe encore.

LISETTE.

S'il trompe mon attente , oh ! ma foi je l'adore.

FLORISE voyant venir *Ariste & Valere.*

Encor monsieur Ariste avec son protégé !
Je voudrais bien tous deux qu'ils prissent leur congé.
Mais ils ne sentent rien : laissons-les.

S C E N E I V.

A R I S T E , V A L E R E .

V A L E R E .

O N m'évite.

O Ciel ! je suis perdu.

A R I S T E .

Réglez votre conduite

Sur ce que je vous dis , & fiez-vous à moi
 Du soin de mettre fin au trouble où je vous voi.
 Soyez-en sûr , j'ai fait demander à Gêronte
 Un moment d'entretien , & c'est sur quoi je compte ;
 Je vais de l'amitié joindre l'autorité
 Au ton de la franchise & de la vérité ,
 Et nous éclaircirons ce qui nous embarrasse.

V A L E R E .

Mais il a par malheur fort peu d'esprit.

A R I S T E .

De grace ,

Le connoissez-vous ?

V A L E R E .

Non ; mais je vois ce qu'il est :

D'ailleurs , ne juge-t-on que ceux que l'on connoît ?
 La conversation deviendrait fort stérile ;
 J'en fais assez pour voir que c'est un imbécille.

A R I S T E .

Vous retombez encor , après n'avoir promis
 D'éloigner de votre air & de tous vos avis
 Cette méchanceté qui vous est étrangère :
 Et pourquoi s'opposer à son bon caractère ?
 Tenez , devant vos gens je n'ai pu librement
 Vous parler de Cléon , il faut absolument

Rompre....

V A L E R E.

Que je me donne un pareil ridicule !

Rompre avec un ami !

A R I S T E.

Que vous êtes crédule !

On entre dans le monde, on en est enivré,
Au plus frivole accueil, on se croit adoré,
On prend pour des amis de simples connoissances,
Eh ! que de repentirs suivent ces imprudences !
Il faut pour votre honneur que vous y renonciez :
On vous juge d'abord par ceux que vous voyez,
Ce préjugé s'étend sur votre vie entière,
Et c'est des premiers pas que dépend la carrière.
Débuter par ne voir qu'un homme diffamé !

V A L E R E.

Je vous réponds, Monsieur, qu'il est très-estimé ;
Il a les ennemis que nous fait le mérite :
D'ailleurs on le consulte, on l'écoute, on le cite ;
Aux Spectacles sur-tout il faut voir le crédit
De ses décisions, le poids de ce qu'il dit :
Il faut l'entendre après une Piece nouvelle ;
Il regne, on l'environne, il prononce sur elle,
Et son autorité, malgré les protecteurs,
Pulvérise l'ouvrage, & les admirateurs.

A R I S T E.

Mais vous le condamnez en croyant le défendre :
Est-ce bien là l'emploi qu'un bon esprit doit prendre ?
L'Orateur des foyers & des mauvais propos !
Quels titres sont les siens ? l'insolence, & des mots :
Les applaudissements, le respect idolâtre
D'un essain d'étourdis, chenilles du Théâtre,
Et qui venant toujours grossir le tribunal
Du bavard imposant qui dit le plus de mal,
Vont semer, d'après lui, l'ignoble parodie
Sur les fruits des talents & les dons du génie.
Cette audace d'ailleurs, cette présomption

Qui prétend tout ranger à sa décision,
 Est d'un fat ignorant la marque la plus sûre :
 L'homme éclairé suspend l'éloge & la censure :
 Il sait que sur les arts, les esprits & les goûts
 Le jugement d'un seul n'est point la loi de tous,
 Qu'attendre est pour juger la regle la meilleure,
 Et que l'arrêt public est le seul qui demeure.

V A L E R E.

Il est vrai ; mais enfin Cléon est respecté,
 Et je vois les rieurs toujours de son côté.

A R I S T E.

De si honteux succès ont-ils de quoi vous plaire ?
 Du rôle de plaisant connoissez la misère :
 J'ai rencontré souvent de ces gens à bon mots,
 De ces hommes charmants, qui n'étoient que des sots ;
 Malgré tous les efforts de leur petite envie,
 Une froide épigramme, une bouffonnerie
 A ce qui vaut mieux qu'eux n'ôtera jamais rien,
 Et malgré les plaisants le bien est toujours bien.
 J'ai vu d'autres méchants d'un grave caractère,
 Gens laconiques, froids, à qui rien ne peut plaire ;
 Examinez-les bien, un ton sentencieux
 Cache leur nullité sous un air dédaigneux ;
 Cléon souvent aussi prend cet air d'importance ;
 Il veut être méchant jusques dans son silence :
 Mais qu'il se taise ou non, tous les esprits bien faits
 Sauront le mépriser jusques dans ses succès.

V A L E R E.

Lui refuseriez-vous l'esprit ? J'ai peine à croire....

A R I S T E.

Mais à l'esprit méchant je ne vois point de gloire :
 Si vous saviez combien cet esprit est aisé,
 Combien il en faut peu, comme il est méprisé !
 Le plus stupide obtient la même réussite :
 Eh ! pourquoi tant de gens ont-ils ce plat mérite ?
 Stérilité de l'ame, & de ce naturel
 Agréable, amusant, sans bassesse & sans fiel :

On dit l'esprit commun ! par son succès bizarre,
La méchanceté prouve à quel point il est rare :
Ami du bien, de l'ordre, & de l'humanité,
Le véritable esprit marche avec la bonté.
Cléon n'offre à nos yeux qu'une fausse lumière :
La réputation des mœurs est la première,
Sans elle, croyez-moi, tout succès est trompeur :
Mon estime toujours commence par le cœur,
Sans lui l'esprit n'est rien, & malgré vos maximes,
Il produit seulement des erreurs & des crimes.
Fait pour être chéri, ne ferez-vous cité
Que pour le complaisant d'un homme détesté ?

V A L E R E.

Je vois tout le contraire : on le recherche, on l'aime.
Je voudrois que chacun me détestât de même :
On se l'arrache au moins ; je l'ai vu quelquefois
A des soupers divins retenu pour un mois :
Quand il est à Paris il ne peut y suffire ;
Me direz-vous qu'on hait un homme qu'on désire !

A R I S T E.

Que dans ses procédés l'homme est inconséquent !
On recherche un esprit dont on hait le talent :
On applaudit aux traits du méchant qu'on abhorre,
Et loin de le proscrire on l'encourage encore ?
Mais convenez aussi qu'avec ce mauvais ton,
Tous ces gens dont il est l'oracle ou le bouffon,
Craignent pour eux le sort des absents qu'il leur livre,
Et que tous avec lui seroient fâchés de vivre :
On le voit une fois, il peut être applaudi,
Mais quelqu'un voudroit-il en faire son ami ?

V A L E R E.

On le craint, c'est beaucoup.

A R I S T E.

Mérite pitoyable !

Pour les esprits sensés est-il donc redoutable ?

C'est ordinairement à de foibles rivaux

Qu'il adresse les traits de ses mauvais propos :

Quel honneur trouvez-vous à poursuivre, à confondre,
 A désoler quelqu'un qui ne peut vous répondre ?
 Ce triomphe honteux de la méchanceté
 Réunit la bassesse & l'inhumanité :
 Quand sur l'esprit d'un autre on a quelque avantage,
 N'est-il pas plus flatteur d'en mériter l'hommage,
 De voiler, d'enhardir la foiblesse d'autrui,
 Et d'en être à la fois & l'amour & l'appui ?

V A L E R E.

Qu'elle soit un peu plus, un peu moins vertueuse,
 Vous m'avouerez du moins que sa vie est heureuse ;
 On épuise bientôt une société :
 On fait tout votre esprit : vous n'êtes plus fêté
 Quand vous n'êtes plus neuf : il faut une autre scène
 Et d'autres spectateurs ; il passe, il se promène
 Dans les cercles divers, sans gêne, sans lien,
 Il a la fleur de tout, n'est esclave de rien...

A R I S T E.

Vous le croyez heureux ? Quelle ame méprisable
 Si c'est-là son bonheur, c'est être misérable :
 Etranger au milieu de la société,
 Et par-tout fugitif, & par-tout rejeté ;
 Vous connoîtrez bientôt par votre expérience
 Que le bonheur du cœur est dans la confiance :
 Un commerce de suite avec les mêmes gens,
 L'union des plaisirs, des goûts, des sentiments,
 Une société peu nombreuse, & qui s'aime,
 Où vous pensez tout haut, où vous êtes vous-même,
 Sans lendemain, sans crainte & sans malignité,
 Dans le sein de la paix & de la sûreté,
 Voilà le seul bonheur honorable & paisible
 D'un esprit raisonnable, & d'un cœur né sensible.
 Sans amis, sans repos, suspect & dangereux,
 L'homme frivole & vague est déjà malheureux :
 Mais jugez avec moi combien l'est davantage
 Un méchant affiché, dont on craint le passage,
 Qui traînant avec lui les rapports, les horreurs,

L'esprit de fausseté, l'art affreux des noirceurs,
Abhorré, méprisé, couvert d'ignominie,
Chez les honnêtes gens demeure sans patrie.
Voilà le vrai pros crit & vous le connoissez.

V A L E R E.

Je ne le verrois plus, si ce que vous pensez
Alloit m'être prouvé : mais on outre les choses,
C'est donner à des riens les plus horribles causes ;
Quant à la probité, nul ne peut l'accuser :
Ce qu'il dit, ce qu'il fait n'est que pour s'amuser.

A R I S T E.

S'amuser, dites-vous ? Quelle erreur est la vôtre !
Quoi ! vendre tour-à-tour, immoler l'une à l'autre
Chaque société, diviser les esprits,
Aigrir des gens brouillés, ou brouiller des amis,
Calomnier, flétrir des femmes estimables,
Faire du mal d'autrui ses plaisirs détestables ;
Ce germe d'infamie & de perversité
Est-il dans la même ame avec la probité ?
Et parmi vos amis vous souffrez qu'on le nomme !

V A L E R E.

Je ne le connois plus, s'il n'est point honnête-homme ;
Mais il me reste un doute : avec trop de bonté,
Je crains de me piquer de singularité :
Sans condamner l'avis de Cléon ni le vôtre,
J'ai l'esprit de mon siècle & je suis comme un autre ;
Tout le monde est méchant : & je serois par-tout
Ou dupe, ou ridicule, avec un autre goût.

A R I S T E.

Tout le monde est méchant ? oui ces cœurs haïssables,
Ce peuple d'hommes faux, de femmes, d'agréables,
Sans principes, sans mœurs : esprits bas & jaloux,
Qui se rendent justice en se méprisant tous.
En vain ce peuple affreux, sans frein & sans scrupule,
De la bonté du cœur veut faire un ridicule :
Pour chasser ce nuage & voir avec clarté
Que l'homme n'est point fait pour la méchanceté,

Consultez, écoutez pour juges, pour oracles,
 Les hommes rassemblés ; voyez à nos spectacles,
 Quand on peint quelque trait de candeur, de bonté,
 Où brille en tout son jour la tendre humanité,
 Tous les cœurs sont remplis d'une volupté pure,
 Et c'est-là qu'on entend le cri de la nature.

VALERE.

Vous me persuadez.

ARISTE.

Vous ne réussirez

Qu'en suivant ces conseils : soyez bon, vous plairez ;
 Si la raison ici vous a plu dans ma bouche,
 Je le dois à mon cœur que votre intérêt touche.

VALERE.

Géronte vient : calmez son esprit irrité,
 Et comptez pour toujours sur ma docilité.

S C E N E V.

GERONTE, ARISTE, VALERE.

GERONTE.

LE voilà bien paré ? Ma foi c'est grand dommage
 Que vous ayez ici perdu votre étalage.

VALERE.

Cessez de m'accabler, Monsieur, & par pitié
 Songez qu'avant ce jour j'avois votre amitié ;
 Par l'erreur d'un moment ne jugez point ma vie :
 Je n'ai qu'une espérance : ah ! m'est-elle ravie ?
 Sans l'aimable Chloé je ne puis être heureux :
 Voulez-vous mon malheur ?

GERONTE.

Elle a d'assez beaux yeux...

Pour des yeux de province.

VALERE.

Ah ! laissez-là, de grace,

Des torts que pour toujours mon repentir efface.
Laissez un souvenir....

GERONTE.

Vous-même, laissez-nous,
Monsieur veut me parler. Au reste, arrangez-vous
Tout comme vous voudrez: vous n'aurez point ma niece:

VALERE.

Quand j'abjure à jamais ce qu'un moment d'ivresse....

GERONTE.

Oh ! pour rompre vraiment, j'ai bien d'autres raisons.

VALERE.

Quoi donc ?

GERONTE.

Je ne dis rien: mais sans tant de façons
Laissez-nous, je vous prie, ou bien je me retire.

VALERE.

Non, Monsieur, j'obéis.... A peine je respire....
Ariste, vous savez mes vœux & mes chagrins,
Décidez de mes jours, leur sort est dans vos mains.

SCÈNE VI.

GERONTE, ARISTE.

ARISTE.

Vous le traitez bien mal: je ne vois pas quel crime....

GERONTE.

A la bonne heure: il peut obtenir votre estime,
Vous avez vos raisons apparemment: & moi
J'ai les miennes aussi, chacun juge pour soi.
Je crois, pour votre honneur, que du petit Valere
Vous pouvez ignorer le mauvais caractère.

ARISTE.

Ce ton-là m'est nouveau: jamais votre amitié

Avec moi jusqu'ici ne l'avoit employé.

G E R O N T E.

Que diable voulez-vous ? quelqu'un qui me conseille
De m'empêtrer ici d'une espece pareille,
M'aime-t-il ? Vous voulez que je trouve parfait
Un petit suffisant qui n'a que du caquet ,
D'ailleurs mauvais esprit , qui décide , qui fronde ,
Parle bien de lui-même , & mal de tout le monde.

A R I S T E.

Il est jeune : il peut être indiscret , vain , léger ,
Mais quand le cœur est bon , tout peut se corriger ;
S'il vous a révolté par une extravagance ,
Quoique sur cet article il s'obstine au silence ,
Vous devez moins , je crois , vous en prendre à son
cœur

Qu'à de mauvais conseils , dont on saura l'auteur.
Sur la méchanceté vous lui rendrez justice ,
Valere a trop d'esprit pour ne pas fuir ce vice ;
Il peut en avoir eu l'apparence & le ton
Par vanité , par air , par indiscretion :
Mais de ce caractère il a vu la bassesse :
Comptez qu'il est bien né , qu'il pense avec no-
blesse....

G E R O N T E.

Il fait donc l'hypocrite avec vous : en effet
Il lui manquoit ce vice , & le voilà parfait.
Ne me contraignez pas d'en dire davantage ,
Ce que je fais de lui....

A R I S T E.

Cléon....

G E R O N T E.

Encor ? J'enrage :

Vous avez la fureur de mal penser d'autrui :
Qu'a-t-il affaire-là ? vous parlez mal de lui ,
Tandis qu'il vous estime , & qu'il vous justifie.

A R I S T E.

Moi ! me justifier ? Eh ! de quoi , je vous prie ?

Enfin....

A R I S T E.

Expliquez-vous , ou je romps pour jamais !
Vous ne m'estimez plus , si des soupçons secrets....

G É R O N T E.

Tenez , voilà Cléon , il pourra vous apprendre ,
S'il veut , des procédés que je ne puis comprendre.
C'est de mon amitié faire bien peu de cas....
Je fors ... car je dirois ce que je ne veux pas.

S C E N E V I I.

C L E O N , A R I S T E.

A R I S T E.

M'Apprendrez-vous , Monsieur , quelle odieuse
histoire

Me brouille avec Géronte , & quelle ame assez noire ?...

C L E O N.

Vous n'êtes pas brouillés : amis de tous les temps ,
Vous êtes au-dessus de tous les différens.

Vous verrez simplement que c'est quelque nuage ;
Cela finit toujours par s'aimer davantage.

Géronte a sur le cœur nos persécutions

Sur un parti qu'en vain vous & moi conseillons :

Moi , j'aime fort Valere , & je vois avec peine

Qu'il se soit annoncé par donner une scene :

Mais , soit dit entre nous , peut-on compter sur lui ?

A bien examiner ce qu'il fait aujourd'hui ,

On imagineroit qu'il détruit notre ouvrage ,

Qu'il agit sourdement contre son mariage.

Il veut , il ne veut plus : fait-il ce qu'il lui faut ?

Il est près de Chloé qu'il refusoit tantôt.

A R I S T E.

Tout seroit expliqué si l'on cessoit de nuire ,

Si la méchanceté ne cherchoit à détruire.....

C L E O N.

Oh bon, quelle folie ! Etes-vous de ces gens
 Soupçonneux, ombrageux ? croyez-vous aux méchants ?
 Et réalisez-vous cet être imaginaire,
 Ce petit préjugé qui ne va qu'au vulgaire ?
 Pour moi, je n'y crois pas ; soit dit sans intérêt,
 Tout le monde est méchant, & personne ne l'est.
 On reçoit & l'on rend, on est à peu près quitte.
 Parlez-vous des propos ? Comme il n'est ni mérite,
 Ni goût, ni jugement qui ne soit contredit,
 Que rien n'est vrai sur rien, qu'importe ce qu'on dit ?
 Tel sera mon héros, & tel sera le vôtre ;
 L'aigle d'une maison n'est qu'un sot dans une autre.
 Je dis ici qu'Erasme est un mauvais plaisant,
 Eh bien, on dit ailleurs qu'Erasme est amusant.
 Si vous parlez des faits & des tracasseries,
 Je n'y vois dans le fond que des plaisanteries ;
 Et si vous attachez du crime à tout cela,
 Beaucoup d'honnêtes-gens sont de ces frippons là ;
 L'agrément couvre tout, il rend tout légitime.
 Aujourd'hui dans le monde on ne connoît qu'un crime,
 C'est l'ennui : pour le fuir tous les moyens sont bons.
 Il gagneroit bientôt les meilleures maisons
 Si l'on s'aimoit si fort : l'amusement circule
 Par les préventions, les torts, le ridicule :
 Au reste chacun parle & fait comme il l'entend :
 Tout est mal, tout est bien, tout le monde est content.

A R I S T E.

On n'a rien à répondre à de telles maximes :
 Tout est indifférent pour les âmes sublimes.
 Le plaisir, dites-vous, y gagne : en vérité,
 Je n'ai vu que l'ennui chez la méchanceté ;
 Ce jargon éternel de la froide ironie,
 L'air de dénigrement, l'aigreur, la jalousie ;
 Ce ton mystérieux, ces petits mots sans fin
 Toujours avec un air qui voudroit être fin ;

Ces indiscretions , ces rapports infideles ,
Ces basses fausserés , ces trahisons cruelles :
Tout cela n'est-il pas , à le bien définir ,
L'image de la haine & la mort du plaisir ?
Aussi ne voit-on plus où sont ces caracteres ,
L'aisance , la franchise , & les plaisirs sinceres.
On est en garde , on doute enfin si l'on rira :
L'esprit qu'on veut avoir gâte celui qu'on a ;
De la joie & du cœur on perd l'heureux langage
Pour l'absurde talent d'un triste *periffilage*.
Faut-il donc s'ennuyer pour être du bon air ?
Mais sans perdre en discours un temps qui nous est cher,
Venons au fait , Monsieur , connoissez ma droiture.
Si vous êtes ici , comme on le conjecture ,
L'ami de la maison , si vous voulez le bien ,
Allons trouver Géronte , & qu'il ne cache rien ;
Sa défiance ici tous deux nous déshonore.
Je lui révélerai des choses qu'il ignore ,
Vous ferez notre juge : allons , secondez-moi ,
Et soyons tous trois sûrs de notre bonne foi.

CLEON.

Une explication ! en faut-il quand on s'aime ?
Ma foi , laissez tomber tout cela de soi-même.
Me mêler là-dedans ? ce n'est pas mon avis :
Souvent un tiers se brouille avec les deux partis ,
Et je crains.... Vous sortez ? mais vous me faites rire.
De grace , expliquez-moi....

ARISTE.

Je n'ai rien à vous dire.



SCENE VIII.

LISSETTE, ARISTE, CLEON.

LISSETTE.

Messieurs, on vous attend dans le bois.ARISTE *bas à Lisette en sortant.*

Songe au moins....

LISSETTE *bas à Ariste.*

Silence.

SCENE IX.

CLEON, LISSETTE.

CLEON.

Heureusement nous voilà sans témoins:
Acheve de m'instruire, & ne fais aucun doute.....

LISSETTE.

Laissez-moi voir d'abord si personne n'écoute
Par hazard à la porte ou dans ce cabinet :
Quelqu'un des gens pourroit entendre mon secret.CLEON *seul.*La petite Chloé, comme me dit Lisette,
Pourroit vouloir de moi ! L'aventure est parfaite.
Feignons ; c'est à Valere assurer son refus,
Et tourmenter Florise est un plaisir de plus.LISSETTE *à part en revenant.*

Tout va bien.

CLEON.

Tu me vois dans la plus douce ivresse,
Je l'aimois sans oser lui dire ma tendresse ;

Sonde encor ses désirs : s'ils répondent aux miens ,
Dis-lui que dès long-temps j'ai prévenu les siens.

L I S E T T E.

Je crains pourtant toujours....

C L E O N.

Quoi ?

L I S E T T E.

Ce goût pour Madame.

C L E O N.

Si tu n'as pour raison que cette belle flamme....

Je te l'ai déjà dit , non je ne l'aime pas.

L I S E T T E.

Ma foi ni moi non plus. Je suis dans l'embarras ,

Je veux sortir d'ici , je ne saurois m'y plaire :

Ce n'est pas pour Monsieur , j'aime son caractère ;

Il est assez bon maître , & le même en tout temps ,

Bon homme....

C L E O N.

Oui , les bavards sont toujours bonnes gens.

L I S E T T E.

Pour Madame ! ... Oh ! d'honneur Mais je crains ma
franchise.

Si vous redeveniez amoureux de Florise....

Car vous l'avez été sûrement , & je croi....

C L E O N.

Moi , Lisette , amoureux ? tu te moques de moi ,

Je ne me le suis cru qu'une fois en ma vie.

J'eus Araminte un mois ; elle étoit très-jolie ,

Mais coquette à l'excès ; cela m'ennuyoit fort :

Elle mourut , je fus enchanté de sa mort.

Il faut , pour m'attacher , une ame simple & pure ,

Comme Chloé , qui sort des mains de la nature ,

Faite pour allier les vertus aux plaisirs ,

Et mériter l'estime en donnant des désirs.

Mais madame Florise !

L I S E T T E.

Elle est insupportable ;

Rien n'est bien ; autrefois je la croyois aimable ,
 Je ne la trouvois pas difficile à servir :
 Aujourd'hui , franchement , on n'y peut plus tenir ,
 Et pour rester ici , j'y suis trop malheureuse.
 Comment la trouvez-vous ?

C L E O N.

Ridicule , odieuse....

L'air commun , qu'elle croit avoir noble pourtant ,
 Ne pouvant se guérir de se croire un enfant :
 Tant de prétentions , tant de petites graces ,
 Que je mets , vu leur date , au nombre des grimaces ,
 Tout cela dans le fond m'ennuie horriblement.
 Une femme qui fuit le monde en enrageant ,
 Parce qu'on n'en veut plus , & se croit philosophe ;
 Qui veut être méchante , & n'en a pas l'étoffe ;
 Courant après l'esprit , ou plutôt se parant
 De l'esprit répété qu'elle attrape en courant ;
 Jouant le sentiment : il faudroit , pour lui plaire ,
 Tous les menus propos de la vieille Cythere ,
 Ou sans cesse essuyer des scènes de dépit ,
 Des fureurs sans amour , de l'humeur sans esprit ,
 Un amour-propre affreux , quoique rien ne soutienne.

L I S E T T E.

Au fond , je ne vois pas ce qui la rend si vaine.

C L E O N.

Quoiqu'elle garde encor des airs sur la vertu ,
 De grands mots sur le cœur , qui n'a-t-elle pas eu ?
 Elle a perdu les noms , elle a peu de mémoire ,
 Mais tout Paris pourroit en retrouver l'histoire ,
 Et je n'aspire point à l'honneur singulier
 D'être le successeur de l'univers entier.

L I S E T T E *allant vers le cabinet.*

Paix , j'entends là-dedans... Je crains quelque aventure.

C L E O N *seul.*

Lisette est difficile , oh la voilà bien sûre
 Que je n'ai point l'amour qu'elle me soupçonnoit !
 Et si comme elle aussi Chloé l'imaginoit ,

Elle

Elle ne craindra plus...

L I S E T T E *à part en revenant.*

Elle est ma foi partie ,

De rage apparemment , ou bien par modestie.

C L E O N .

Eh bien ?

L I S E T T E .

On me cherchoit. Mais vous n'y pensez pas ,
Monsieur , souvenez-vous qu'on vous attend là-bas.

Gardons bien le secret , vous sentez l'importance....

C L E O N .

Compte sur les effets de ma reconnoissance ,
Si tu peux réussir à faire mon bonheur.

L I S E T T E .

Je ne demande rien , j'oblige pour l'honneur.

à part en sortant.

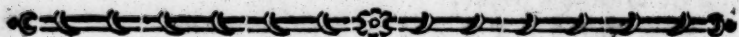
Ma foi , nous le tenons.

C L E O N *seul.*

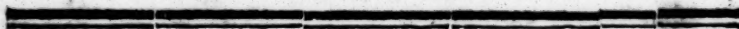
Pour couronner l'affaire ,

Achevons de brouiller & de noyer Valere.

Fin du quatrieme Acte.



A C T E V.



SCENE PREMIERE.

L I S E T T E , F R O N T I N .

L I S E T T E .

E Ntre donc.... ne crains rien, te dis-je ; ils n'y sont pas.

Eh bien, de ta prison tu dois être fort las ?

F R O N T I N .

Moi ! Non. Qu'on veuille ainsi me faire bonne chere,
Et que j'aie en tout temps Lisette pour geoliere,
Je serai prisonnier ma foi tant qu'on voudra.
Mais si mon maître enfin....

L I S E T T E .

Supprime ce nom-là,
Tu n'es plus à Cléon, je te donne à Valere.
Chloé doit l'épouser, & voilà ton affaire ;
Grace à la nôce, ici tu restes attaché,
Et nous nous marierons par-dessus le marché.

F R O N T I N .

L'affaire de la nôce est donc raccommodée ?

L I S E T T E .

Pas tout-à-fait encor, mais j'en ai bonne idée ;
Je ne fais quoi me dit qu'en dépit de Cléon
Nous ne sommes pas loin de la conclusion :
En gens congédiés je crois me bien connoître,
Ils ont d'avance un air que je trouve à ton maître ;
Dans l'esprit de Florise il est expédié ;

Grace aux conseils d'Ariste, au pouvoir de Chloé,
Valere l'abandonne : ainsi, selon mon compte,
Cléon n'a plus pour lui que l'erreur de Géronte,
Qui par nous tous dans peu saura la vérité ;
Veux-tu lui rester seul ? & que ta probité....

FRONTIN.

Mais le quitter !... Jamais je n'oserai lui dire.

LISETTE.

Bon ! Eh bien, écris-lui.... Tu ne fais pas écrire
Peut-être ?

FRONTIN.

Si, parbleu.

LISETTE.

Tu te vantes.

FRONTIN.

Moi ? non.

Tu vas voir.

Il écrit.

LISETTE.

Je croyois que tu signois ton nom
Simplement : mais tant mieux ; mande-lui sans mystere
Qu'un autre arrangement que tu crois nécessaire,
Des raisons de famille enfin t'ont obligé
De lui signifier que tu prends ton congé.

FRONTIN.

Ma foi sans compliment je demande mes gages ;
Tiens, tu lui porteras....

LISETTE.

Dès que tu te dégages

De ta condition, tu peux compter sur moi,
Et j'attendois cela pour finir avec toi :
Valere, c'en est fait, te prend à son service,
Tu peux dès ce moment entrer en exercice ;
Et pour que ton état soit dûement éclairci,
Sans retour, sans appel, dans un moment d'ici
Je te ferai porter au château de Valere
Un billet qu'il m'a dit d'envoyer à sa mere :

Cela te sauvera toute explication,
Et le premier moment de l'humeur de Cléon....
Mais je crois qu'on revient.

FRONTIN.

Il pourroit nous surprendre,
J'en meurs de peur : adieu.

LISETTE.

Ne crains rien : va m'attendre,
Je vais t'expédier.

S C E N E I I.

LISETTE *seule.*

J'Ai de son écriture ;
Je voudrois bien savoir quelle est cette aventure,
Et pour quelles raisons Ariste m'a prescrit
Un si profond secret quand j'aurois cet écrit :
Il se peut que ce soit pour quelque gentillesse
De Cléon ; en tout cas je ne rends cette piece
Que sous condition , & s'il m'affure bien
Qu'à mon pauvre Frontin il n'arrivera rien :
Car enfin bien des gens , à ce que j'entends dire,
Ont été quelquefois pendus pour trop écrire.
Mais le voici.



SCENE III.

FLORISE, ARISTE, LISETTE.

LISETTE *à part à Ariste.*

M Onfieur, pourrois-je vous parler ?

ARISTE.

Je te fuis dans l'instant.

SCENE IV.

FLORISE, ARISTE.

ARISTE.

C'Est trop vous désoler :

En vérité , Madame , il ne vaut point la peine
Du moindre sentiment de colere ou de haine :
Libre de vos chagrins , partagez seulement
Le plaisir que Chloé ressent en ce moment
D'avoir pu recouvrer l'amitié de sa mere,
Et de vous voir sensible à l'espoir de Valere.
Vous ne m'étonnez point , au reste , & vous deviez
Attendre de Cléon tout ce que vous voyez.

FLORISE.

Qu'on ne m'en parle plus : c'est un fourbe exécrationnel ,
Indigne du nom d'homme , un monstre abominable.
Trop tard pour mon malheur je déteste aujourd'hui
Le moment où j'ai pu me lier avec lui.
Je fuis outrée !

ARISTE.

Il faut fans tarder , fans mystere ,

Qu'il soit chassé d'ici.

F L O R I S E.

Je ne fais comment faire ;
Je le crains , c'est pour moi le plus grand embarras.

A R I S T E.

Méprisez-le à jamais , vous ne le craindrez pas.
Voulez-vous avec lui vous abaisser à feindre :
Vous l'honoreriez trop en paroissant le craindre ,
Osez l'apprécier ; tous ces gens redoutés ,
Fameux par les propos & par les faussetés ,
Vus de près , ne sont rien ; & toute cette espee
N'a de force sur nous que par notre foiblesse ;
Des femmes sans esprit , sans graces , sans pudeur ,
Des hommes décriés , sans talents , sans honneur ,
Verront donc à jamais leurs noirceurs impunies ,
Nous tiendront dans la crainte à force d'infamies ,
Et se feront un nom d'une méchanceté ,
Sans qui l'on n'eût pas su qu'ils avoient existé ?
Non , il faut s'épargner tout égard , toute feinte ,
Les braver sans foiblesse , & les nommer sans crainte :
Tôt ou tard la vertu , les graces , les talents.
Sont vainqueurs des jaloux , & vengés des méchants.

F L O R I S E.

Mais songez qu'il peut nuire à toute ma famille ,
Qu'il va tenir sur moi , sur Géronte & ma fille
Les plus affreux discours.....

A R I S T E.

Qu'il parle mal ou bien ,
Il est déshonoré , ses discours ne sont rien.
Il vient de couronner l'histoire de sa vie ;
Je vais mettre le comble à son ignominie ,
En décrivant par-tout les détails odieux
De la division qu'il semoit en ces lieux ;
Autant qu'il faut de soins , d'égards & de prudence
Pour ne point accuser l'honneur & l'innocence ,
Autant il faut d'ardeur , d'inflexibilité
Pour déferer un traître à la société ;

Et l'intérêt commun veut qu'on se réunisse
 Pour flétrir un méchant, pour en faire justice.
 J'instruirai l'univers de sa mauvaise foi:
 Sans me cacher, je veux qu'il sache que c'est moi.
 Un rapport clandestin n'est pas d'un honnête homme;
 Quand j'accuse quelqu'un, je le dois, & me nomme.

FLORISE.

Non, si vous m'en croyez, laissez-moi tout le soin
 De l'éloigner de nous sans éclat, sans témoin.
 Quelque peine que j'aie à soutenir sa vue,
 Je veux l'entretenir; & dans cette entrevue
 Je vais lui faire entendre intelligiblement
 Qu'il est de trop ici: tout autre arrangement
 Ne réussiroit pas sur l'esprit de mon frere;
 Cléon, plus que jamais, a le don de lui plaire:
 Ils ne se quittent plus, & Gêronte prétend
 Qu'il doit à sa prudence un service important.
 Enfin, vous le voyez, vous avez eu beau dire
 Qu'on soupçonnoit Cléon d'une affreuse satire;
 Gêronte ne croit rien: nul doute, nul soupçon
 N'a pu faire sur lui la moindre impression...
 Mais ils viennent, je crois: sortons, je vais attendre
 Que Cléon soit tout seul.

S C E N E V.

G E R O N T E, C L E O N.

G E R O N T E.

JE ne veux rien entendre,
 Votre premier conseil est le seul qui soit bon,
 Je n'oublierai jamais cette obligation;
 Cessez de me parler pour ce petit Valere,
 Il ne sait ce qu'il veut, mais il sait me déplaire:

Il refusoit tantôt , il consent maintenant ;
 Moi , je n'ai qu'un avis , c'est un impertinent.
 Ma sœur sur son chapitre est , dit-on , revenue ,
 Autre esprit inégal , sans aucune tenue ;
 Mais ils ont beau s'unir , je ne suis pas un sot ,
 Un fou n'est pas mon fait , voilà mon dernier mot.
 Qu'ils en enragent tous , je n'en suis pas plus triste.
 Que dites-vous aussi de ce bon homme Ariste ?
 Ma foi , mon vieux ami n'a plus le sens commun :
 Plein de préventions , discoureur importun ,
 Il veut que vous soyez l'auteur d'une satire
 Où je suis pour ma part : il vous fait même écrire
 Ma lettre de tantôt : vainement je lui dis
 Qu'elle étoit clairement d'un de vos ennemis ,
 Puisqu'on vouloit donner des soupçons sur vous-même ;
 Rien n'y fait : il soutient son absurde système ;
 Soit dit confidemment , je crois qu'il est jaloux
 De tous les sentiments qui m'attachent à vous.

CLEON.

Qu'il choisisse donc mieux les crimes qu'il me donne ;
 Car moi , je suis si loin d'écrire sur personne
 Que , sans autre sujet , j'ai renvoyé Frontin
 Sur le simple soupçon qu'il étoit écrivain ;
 Il m'étoit revenu que dans des brouilleries
 On l'avoit employé pour des tracasseries :
 On peut nous imputer les fautes de nos gens ,
 Et je m'en suis défait de peur des accidents.
 Je ne répondrois pas qu'il n'eût part au mystère
 De l'écrit contre vous : & peut-être Valere ,
 Qui refusoit d'abord , & qui connoît Frontin
 Depuis qu'il me connoît , s'est servi de sa main
 Pour écrire à sa mere une lettre anonyme.
 Au reste.... il ne faut point que cela vous anime
 Contre lui : ce soupçon peut n'être pas fondé.

GERONTE.

Oh ! vous êtes trop bon. Je suis persuadé ,
 Par le ton qu'employoit ce petit agréable ,

COMÉDIE.

149

Qu'il est faux, méchant, noir, & qu'il est bien capable
Du mauvais procédé dont on veut vous noircir.
Qu'on vous accuse encore ! Oh ! laissez-les venir ;
Puisque de leur présence on ne peut se défaire ,
Je vais leur déclarer d'une façon très-claire
Que je romps tout accord ; car , sans comparaison ,
J'aime mieux vingt procès qu'un fat dans ma maison.

SCENE VI.

CLEON *seul.*

Que je tiens bien mon sot ! mais par quelle incon-
tance

Florise semble-t-elle éviter ma présence ?
L'imprudente Lisette auroit-elle avoué ?
Elle consent, dit-on , à marier Chloé ?
On ne sait ce qu'on tient avec ces femmelettes ;
Moi , je l'ai subjuguée.... Un mot, quelques fleurettes
Me la rameneront.... Ou , si je suis trahi ,
J'en suis tout consolé , je me suis réjoui.

SCENE VII.

FLORISE , CLEON.

CLEON.

Vous venez à propos , j'allois chez vous , Madame...
Mais quelle rêverie occupe donc votre ame ?
Qu'avez-vous ? vos beaux yeux me semblent moins se-
reins :

Faite pour les plaisirs , auriez-vous des chagrins ?

FLORISE.

J'en ai de trop réels,

L 5

Dites-les-moi de grace ,
Je les partagerai , si je ne les efface.
Vous connoissez....

F L O R I S E.

J'ai fait bien des réflexions,
Et je ne trouve pas que nous nous convenions.

C L E O N.

Comment, belle Florise ? & quel affreux caprice
Vous force à me traiter avec tant d'injustice ?
Quelle étoit mon erreur ! quand je vous adorois ,
Je me croyois aimé....

F L O R I S E.

Je me l'imaginois ;
Mais je vois à présent que je me suis trompée ,
Par d'autres sentiments mon ame est occupée ,
Des folles passions j'ai reconnu l'erreur ,
Et ma raison enfin a détrompé mon cœur.

C L E O N.

Mais est-ce bien à moi que ce discours s'adresse ,
A moi , dont vous savez l'estime & la tendresse ,
Qui voulois à jamais tout vous sacrifier ,
Qui ne voyois que vous dans l'univers entier ?
Ne me confirmez pas l'arrêt que je redoute ,
Tranquillisez mon cœur : vous l'éprouvez sans doute ?

F L O R I S E.

Une autre vous auroit fait perdre votre temps ,
Ou vous amuseroit par l'air des sentiments :
Moi , qui ne suis point fausse....

C L E O N à genoux & de l'air le plus affligé.

Et vous pouvez, cruelle,
M'annoncer froidement cette affreuse nouvelle!

F L O R I S E.

Il faut ne nous plus voir.

C L E O N se relevant, & éclatant de rire.

Ma foi, si vous voulez
Que je vous parle aussi très-vrai, vous me comblez.

Vous m'avez épargné, par cet aveu sincère,
 Le même compliment que je voulois vous faire.
 Vous cessez de m'aimer, vous me croyez quitté;
 Mais j'ai depuis long-temps gagné de primauté.

F L O R I S E.

C'est trop souffrir ici la honte où je m'abaisse;
 Je rougis des égards qu'employoit ma foiblesse.
 Eh bien, allez, Monsieur: que vos talents sur nous
 Épuisent tous les traits qui sont dignes de vous;
 Ils partent de trop bas pour pouvoir nous atteindre:
 Vous êtes démasqué, vous n'êtes plus à craindre.
 Je ne demande pas d'autre éclaircissement,
 Vous n'en méritez point. Partez dès ce moment;
 Ne me voyez jamais.

C L E O N.

La dignité s'en mêle!
 Vous mettez de l'humeur à cette bagatelle,
 Sans nous en aimer moins, nous nous quittons tous deux,
 Épargnons à Géronte un éclat scandaleux,
 Ne donnons point ici de scène extravagante.
 Attendons quelques jours, & vous serez contente.
 D'ailleurs il m'aime assez, & je crois mal-aisé...

F L O R I S E.

Oh! je veux sur le champ qu'il soit désabusé.

S C E N E V I I I.

GERONTE, ARISTE, VALERE,
 CHLOË, FLORISE, CLEON.

G E R O N T E.

E H bien, qu'est-ce, ma sœur? Pourquoi tout ce tapage?

F L O R I S E.

Je ne puis point ici demeurer davantage,

L 6

Si Monsieur, qu'il falloit n'y recevoir jamais...

CLEON.

L'éloge n'est pas fade.

GERONTE.

Oh ! qu'on me laisse en paix,

Ou, si vous me pressez, tel ici qui m'écoute....

ARISTE.

Valere ne craint rien : pour moi, je ne redoute.

Nulle explication : voyons, éclaircissez....

GERONTE.

Je m'entends, il suffit.

ARISTE.

Non, ce n'est point assez ;

Ainsi que l'amitié, la vérité m'engage....

GERONTE.

Et moi, je n'en veux point entendre davantage ;

Dans ces miseres-là je n'ai plus rien à voir,

Et je fais là-dessus tout ce qu'on peut savoir.

ARISTE.

Sachez donc avec moi confondre l'imposture ;

De la lettre sur vous connoissez l'écriture. ..

C'est Frontin, le valet de Monsieur que voilà....

GERONTE.

Vraiment oui, c'est Frontin ; je savois tout cela ;

Belle nouvelle !

ARISTE.

Eh quoi ! votre raison balance !

Et vous ne voyez pas avec trop d'évidence....

GERONTE.

Un valet, un coquin !....

VALERE.

Connoissez mieux les gens,

Vous accusez Frontin, & moi je le défends.

GERONTE.

Parbleu, je le crois bien, c'est votre secrétaire.

VALERE.

Que dites-vous, Monsieur ? & quel nouveau mystere....

Pour vous en éclaircir , interrogeons Frontin.

C L E O N.

Il est parti , je l'ai renvoyé ce matin.

V A L E R E.

Vous l'avez renvoyé ? moi je l'ai pris : qu'il vienne.
à un Laquais.

Qu'on appelle Lisette , & qu'elle nous l'amene.

G E R O N T E.

à Valere.

à Cléon.

Frontin vous appartient : autre preuve pour nous :
Il étoit à Monsieur , même en servant chez vous ,
Et je ne doute pas qu'il ne le justifie.

C L E O N.

Valere , quelle est donc cette plaisanterie ?

V A L E R E.

Je ne plaisante plus , & ne vous connois point.
Dans tous les lieux , au reste , observez bien ce point ,
Respectez ce qu'ici je respecte & que j'aime ,
Songez que l'offenser , c'est m'offenser moi-même.

G E R O N T E.

Mais vraiment , il est brave ! on me mandoit que non.

S C E N E IX.

LISETTE , GERONTE , ARISTE , CLEON ,
VALERE , FLORISE , CHLOÉ.

A R I S T E *à Lisette.*

Q U'as-tu fait de Frontin ? Et par quelle raison.

L I S E T T E.

Il est parti.

A R I S T E.

Non , non , ce n'est plus un mystere.

L I S E T T E.

Il est allé porter la lettre de Valere :

Vous ne m'aviez pas dit...

ARISTE.

Quel contre-temps fâcheux !

CLEON.

Comment , malgré mon ordre , il étoit en ces lieux !
Je veux de ce frippon....

LISETTE.

Un peu de patience
Et moins de compliments , Frontin vous en dispense :
Il peut bien par hazard avoir l'air d'un frippon ,
Mais dans le fond il est fort honnête garçon ;

Montrant Valere.

Il vous quitte d'ailleurs , & Monsieur en ordonne ;
Mais comme il ne prétend rien avoir à personne ,
J'aurois bien à vous rendre un paquet qu'à Paris ,
A votre Procureur , vous auriez cru remis ;
Mais....

FLORISE *se saisissant du paquet.*

Donne cet écrit ; j'en fais tout le mystere.

CLEON , *très-vivement.*

Mais , Madame , c'est vous Songez....

FLORISE.

Lisez , mon frere.

Vous connoissez la main de Monsieur , apprenez
Les dons que son bon cœur vous avoit destinés ,
Et jugez par ce trait des indignes manœuvres....

GERONTE *en fureur après avoir lu.*

M'interdire ! corbleu !.... voilà donc de vos œuvres !
Ah ! Monsieur l'honnête-homme , enfin je vous connois.
Remarquez ma maison pour n'y rentrer jamais.

CLEON.

C'est à l'attachement de madame Florise
Que vous devez l'honneur de toute l'entreprise.
Au reste serviteur. Si l'on parle de moi ,
Avec ce que j'ai vu je suis en fonds , je croi ,
Pour prendre ma revanche.

Il sort.

SCENE X ET DERNIERE.

GERONTE, ARISTE, VALERE,
FLORISÉ, CHLOÉ, LISETTE.

GERONTE, à Cléon qui sort.

O H ! l'on ne vous craint guere....
Je ne suis pas plaisant , moi , de mon caractère ;
Mais , morbleu , s'il ne part....

ARISTE.

Ne pensez plus à lui.
Malgré l'air satisfait qu'il affecte aujourd'hui ,
Du moindre sentiment si son ame est capable ,
Il est assez puni quand l'opprobre l'accable.

GERONTE.

Sa noirceur me confond.... Daignez oublier tous
L'injuste éloignement qu'il m'inspiroit pour vous.
Ma sœur , faisons la paix.... Ma niece auroit Valere
Si j'étois bien certain....

ARISTE.

S'il a pu vous déplaire,
Je vous l'ai déjà dit , un conseil ennemi....

GERONTE.

à Valere

à Ariste.

Allons , je te pardonne.... Et nous , mon cher ami,
Qu'il ne soit plus parlé de torts , ni de querelles ,
Ni de gens à la mode , & d'amitiés nouvelles.
Malgré tout le succès de l'esprit des méchants ,
Je sens qu'on en revient toujours aux bonnes gens.

Fin de la Comédie du Méchant.



DISCOURS

PRONONCÉ

A L'ACADÉMIE FRANÇAISE,

*Par l'Auteur, le jour de sa Réception à la place de
M. DANCHET, le 4 avril 1748.*

MESSIEURS,

Le sentiment est trop au-dessus des couleurs qu'on lui prête & de l'art même qui veut le peindre, pour que je puisse me flatter de vous bien exprimer ma reconnaissance ; tous les agréments, toute la nouveauté, toutes les richesses du discours ne sont que l'éloquence de l'esprit ; il-en est une plus persuasive, plus chère à ma sensibilité, & plus digne de vous : justifier ici vos bienfaits par leur usage, effacer des essais passagers par des travaux durables ; voilà, MESSIEURS, le véritable hommage qui vous est dû, l'éloquence du cœur, vos droits & mes engagements.

Pourrois-je former d'autres projets & d'autres vœux en entrant dans ce Temple de l'éloquence, de la poésie, de l'histoire, de la science, des mœurs, & de tous les arts consacrés à l'instruction & au plaisir de l'esprit humain : Temple immortel où les talents sont encouragés & récompensés, où la grandeur elle-même, non-contente d'être associée aux ta-

sents, les partage & les embellit ; où enfin la critique , toujours aussi utile que sage , les éclaire & les perfectionne. A la vue de ce lieu respectable & des noms célèbres que présentent vos fastes , rapproché des modèles & des secours, mes premiers sentiments, après la reconnoissance, ne doivent-ils pas être ceux de la plus noble émulation, & tous mes regards ne s'arrêtent-ils pas nécessairement sur les exemples illustres qui m'apprennent l'emploi du temps, sur la nécessité de se rendre utile à son siècle, & sur la gloire d'apprendre à la postérité qu'on a vécu ?

Tels furent , Messieurs , & les principes & les exemples de l'homme estimable que vous venez de perdre. Toute sa vie fut appliquée, remplie, & digne de ses modèles. Né avec un esprit facile & fécond, un talent heureux pour la poésie, une ame faite pour saisir & peindre les idées élevées & les sentiments nobles, un jugement toujours maître du talent, M. Danchet avoit joint à ces dons de la nature tous les secours de l'art, toute la culture de l'étude & de la réflexion, les richesses des Muses d'Athènes & de Rome, & tous les nouveaux trésors dont le Parnasse de l'Europe est enrichi depuis la fin des siècles barbares, & la renaissance des Lettres. Instruit, formé par les oracles de la poésie, rempli de leurs beautés, animé de leur esprit, il mérita de parler leur langue, & de partager leurs lauriers.

Je ne m'arrêterai point à caractériser ses différents écrits, ni à rappeler le succès des Tyndarides, de Cyrus, de Nitétis, couronnés plusieurs fois sur la scène Tragique, & le rang distingué qu'Hésione, Tancrede & les fêtes Vénitiennes tiendront toujours sur la scène lyrique. C'est aux ouvrages à parler de leur auteur ; tout autre témoignage est suspect ou superflu. Mais il est un tribut plus cher que je puis payer à la mémoire de M. Danchet, avec toute l'autorité du témoignage public, & avec cette satisfaction du cœur qui accompagne la vérité ; un tribut dont je ne dois

rien omettre pour sa gloire & celle des talents même ; un titre plus honorable que les succès & que le frivole mérite de n'avoir que de l'esprit , un éloge fait pour intéresser également , & celui qui le donne , & ceux qui l'écoutent , avantage bien rare pour la louange.

Ce n'est pas seulement , Messieurs , à l'idée générale d'une franchise respectable , d'une probité sans nuages , & d'une conduite sans variations , que je viens rappeler votre souvenir pour peindre tout le mérite de son ame. Je n'ai nommé là que les vertus & les devoirs qu'il partageoit avec tous les véritables honnêtes gens , il n'avoit d'amis qu'eux , il ne pouvoit ressembler à d'autres ; mais pour y joindre des traits plus personnels , un mérite dont il faut lui tenir compte , un avantage qu'il emporte dans le tombeau , c'est de n'avoir jamais déshonoré l'usage de son esprit par aucun abus de la poésie , caractère si rare dans l'art dangereux qu'il cultivoit , & où le talent ne doit pas être plus estimable par les choses même qu'il produit que par celles qu'il a le courage de se refuser. Instruit dès sa jeunesse , & convaincu toute sa vie que la poésie ne doit être que l'interprete de la vérité & de l'honneur , la langue de la sagesse & de l'amitié , & le charme de la société , il ne partagea ni le délire , ni l'ignominie de ceux qui la profanent ; au-dessus de cette lâche envie qui est toujours une preuve humiliante d'infériorité , ennemi du genre satyrique , dont l'art est si facile & si bas ; ennemi de l'obscénité , dont le succès même est si honteux ; inaccessible à cette aveugle licence qui ose attaquer le respect dû aux loix , au trône , à la religion ; audace dont tout le mérite est en même-temps si coupable & si digne de mépris ; incapable enfin de tout ce que doivent interdire l'esprit sociable , la façon noble de penser , l'ordre , la décence & le devoir , ses écrits porteroient toujours l'empreinte de son cœur.

Malgré l'opinion presque générale , il n'est pas

toujours vrai qu'on se peigne dans ses ouvrages. Il est aisé d'être le panégyriste de l'honneur, l'organe des sentiments vertueux, & l'orateur des mœurs. Mais quand on parcourt l'histoire de la poésie, on a quelquefois le regret de trouver les plus belles maximes en contradiction avec la vie de leur déclamateur, & l'élévation des préceptes dégradée par la bassesse des exemples. Telle a été la malheureuse destinée de quelques Ecrivains qui ne prétendoient qu'à la célébrité, & qui n'ont ni connu ni mérité l'estime.

La mémoire de M. Danchet n'a rien à craindre d'un semblable reproche. La candeur, la raison & la noblesse que respirent tous ses ouvrages, sont l'histoire de sa vie. Heureux en la perdant d'obtenir les regrets sincères de tous ceux qui l'ont bien connu; heureux d'avoir uni à ses talents tous les titres de l'honnête homme & du sage, & d'avoir toujours mis avant le vain bruit de la renommée, le soin de s'immortaliser dans l'estime publique.

C'est votre ouvrage, Messieurs, ce sont vos biens que je viens d'exposer à vos yeux, en parlant de son cœur & de ses vertus. C'est par les principes invariables de cette illustre Compagnie qu'il avoit cultivé, enrichi, perfectionné un naturel si heureux, & surtout l'esprit d'union, de déférence & de société, ce caractère si essentiel à la République littéraire, & dont vous donnerez toujours le modèle; caractère de noblesse & de vérité, de force & de lumière, qui ne connoissant ni les honteuses inquiétudes de la jalousie, ni les intrigues de la vanité, ni le tourment de la haine, ni la bassesse de nuire, reçoit & donne avec droiture tous les secours de la confiance, tous les conseils du goût, tous les jugements de l'impartialité; ne voit point un ennemi dans un concurrent, applaudit tout haut aux vrais succès, sans se réserver à les déprimer tout bas, & ne cherche que le bien, le progrès & l'embellissement des Arts.

Voilà, Messieurs, l'esprit respectable qui vous anime, voilà les loix & l'appui, ainsi que les premiers fondemens de l'Académie Française. En ouvrant ses annales, monument de la vertu ainsi que de la gloire littéraire, on voit avec un sentiment de plaisir qui n'échappe point aux ames généreuses; on voit, dis-je, que l'amitié éclaira la naissance de l'Académie. C'est sur une société choisie de sages, qui s'aimoient & s'instruisoient réciproquement, que le Cardinal de Richelieu, ce vaste & profond génie, à qui rien n'échappoit de tous les moyens d'illustrer un empire, conçut le plan de cet établissement si honorable à sa mémoire, & si utile aux Lettres & à la France.

A ce spectacle, Messieurs, au souvenir de votre origine, frappé de tout l'éclat de ce moment illustre, le premier d'une carrière immortelle, je me plaindrois de l'insuffisance de l'art à rendre en ce jour d'aussi brillantes images, & sur-tout à peindre dignement les traits des deux premiers Protecteurs de l'Académie, si leur juste éloge ne venoit de vous être tracé en ce moment par un homme né pour parler des hommes d'Etat, pour leur ressembler, pour leur appartenir par les talens comme par la naissance, & né également pour appartenir aux Lettres & aux Arts, par un goût héréditaire.

Assez d'autres, en rendant hommage à l'Académie dans un jour semblable, ont vanté, plus heureusement que je ne pourrois faire, sa fondation, ses accroissemens, ses ouvrages immortels & ses autres attributs. Pour moi, Messieurs, si l'honneur de vous appartenir me donne quelque droit de vous rendre compte de moi-même, j'avouerai que, toujours indigné des inimitiés basses, & des divisions indécentes dont l'empire des Lettres est quelquefois agité: pénétré de vénération pour les exemples contraires que présente l'Académie, j'ai cru ne pouvoir mieux satisfaire au tribut public que je lui dois,

qu'en m'attachant à faire remarquer & respecter cette heureuse amitié, partie sans doute la plus intéressante de vos fastes, puisqu'elle est l'histoire de la vertu, & que la vertu, dans l'ordre du bonheur public, marche avant les talents.

Cette union qui, en assurant vos progrès, présageoit toute votre gloire, attira plus particulièrement sur vous l'attention du Souverain. LOUIS XIV, aux noms sublimes de Conquérant & de Monarque, voulut joindre le titre de votre Protecteur. Et qui peut douter que le sentiment généreux de la confiance, & ce concours de forces & de clartés, toujours réunies par l'amour de l'intérêt commun, n'aient heureusement contribué aux progrès particuliers de tant de grands hommes qui ont illustré le dernier regne & la Nation, & porté à un si haut degré de splendeur l'éloquence & la poésie, ainsi que la pureté, l'énergie & l'élégance de la langue française, devenue par eux la langue de l'Europe. Différents dans leurs genres, mais placés dans la même carrière, rivaux sans divisions, concurrents dignes de s'estimer; simples & modestes, parce qu'ils étoient vraiment grands, les Corneille, les Bossuet, les Racine, les Fénelon, les la Fontaine, les des Présaux, les Fléchier, les la Bruyere, furent toujours les exemples de ce caractère d'égalité & d'union qu'ils vous ont transmise; pourrois-je ne point leur associer dans cet éloge leur contemporain, leur ami, leur rival, que nous avons la douceur de voir ici; cet homme adoré de leur siècle & du nôtre, modele comme eux d'une vie rendue constamment heureuse par la raison, les graces & la vertu; d'une vie qui ne peut être trop longue au gré de nos desirs & pour notre gloire.

Que ces hommes divins, qui ont éclairé le siècle que je viens de louer en les nommant, servent plutôt à l'émulation qu'au découragement du nôtre, &

que tous ceux qui cultivent les lettres apprennent , Messieurs , par les exemples qu'ils ont reçus de vous , & qu'ils en recevront toujours , qu'il est dans tous les temps de nouveaux lauriers.

Pour nous élever au grand , dans quelque genre que ce soit , ne partons point de l'humiliant préjugé que nous sommes désormais réduits au seul partage d'imiter , & au foible mérite de ressembler ; les progrès de la raison , des talents & du goût , loin de marquer les bornes de l'art aux yeux des âmes supérieures , ne sont pour elles que de nouveaux degrés d'où elles osent s'élancer ; des astres ignorés , un nouveau monde inconnu à l'antiquité , n'auroient point été découverts dans les deux siècles qui précèdent le nôtre , si cette courageuse émulation n'avoit tracé la route. Par quel asservissement désespérerions-nous de voir éclore de nouveaux prodiges de l'esprit humain , de nouveaux genres de beautés & de plaisirs ? de nouvelles créations ? Le génie connoît-il des bornes ? Attendrions-nous moins de son empire illimité que des combinaisons de la matière , qui , toute bornée qu'elle est par son essence , est si riche , si inépuisable dans les formes qui la varient successivement ? D'autres hommes ont vécu , nous qui les remplaçons , qui ne marchons que sur des ruines , ne voyons-nous pas le spectacle de l'univers toujours nouveau au milieu même des ruines qui le couvrent ? Les découvertes inespérées , les événements les plus imprévus , les objets les plus frappants sont-ils refusés à nos regards ? De nos jours une ville entière du nouveau monde vient de disparaître dans la profondeur des mers : nulle trace ne laisse soupçonner qu'elle ait existé ; une autre ville de notre hémisphère , cachée aux regards du Soleil depuis dix sept siècles , sort de son tombeau , revient à la lumière , nous offre ses monuments ; & pour rappeler des traits plus intéressants , nos jours n'ont-ils

pas vu l'heureuse expérience aller aux extrémités de la terre interroger la nature & dévoiler des myſteres ignorés des autres ſiècles ? Si après une auffi longue durée de ce globe que nous habitons , la nouveauté peut encore régner ſur les êtres matériels, malgré leurs limites , quelle étendue , quelle ſupériorité de puiffance n'a-t-elle pas encore ſur les productions , l'eſſor & les ſuccès de la raifon & de l'eſprit , ſur-tout dans la carrière immenſe de cet art créateur qui fait franchir les barrières du monde.

Les eſprits frivoles & ſuperficiels déſavoueront mon eſpérance , les eſprits foibles & timides ne s'élèveront pas juſqu'à elle , c'eſt au génie qu'appartient le droit d'accepter l'augure & l'honneur de le juſtifier.

Quelle époque plus favorable pour former cet heureux préſage, qui m'eſt bien moins ſuggéré par le téméraire eſpoir de le remplir , que par mon amour pour les arts , & par ceux qui m'écoutent , & le temps où je parle. Quelle plus vaſte & plus-brillante carrière pour l'hiſtoire , l'éloquence & la poéſie , qu'un regne qui leur offre tant de gloire & de grandeur à immortalifer !

Que pourrois-je ajouter , Meſſieurs , à la force & à la vérité des traits ſous leſquels on vient de vous offrir l'image de votre auguſte Protecteur ? Vous y avez admiré la valeur & la victoire unies à la modération & à l'amour de la paix : la royauté parée de tous les caractères qui font le pere de la patrie : l'humanité enfin avec tous les titres du ſage & de l'homme adoré. Après ce tableau ſi reſſemblant , où ma foibleſſe n'auroit pu s'élever , qu'il me ſoit ſeulement permis , pour l'honneur des beaux arts , de rappeler & d'éterniſer ici les bienfaits dont le Sophocle de notre âge vient d'être honoré.

Puiſſent nos travaux immortalifer les ſentiments d'admiration , de reſpect & d'amour dont nous

sommes pénétrés pour notre Monarque auguste ! la postérité célébrera comme nous ses vertus : & dans les siècles suivans, tous ceux qui, dans un jour semblable, rendront ici comme moi leur premier hommage à l'Académie, en nommant ses Protecteurs, s'arrêteront avec complaisance sur l'éloge d'un Souverain qui n'aura jamais été loué que par la vérité.

F I N.

